

OEUVRES  
PHILOSOPHIQUES  
DE CONDILLAC.

TOME SECOND.



400840  
MADE IN SPAIN

CHRONOMETRE

Calibre: 2

Estimate: 45

Table: 7

Numero:

CHRONOMETRE

Calibre: 2

Estimate: 45

Numero: 750

Biblioteca Universitaria  
GRANADA

Sala \_\_\_\_\_

Estante 43

Tabla \_\_\_\_\_

Número 185

BIBLIOTECA RESERVA  
GRANADA

Sala: A

Estante: 37

Número: 760

# OEUVRES

## PHILOSOPHIQUES

### DE CONDILLAC.

---

TOME SECOND.

---



*Ms. 27001*

Œ U V R E S  
PHILOSOPHIQUES  
*R-27001* DE  
CONDILLAC.

---

TOME SECONDE.  
*Du Langage et de la Méthode.*

---

A P A R I S ,  
Chez BATILLIOT frères , Libraires ,  
rue du Foin-Jacques.

---

A N V I I .

---

ESSAI  
SUR L'ORIGINE  
DES  
CONNAISSANCES HUMAINES.

---

SECONDE PARTIE.

*Du Langage et de la Méthode.*

---

SECTION PREMIÈRE.

*De l'origine et des progrès du Lan-  
gage.*

**A**DAM et EVE ne durent pas à l'expérience l'exercice des opérations de leur âme, et en sortant des mains de Dieu, ils furent, par un secours extraordinaire, en état de réfléchir et de se communiquer leurs pensées. Mais je suppose que quelque tems après le dé-



luge, deux enfans, de l'un et de l'autre sexe, aient été égarés dans des déserts, avant qu'ils connussent l'usage d'aucun signe. J'y suis autorisé par le fait que j'ai rapporté. Qui sait même s'il n'y a pas quelque peuple qui ne doive son origine qu'à un pareil événement? Qu'on me permette d'en faire la supposition, la question \* est de savoir comment cette nation naissante s'est fait une langue.

---

\* « A juger seulement par la nature des  
 » choses (dit M. Warburthou, page 48,  
 » Essai sur les Hiéroglyphes) et indépendam-  
 » ment de la révélation, qui est un guide  
 » plus sûr, l'on serait porté à admettre  
 » l'opinion de Diodore de Sicile et de Vi-  
 » truve, que les premiers hommes ont vécu  
 » pendant un tems dans les cavernes et les  
 » forêts, à la manière des bêtes, n'articu-  
 » lant que des sons confus et indéterminés;  
 » jusqu'à ce que, s'étant associés pour se  
 » secourir mutuellement, ils soient arri-  
 » vés, par degrés, à en former de distincts,  
 » par le moyen de signes ou de marques  
 » arbitraires, convenus entre eux, afin  
 » que celui qui parlait pût exprimer les  
 » idées qu'il avait besoin de communiquer  
 » aux autres. C'est ce qui a donné lieu aux

---

## CHAPITRE PREMIER.

*Le langage d'action et celui des sons articulés, considérés dans leur origine.*

§. I. **T**ANT que les enfans dont je viens de parler, ont vécu séparé-

---

» différentes langues; car tout le monde  
 » convient que le langage n'est point inné.  
 » Cette origine du langage est si natu-  
 » relle, qu'un père de l'église ( Grég. de  
 » Nyss. ) et Richard Simon, prêtre de l'o-  
 » ratoire, ont travaillé l'un et l'autre à  
 » l'établir: mais ils auraient pu être mieux  
 » informés: car rien n'est plus évident, par  
 » l'écriture sainte, que le langage a eu  
 » une origine différente. Elle nous ap-  
 » prend que Dieu enseigne la religion au  
 » premier homme, ce qui ne permet pas  
 » de douter qu'il ne lui ait en même tems  
 » enseigné à parler. ( En effet, la connais-  
 » sance de la religion suppose beaucoup  
 » d'idées, et un grand exercice des opéra-  
 » tions de l'âme, ce qui n'a pu avoir lieu  
 » que par le secours des signes: je l'ai dé-

ment , l'exercice des opérations de leur âme a été borné à celui de la perception et de la conscience , qui ne cesse point quand on est éveillé ; à celui de l'attention , qui avait lieu toutes les fois que quelques perceptions les affectaient d'une manière plus particulière ; à celui de la réminiscence , quand des circonstances qui les avaient frappés , se représentaient à eux avant

---

» montré dans la première partie de cet  
 » ouvrage )..... Quoique , ajoute M. War-  
 » burthon , Dieu ait enseigné le langage  
 » aux hommes , cependant il ne serait pas  
 » raisonnable de supposer que ce langage  
 » se soit étendu au-delà des nécessités  
 » alors actuelles de l'homme , et qu'il n'ait  
 » pas eu par lui-même la capacité de le  
 » perfectionner et de l'enrichir. Ainsi le  
 » premier langage a nécessairement été  
 » stérile et borné ». Tout cela me paraît  
 fort exact. Si je suppose deux enfans dans  
 la nécessité d'imaginer jusqu'aux premiers  
 signes du langage , c'est parce que j'ai cru  
 qu'il ne suffisait pas , pour un philosophe ,  
 de dire qu'une chose a été faite par des  
 voies extraordinaires , mais qu'il était de  
 son devoir d'expliquer comment elle au-  
 rait pu se faire par des moyens naturels.

que les liaisons qu'elles avaient for-  
 mées eussent été détruites , et à un  
 exercice fort peu étendu de l'imagi-  
 nation. La perception d'un besoin se  
 liaoit , par exemple , avec celle d'un  
 objet qui avait servi à les soulager :  
 mais ces sortes de liaisons , formées  
 par hasard , et n'étant pas entretenues  
 par la réflexion , ne subsistaient pas  
 long-tems. Un jour , le sentiment de la  
 faim rappelait à ces enfans un arbre  
 chargé de fruit , qu'ils avaient vu la  
 veille : le lendemain , cet arbre était  
 oublié , et le même sentiment leur rap-  
 pellait un autre objet. Ainsi l'exercice  
 de l'imagination n'était point à leur  
 pouvoir , il n'était que l'effet des cir-  
 constances où ils se trouvaient \*.

§. 2. Quand ils vécurent ensemble ,  
 ils eurent occasion de donner plus  
 d'exercice à ces premières opérations ,

---

\* Ce que j'avance ici sur les opérations  
 de l'âme de ces enfans , ne saurait être  
 douteux , après ce qui a été prouvé dans  
 la première partie de cet Essai. Sect. 2, ch.  
 1, 2, 3, 4, 5 , et Sect. 4.

parce que leur commerce réciproque leur fit attacher aux cris de chaque passion les perceptions dont ils étaient les signes naturels. Ils les accompagnaient ordinairement de quelque mouvement, de quelque geste ou de quelque action, dont l'expression était encore plus sensible. Par exemple, celui qui souffrait, parce qu'il était privé d'un objet que les besoins lui rendaient nécessaires, ne s'en tenait pas à pousser des cris : il faisait des efforts pour l'obtenir ; il agitait sa tête, ses bras, et toutes les parties de son corps. L'autre, ému à ce spectacle, fixait les yeux sur le même objet, et sentant passer dans son âme des sentimens dont il n'était pas encore capable de se rendre raison, il souffrait de voir souffrir ce misérable. Dès ce moment, il se sent intéressé à le soulager, et il obéit à cette impression autant qu'il est en son pouvoir. Ainsi, par le seul instinct, ces hommes se demandoient et se prêtaient des secours. Je dis *par le seul instinct*, car la réflexion n'y pouvait encore avoir part. L'un ne disait pas :

*des connaissances humaines.* 11

*Il faut m'agiter de telle manière pour lui faire connaître ce qui m'est nécessaire, et pour l'engager à me secourir ; ni l'autre : Je vois à ses mouvemens qu'il veut telle chose, je vais lui en donner la jouissance ; mais tous deux agissaient en conséquence du besoin qui les pressait davantage.*

§. 3. Cependant les mêmes circonstances ne purent se répéter souvent, qu'ils ne s'accoutumassent enfin à attacher aux cris des passions et aux différentes actions du corps, des perceptions qui étaient exprimées d'une manière si sensible. Plus ils se familiarisèrent avec ces signes, plus ils furent en état de se les rappeler à leur gré. Leur mémoire commença à avoir quelque exercice ; ils purent disposer eux-mêmes de leur imagination, et ils parvinrent insensiblement à faire, avec réflexion, ce qu'ils n'avaient fait que par instinct\*. D'abord tous deux se firent une

---

\* Cela répond à la difficulté que je me

habitude de connaître à ces signes les sentimens que l'autre éprouvait dans le moment; ensuite ils s'en servirent pour se communiquer les sentimens qu'ils avaient éprouvés. Celui, par exemple, qui voyait un lieu où il avait été effrayé, imitait les cris et les mouvemens qui étaient les signes de la frayeur, pour avertir l'autre de ne pas s'exposer au danger qu'il avait couru.

§. 4. L'usage de ces signes étendit peu-à-peu l'exercice des opérations de l'âme; et à leur tour celles-ci ayant plus d'exercice, perfectionnèrent les signes, et en rendirent l'usage plus familier. Notre expérience prouve que ces deux choses s'aident mutuellement. Avant qu'on eût trouvé les signes algébriques, les opérations de l'âme avaient assez d'exercice pour en amener l'invention: mais ce n'est que depuis l'usage de ces signes, qu'elles en ont eu assez, pour porter les mathématiques

---

nis faite dans la première partie de cet ouvrage, Sect. 2, ch. 7, p. 118.

au

au point de perfection où nous les voyons.

§. 5. Par ce détail on voit comment les cris des passions contribuèrent au développement des opérations de l'âme en occasionnant naturellement le langage d'action: langage qui, dans ses commencemens, pour être proportionné au peu d'intelligence de ce couple, ne consistait vraisemblablement qu'en contorsions et en agitations violentes.

§. 6. Cependant ces hommes ayant acquis l'habitude de lier quelques idées à des signes arbitraires, les cris naturels leur servirent de modèle pour se faire un nouveau langage. Ils articulèrent de nouveaux sons, et en les répétant plusieurs fois, et les accompagnant de quelque geste qui indiquait les objets qu'ils voulaient faire remarquer, ils s'accoutumèrent à donner des noms aux choses. Les premiers progrès de ce langage furent néanmoins très-lents. L'organe de la parole était si inflexible, qu'il ne pouvait facilement articuler que peu de sons fort simples.

*Tome II.*

B

Les obstacles, pour en prononcer d'autres, empêchaient même de soupçonner que la voix fût propre à se varier au-delà du petit nombre de mots qu'on avait imaginés.

§. 7. Ce couple eut un enfant, qui, pressé par des besoins qu'il ne pouvait faire connaître que difficilement, agita toutes les parties de son corps. Sa langue fort flexible se replia d'une manière extraordinaire, et prononça un mot tout nouveau. Le besoin continuant, donna encore lieu aux mêmes efforts; cet enfant agita sa langue comme la première fois, et articula encore le même son. Les parens surpris, ayant enfin deviné ce qu'il voulait, essayèrent, en le lui donnant, de répéter le même mot. La peine qu'ils eurent à le prononcer, fit voir qu'ils n'auraient pas été d'eux-mêmes capables de l'inventer.

Par un semblable moyen, ce nouveau langage ne s'enrichit pas beaucoup. Faute d'exercice, l'organe de la voix perdit bientôt dans l'enfant toute sa flexibilité. Ses parens lui apprirent à

faire connaître ses pensées par des actions, manière de s'exprimer dont les images sensibles étaient bien plus à sa portée que des sons articulés. On ne put attendre que du hasard l'naissance de quelque mot; et pour en augmenter, par une voix aussi lente, considérablement le nombre, il fallut sans doute plusieurs générations. Le langage d'action, alors si naturel, était un grand obstacle à surmonter. Pouvait-on l'abandonner pour un autre dont on ne prévoyait pas encore les avantages, et dont la difficulté se faisait si bien sentir?

§. 8. A mesure que le langage des sons articulés devint plus abondant, il fut plus propre à exercer de bonne heure l'organe de la voix, et à lui conserver sa première flexibilité. Il parut alors aussi commode que le langage d'action; on se servit également de l'un et de l'autre: enfin l'usage des sons articulés devint si facile, qu'il prévalut.

§. 9. Il y a donc eu un tems où la conversation était soutenue par un dis-

cours entremêlé de mots et d'actions.  
 « L'usage et la coutume \*, ainsi qu'il  
 » est arrivé dans la plupart des autres  
 » choses de la vie, changèrent ensuite  
 » en ornement ce qui était dû à la né-  
 » cessité : mais la pratique subsista  
 » encore long-tems après que la né-  
 » cessité eût cessé, singulièrement  
 » parmi les orientaux, dont le carac-  
 » tère s'accommodait naturellement  
 » d'une forme de conversation qui  
 » exerçait si bien leur vivacité par le  
 » mouvement, et la contentait si fort  
 » par une représentation perpétuelle  
 » d'images sensibles.

» L'Écriture - Sainte nous fournit  
 » des exemples sans nombre de cette  
 » sorte de conversation. En voici quel-  
 » ques-uns : Quand le faux prophète  
 » agite ses cornes de fer, pour mar-  
 » quer la déroute entière des Syriens\* :  
 » quand Jérémie, par l'ordre de Dieu,  
 » cache sa ceinture de lin dans le trou

---

\* Essai sur les Hiéroglyphes, §. 8 et 9.

\*\* 5. Reg. XXII. 11.

» d'une pierre, près de l'Euphrate (1):  
 » quand il brise un vaisseau de terre  
 » à la vue du peuple (2) : quand il  
 » met à son col des liens et des jongs  
 » (5); et quand il jette un livre dans  
 » l'Euphrate (4) : quand Ezéchiel des-  
 » sine, par l'ordre de Dieu, le siège  
 » de Jérusalem sur de la brique (5):  
 » quand il pèse, dans une balance, les  
 » cheveux de sa tête et le poil de sa  
 » barbe (6): quand il emporte les meu-  
 » bles de sa maison (7); et quand il  
 » joint ensemble deux bâtons pour  
 » Juda et pour Israël (8); par ces ac-  
 » tions, les prophètes instruisaient le  
 » peuple de la volonté du Seigneur,  
 » et conversaient en signes ».

---

(1) Ch. XIII.

(2) Ch. XIX.

(3) Ch. XXVIII.

(4) Ch. LI.

(5) Ch. IV.

(6) Ch. V.

(7) Ch. XII.

(8) Ch. XXXVIII 16.

Quelques personnes, pour n'avoir pas su que le langage d'action était chez les juifs une manière commune et familière de converser, ont osé traiter d'absurdes et de fanatiques ces actions des prophètes. M. Warburthou détruit parfaitement \* cette accusation. « L'absurdité d'une action, dit-il, consiste en ce qu'elle est bizarre, et ne signifie rien : or, l'usage et la coutume rendaient sages et sensées celles des prophètes. A l'égard du fanatisme d'une action, il est indiqué par ce tour d'esprit qui fait qu'un homme trouve du plaisir à faire des choses qui ne sont point d'usage, et à se servir d'un langage extraordinaire. Mais un pareil fanatisme ne peut plus être attribué aux prophètes, quand il est clair que leurs accusations étaient des actions ordinaires, et que leurs discours étaient conformes à l'idiôme de leur pays.

» Ce n'est pas seulement dans l'his-

---

\* Essai sur les Hérog. §. 9.

» toire-sainte que nous rencontrons des  
 » exemples de discours exprimés par  
 » des actions. L'antiquité profane en est  
 » pleine..... Les premiers oracles se  
 » rendaient de cette manière, comme  
 » nous l'apprenons d'un ancien dire  
 » d'Héracrite : *que le roi dont l'oracle est à Delphes, ne parle ni ne se tait, mais s'exprime par signes.*  
 » Preuve certaine que c'était anciennement une façon ordinaire de se faire entendre, que de substituer des actions aux paroles \* ».

§. 10. Il paraît que ce langage fut sur-tout conservé pour instruire le peuple des choses qui l'intéressaient davantage, telles que la police et la religion. C'est qu'agissant sur l'imagination avec plus de vivacité, il faisait une impression plus durable. Son expression avait même quelque chose de fort et de grand, dont les langues, encore stériles, ne pouvaient approcher. Les anciens appelaient ce langage du nom

---

\* Essai sur les Hérog. §. 10.

de *danse* : voilà pourquoi il est dit que David dansait devant l'arche.

§. 11. Les hommes , en perfectionnant leur goût , donnèrent à cette *danse* plus de variété , plus de grace et plus d'expression. Non-seulement on assujettit à des règles les mouvemens des bras , et les attitudes du corps , mais encore on traça les pas que les pieds devoient former. Par-là la danse se divisa naturellement en deux arts qui lui furent subordonnés : l'un , qu'on ne permette une expression conforme au langage de l'antiquité , fut *la danse des gestes* : il fut conservé pour concourir à communiquer les pensées des hommes ; l'autre fut principalement *la danse des pas* ; on s'en servit pour exprimer certaines situations de l'âme , et particulièrement la joie : on l'employa dans les occasions de réjouissance , et son principal objet fut le plaisir.

La danse des pas provient donc de celle des gestes : aussi en conserve-t-elle encore le caractère. Chez les Italiens , parce qu'ils ont une gesticulation plus vive et plus variée , elle est

pantomime. Chez nous , au contraire , elle est plus grave et plus simple. Si c'est là un avantage , il me paraît être cause que le langage de cette danse en est moins riche et moins étendu. Un danseur , par exemple , qui n'aurait d'autre objet que de donner des grâces à ses mouvemens , et de la noblesse à ses attitudes , pourrait-il , lorsqu'il figurerait avec d'autres , avoir le même succès que lorsqu'il danserait seul ? N'aurait-on pas lieu de craindre que sa danse , à force d'être simple , ne fût si bornée dans son expression , qu'elle ne lui fournit pas assez de signes pour le langage d'une danse figurée ? Si cela est , plus on simplifiera cet art , plus on en bornera l'expression.

§. 12. Il y a dans la danse différens genres depuis le plus simple jusqu'à celui qui l'est le moins. Tous sont bons , pourvu qu'ils expriment quelque chose , et ils sont d'autant plus parfaits que l'expression en est plus variée et plus étendue. Celui qui peint les grâces et la noblesse , est bon ; celui qui forme une espèce de conversation , ou de dia-



logue, me paraît meilleur. Le moins parfait, c'est celui qui ne demande que de la force, de l'adresse et de l'agilité, parce que l'objet n'en est pas assez intéressant; cependant il n'est pas à mépriser, car il cause des surprises agréables. Le défaut des Français, c'est de borner les arts à force de vouloir les rendre simples. Par-là ils se privent quelquefois du meilleur, pour ne conserver que le bon: la musique nous en fournira encore un exemple.

---

### C H A P I T R E I I.

#### *De la Prosodie des premières langues.*

§. 15. **L**A parole, en succédant au langage d'action, en conserva le caractère. Cette nouvelle manière de communiquer nos pensées, ne pouvait être imaginée que sur le modèle de la première. Ainsi, pour tenir la place des mouvemens violens du corps, la voix s'éleva et s'abassa par des intervalles fort sensibles.

Ces langages ne se succédèrent pas brusquement: ils furent long-tems mêlés ensemble, et la parole ne prévalut que fort tard. Or, chacun peut éprouver par lui-même qu'il est naturel à la voix de varier ses inflexions à proportion que les gestes le sont davantage. Plusieurs autres raisons confirment ma conjecture.

Premièrement, quand les hommes commencèrent à articuler des sons, la rudesse des organes ne leur permit pas de le faire par des inflexions aussi faibles que les nôtres.

En second lieu, nous pouvons remarquer que les inflexions sont si nécessaires, que nous avons quelque peine à comprendre ce qu'on nous lit sur un même ton. Si c'est assez pour nous que la voix se varie légèrement, c'est que notre esprit est fort exercé par le grand nombre d'idées que nous avons acquises, et par l'habitude où nous sommes de les lier à des sons. Voilà ce qui manquait aux hommes qui eurent les premiers l'usage de la parole. Leur esprit était dans toute sa grossièreté; les

notions aujourd'hui les plus communes étaient nouvelles pour eux. Ils ne pouvaient donc s'entendre qu'autant qu'ils conduisaient leur voix par des degrés fort distincts. Nous-mêmes nous éprouvons que moins une langue, dans laquelle on nous parle, nous est familière, plus on est obligé d'appuyer sur chaque syllabe, et de les distinguer d'une manière sensible.

En troisième lieu, dans l'origine des langues, les hommes trouvant trop d'obstacles à imaginer de nouveaux mots, n'eurent pendant long-tems, pour exprimer les sentimens de l'âme, que les signes naturels auxquels ils donnèrent le caractère des signes d'institution. Or, les cris naturels introduisent nécessairement l'usage des inflexions violentes, puisque différens sentimens ont pour signe le même son varié sur différens tons. *Ah*, par exemple, selon la manière dont il est prononcé, exprime l'admiration, la douleur, le plaisir, la tristesse, la joie, la crainte, le dégoût et presque tous les sentimens de l'âme.

Enfin, je pourrais ajouter que les premiers nous des animaux en imitent vraisemblablement le cri : remarque qui convient également à ceux qui furent donnés aux vents, aux rivières et à tout ce qui fait quelque bruit. Il est évident que cette imitation suppose que les sons se succédoient par des intervalles très-marqués.

§. 14. On pourrait improprement donner le nom de chant à cette manière de prononcer, ainsi que l'usage le donne à toutes les prononciations qui ont beaucoup d'accent. J'éviterai cependant de le faire, parce que j'aurai occasion de me servir de ce mot dans le sens qui lui est propre. Il ne suffit point, pour un chant, que les sons s'y succèdent par des degrés très-distincts ; il faut encore qu'ils soient assez soutenus pour faire entendre leurs harmoniques, et que les intervalles en soient appréciables. Il n'était pas possible que ce caractère fût ordinairement celui des sons par où la voix se variait à la naissance des langues, mais aussi il ne pouvait pas être bien éloigné

de leur convenir. Avec quelque peu de rapport que deux sons se succèdent, il suffira de baisser ou d'élever faiblement l'un des deux, pour y trouver un intervalle tel que l'harmonie le demande. Dans l'origine des langues, la manière de prononcer admettait donc des inflexions de voix si distinctes, qu'un musicien eût pu la noter, en ne faisant que de légers changemens : ainsi, je dirai qu'elle participait du chant.

§. 15. Cette prosodie a été si naturelle aux premiers hommes, qu'il y en a eu à qui il a paru plus facile d'exprimer différentes idées avec le même mot, prononcé sur différens tons, que de multiplier le nombre des mots à proportion de celui des idées. Ce langage se conserve encore chez les Chinois. Ils n'ont que trois cents vingt-huit monosyllabes qu'ils varient sur cinq tons, ce qui équivaut à seize cents quarante signes. On a remarqué que nos langues ne sont pas plus abondantes. D'autres peuples, nés sans doute avec une imagination plus féconde, aimèrent mieux inventer de nouveaux mots.

La prosodie s'éloigna chez eux du chant peu-à-peu, et à mesure que les raisons, qui l'en avait fait approcher davantage, cessèrent d'avoir lieu. Mais elle fut long-tems avant de devenir aussi simple qu'elle l'est aujourd'hui. C'est le sort des usages établis, de subsister encore après que les besoins qui les ont fait naître ont cessé. Si je disais que la prosodie des Grecs et des Romains participait encore du chant, on aurait peut-être de la peine à deviner sur quoi j'appuierais une pareille conjecture. Les raisons m'en paraissent pourtant simples et convaincantes : je vais les exposer dans le chapitre suivant.

---

### CHAPITRE III.

*De la Prosodie des langues Grecque et Latine ; et, par occasion, de la Déclamation des anciens.*

§. 16. **I**L est constant que les Grecs et les Romains notaient leur déclamation, et qu'ils l'accompagnaient d'un

instrument \*. Elle était donc un vrai chant. Cette conséquence sera évidente à tous ceux qui auront quelque connaissance des principes de l'harmonie. Ils n'ignorent pas, 1°. qu'on ne peut noter un son, qu'autant qu'on a pu l'apprécier; 2°. qu'en harmonie, rien n'est appréciable que par la résonnance des corps sonores; 3°. enfin, que cette résonnance ne donne d'autres sons, ni d'autres intervalles, que ceux qui entrent dans le chant.

Il est encore constant que cette déclamation chantante n'avait rien de choquant pour les anciens. Nous n'apprenons pas qu'ils se soient jamais récriés qu'elle fût peu naturelle, si ce n'est dans des cas particuliers, comme nous faisons nous-mêmes, quand le jeu

---

\* Je n'en donne pas la preuve; on la trouvera dans le troisième volume des réflexions critiques sur la poésie et sur la peinture. Je renvoie aussi à ce même ouvrage pour la confirmation de la plupart des faits que je rapporterai. L'abbé du Bos, qui en est l'auteur, est un bon garant : son érudition est connue.

d'un comédien nous paraît outré. Ils croyoient au contraire le chant essentiel à la poésie. La versification des meilleurs poètes lyriques, dit Cicé-  
roa \*, ne paraît qu'une simple prose, quand elle n'est pas soutenue par le chant. Cela ne prouve-t-il pas que la prononciation, alors naturelle au discours familier, participait si fort du chant, qu'il n'était pas possible d'imaginer un milieu, tel que notre déclamation ?

En effet notre unique objet, quand nous déclamons, c'est de rendre nos pensées d'une manière plus sensible, mais sans nous écarter beaucoup de celle que nous jugeons naturelle. Si la prononciation des anciens avait été semblable à la nôtre, ils se seraient donc contentés, comme nous, d'une simple déclamation. Mais il fallait qu'elle fût bien différente, puisqu'ils n'en pouvaient augmenter l'expression que par le secours de l'harmonie.

§. 17. On sait d'ailleurs qu'il y

---

\* *Traité de l'Orateur.*

avait, dans le grec et dans le latin, des accens qui, indépendamment de la signification d'un mot ou du sens de la phrase entière, déterminaient la voix à s'abaisser sur certaines syllabes, et à s'élever sur d'autres. Pour comprendre comment ces accens ne se trouvaient jamais en contradiction avec l'expression du discours, il n'y a pas deux moyens. Il faut absolument supposer avec moi que, dans la prononciation des anciens, les inflexions qui rendaient la pensée, étaient si variées et si sensibles, qu'elles ne pouvaient être contrariées par celles que demandaient les accens.

§. 18. Au reste, ceux qui se mettront à la place des Grecs et des Romains, ne seront point étonnés que leur déclamation fût un véritable chant. Ce qui fait que nous jugeons le chant peu naturel, ce n'est pas parce que les sons s'y succèdent conformément aux proportions qu'exige l'harmonie, mais parce que les plus faibles inflexions nous paraissent ordinairement suffisantes pour exprimer nos

pensées. Des peuples, accoutumés à conduire leur voix par des intervalles marqués, trouveraient notre prononciation d'une monotonie sans âme; tandis qu'un chant qui ne modifierait ces intervalles, qu'autant qu'il le faudrait pour en apprécier les sons, augmenterait à leur égard l'expression du discours, et ne saurait leur paraître extraordinaire.

§. 19. Faute d'avoir connu le caractère de la prononciation des langues grecque et latine, on a eu souvent bien de la peine à comprendre ce que les anciens ont écrit sur leurs spectacles. En voici un exemple :

« Si la tragédie peut subsister sans » vers, dit un commentateur de la » poétique d'Aristote \*, elle le peut » encore plus sans musique. Il faut » même avouer que nous ne comprenons pas bien comment la musique » a pu jamais être considérée comme » fesant, en quelque sorte, partie de la

---

\* Dacier, poët. d'Arist. p. 82.

» tragédie, car s'il y a rien au monde  
 » qui paraisse étranger et contraire  
 » même à une action tragique, c'est  
 » le chant; n'en déplaise aux inven-  
 » teurs des tragédies en musique,  
 » poèmes aussi ridicules que nou-  
 » veaux, et qu'on ne pourrait souf-  
 » frir, si l'on avait le moindre goût  
 » pour les pièces de théâtre, ou que  
 » l'on n'eût pas été enchanté et séduit  
 » par un des plus grands musiciens  
 » qui aient jamais été. Car les opéra  
 » sont, si je l'ose dire, les grotesques  
 » de la poésie, d'autant plus insuppor-  
 » tables qu'on prétend les faire passer  
 » pour des ouvrages réguliers. Aris-  
 » tote nous aurait donc bien obligés de  
 » nous marquer comment la musique  
 » a pu être jugée nécessaire à la tra-  
 » gédie. Au lieu de cela, il s'est con-  
 » tenté de dire simplement que toute  
 » sa force était connue: ce qui mar-  
 » que seulement que tout le monde  
 » était convaincu de cette nécessité,  
 » et sentait les effets merveilleux que  
 » le chant produisait dans les poèmes,  
 » dont il n'occupait que les intermè-

» des. J'ai souvent tâché de compren-  
 » dre les raisons qui obligeaient des  
 » hommes aussi habiles et aussi déli-  
 » cats que les Athéniens, d'associer  
 » la musique et la danse aux actions  
 » tragiques, et après bien des recher-  
 » ches, pour découvrir comment il  
 » leur avait paru naturel et vraisem-  
 » blable qu'un chœur, qui représen-  
 » tait les spectateurs d'une action,  
 » dansât et chantât sur des événemens  
 » aussi extraordinaires, j'ai trouvé  
 » qu'ils avaient suivi en cela leur na-  
 » turel, et cherché à contenter leur  
 » superstition. Les Grecs étaient les  
 » hommes du monde les plus supers-  
 » titieux et les plus portés à la danse  
 » et à la musique; et l'éducation for-  
 » tificait cette inclination naturelle.  
 » Je doute fort que ce raisonnement,  
 » dit l'abbé du Bos, excusât le goût  
 » des Athéniens, supposé que la mu-  
 » sique et la danse, dont il est parlé  
 » dans les auteurs anciens, comme  
 » d'agrémens absolument nécessaires  
 » dans la représentation des tragédies,  
 » eussent été une danse et une musi-

» que pareilles à notre danse et à notre  
 » musique ; mais , comme nous l'avons  
 » déjà vu , cette musique n'était  
 » qu'une simple déclamation , et cette  
 » danse , comme nous le verrons ,  
 » n'était qu'un geste étudié et assu-  
 » jetti ».

Ces deux explications me paraissent également fausses. Dacier se représente la manière de prononcer des Grecs par celle des Français , et la musique de leurs tragédies par celle de nos opéra : ainsi , il est tout naturel qu'il soit surpris du goût des Athéniens ; mais il a tort de s'en prendre à Aristote. Ce philosophe ne pouvant prévoir les changemens qui devaient arriver à la prononciation et à la musique , comptait qu'il serait entendu de la postérité , comme il l'était de ses contemporains. S'il nous paraît obscur , ne nous en prenons qu'à l'habitude où nous sommes de juger des usages de l'antiquité par les nôtres.

L'erreur de l'abbé du Bos a le même principe. Ne comprenant pas que les anciens eussent pu introduire sur leurs

théâtres , comme l'usage le plus naturel , une musique semblable à celle de nos opéra , il a pris le parti de dire que ce n'était point une musique , mais seulement une simple déclamation notée.

§. 20. D'abord ; il me semble que par-là il fait violence à bien des passages des anciens : on le voit sur-tout par l'embarras où il est d'éclaircir ceux qui concernent les chœurs. En second lieu , si ce savant abbé avait pu connaître les principes de la génération harmonique , il aurait vu qu'une simple déclamation notée est une chose démontrée impossible. Pour détruire le système qu'il s'est fait à cette occasion , il suffit de rapporter la manière dont il essaie de l'établir.

» J'ai demandé , dit-il , à plusieurs  
 » musiciens , s'il serait bien difficile  
 » d'inventer des caractères avec les-  
 » quels on pût écrire en notes la dé-  
 » clamation en usage sur notre théâ-  
 » tre... Ces musiciens m'ont répondu  
 » que la chose était possible , et même  
 » qu'on pouvait écrire la déclamation

» en notes, en se servant de la gamme  
 » de notre musique, pourvu qu'on ne  
 » donnât aux notes que la moitié de  
 » l'intonation ordinaire. Par exemple,  
 » les notes qui ont un semi-ton d'into-  
 » nation en musique, n'auraient qu'un  
 » quart de ton d'intonation dans la dé-  
 » clamation. Ainsi, on noterait les  
 » moindres élévations de la voix qui  
 » soient sensibles, du moins à nos  
 » oreilles.

» Nos vers ne portent point leur  
 » mesure avec eux comme les vers  
 » métriques des Grecs et des Romains  
 » la portaient : mais on n'a dit aussi  
 » qu'on pourrait en user dans la dé-  
 » clamation pour la valeur des notes,  
 » comme pour leur intonation. On n'y  
 » donnerait à une blanche que la va-  
 » leur d'une noire, à une noire la va-  
 » leur d'une croche, et on évaluerait  
 » les autres notes suivant cette pro-  
 » portion.

» Je sais bien qu'on ne trouverait  
 » pas d'abord des personnes capables  
 » de lire couramment cette espèce de  
 » musique, et de bien entonner les  
 notes;

» les notes ; mais des enfans de quinze  
 » ans, à qui l'on aurait enseigné cette  
 » intonation durant six mois, en vien-  
 » draient à bout ; leurs organes se plie-  
 » raient à cette intonation, à cette  
 » prononciation de notes faites sans  
 » chanter, comme ils se plient à l'in-  
 » tonation de notre musique ordinaire.  
 » L'exercice et l'habitude qui suit  
 » l'exercice sont, par rapport à la  
 » voix, ce que l'archet et la main du  
 » joueur d'instrument sont par rapport  
 » au violon. Peut-on croire que cette  
 » intonation fût même difficile ? Il ne  
 » s'agirait que d'accoutumer la voix à  
 » faire méthodiquement ce qu'elle  
 » fait tous les jours dans la conversa-  
 » tion. On y parle quelquefois vite,  
 » et quelquefois lentement. On y  
 » emploie de toutes sortes de tons, et  
 » l'on y fait les progressions, soit en  
 » haussant la voix, soit en la baissant  
 » par toutes sortes d'intervalles pos-  
 » sibles. La déclamation notée ne se-  
 » rait autre chose que les tons et les  
 » mouvemens de la prononciation  
 » écrits en notes. Certainement la



» difficulté qui se rencontrerait dans  
 » l'exécution d'une pareille note ,  
 » n'approcherait pas de celle qu'il  
 » y a de lire à-la-fois des paroles  
 » qu'on n'a jamais lues , et de chan-  
 » ter et d'accompagner du clavecin  
 » ces paroles sur une note qu'on n'a  
 » pas étudiée. Cependant l'exercice  
 » apprend même à des femmes à faire  
 » ces trois opérations en même tems.  
 » Quant au moyen d'écrire en notes  
 » la déclamation, soit celui que nous  
 » avons indiqué , soit un autre , il ne  
 » saurait être aussi difficile de le ré-  
 » duire en règles certaines, et d'en  
 » mettre la méthode en pratique ,  
 » qu'il était de trouver l'art d'écrire  
 » en notes les pas et les figures d'une  
 » entrée de ballet, dansée par huit  
 » personnes, principalement les pas  
 » étant aussi variés, et les figures aus-  
 » si entrelacées qu'elles le sont au-  
 » jourd'hui. Cependant l'euillée est  
 » venu à bout de donner cet art, et  
 » sa note enseigne même aux dan-  
 » seurs comment ils doivent porter  
 » leurs bras ».

§. 21. Voilà un exemple bien sen-  
 sible des erreurs où l'on tombe, et des  
 raisonnemens vagues qu'on ne peut  
 manquer de faire, lorsqu'on parle d'un  
 art dont on ne connaît pas les principes.  
 On pourrait, à juste titre, critiquer ce  
 passage d'un bout à l'autre. Je l'ai rap-  
 porté tout au long, afin que les mé-  
 prises d'un écrivain, d'ailleurs aussi  
 estimable que l'abbé du Bos, nous ap-  
 prennent que nous courons risque de  
 nous tromper dans nos conjectures,  
 toutes les fois que nous parlons d'après  
 des idées peu exactes.

Quelqu'un qui connaîtra la généra-  
 tion des sons, et l'artifice par lequel  
 l'intonation en devient naturelle, ne  
 supposera jamais qu'on pourrait les  
 diviser par quart de tons, et que la  
 gamme en serait bientôt aussi familière  
 que celle dont on se sert en musique.  
 Les musiciens, dont l'abbé du Bos ap-  
 porte l'autorité, pouvaient être d'ex-  
 cellens praticiens; mais il y a apparen-  
 ce qu'ils ne connaissaient nullement  
 la théorie d'un art dont M. Rameau  
 a le premier donné les vrais principes.

§. 22. Il est démontré dans la génération harmonique, 1°. qu'on ne peut apprécier un son qu'autant qu'il est assez soutenu pour faire entendre ses harmoniques; 2°. que la voix ne peut entonner plusieurs sons de suite, fesant entr'eux des intervalles déterminés, si elle n'est guidée par une basse fondamentale; 3°. qu'il n'y a point de basse fondamentale qui puisse donner une succession par quart de tons. Or, dans notre déclamation, les sons, pour la plupart, sont fort peu soutenus, et s'y succèdent par quart de tons, ou même par des intervalles moindres. Le projet de la noter est donc impraticable.

§. 23. Il est vrai que la succession fondamentale par tierce donne le demi-ton mineur, qui est à un quart de ton au-dessous du demi-ton majeur, mais cela n'a lieu que dans des changemens de modes; ainsi il n'en peut jamais naître une gamme par quart de tons: d'ailleurs, ce demi-ton mineur n'est pas naturel, et l'oreille est si peu propre à l'apprécier, que dans le clavecin

on ne le distingue point du demi-ton majeur; car c'est la même touche qui forme l'un et l'autre \*. Les anciens connoissaient sans doute la différence de ces deux demi-tons; c'est là ce qui a fait croire à l'abbé du Bos et à d'autres, qu'ils avaient divisé leur gamme par quart de ton.

§. 24. On ne saurait tirer aucune induction de la chorégraphie, ou de l'art d'écrire en notes les pas et les figures d'une entrée de ballet. Feuillée n'a eu que des signes à imaginer, parce que dans la danse tous les pas et tous les mouvemens, du moins ceux qu'il a su noter, sont appréciés. Dans notre déclamation, les sons, pour la plupart, sont inappréciables: ils sont ce que dans les ballets sont certaines expressions que la chorégraphie n'apprend pas à écrire.

Je renvoie dans une note l'explica-

---

\* Voyez dans la "génération harmonique, th. XIV, art. 1, par quel artifice la voix passe au demi-ton mineur.

tion de quelques passages que l'abbé du Bos a tirés des anciens, pour appuyer son sentiment \*.

\* Il en rapporte où les anciens parlent de leur prononciation ordinaire, comme étant simple, et ayant un son continu. Mais il aurait dû faire attention qu'ils n'en parlaient alors que par comparaison avec leur musique. Elle n'était donc pas simple absolument. En effet, lorsqu'ils l'ont considérée en elle-même, ils y ont remarqué des accens prosodiques, ce dont la nôtre manque tout-à-fait. Un gascon qui ne connaîtrait point de prononciation plus simple que la sienne, n'y verrait qu'un son continu, quand il la comparerait aux chants de la musique : les anciens étaient dans le même cas.

Cicéron fait dire à Crassus que quand il entend Lælia, il croit entendre réciter les pièces de Plaute et de Nævius, parce qu'elle prononce uniment, et sans affecter les accens des langues étrangères. Or, dit l'abbé du Bos, Lælia ne chantait pas dans son domestique. Cela est vrai; mais du tems de Plaute et de Nævius la prononciation des Latins participait déjà du chant, puisque la déclamation des pièces de ces poëtes avait été notée. Lælia ne paraissait donc prononcer uniment que parce qu'elle ne se

§. 25. Les mêmes causes qui font varier la voix par des intervalles fort

servait pas de nouveaux accens que l'usage avait mis à la mode.

Ceux qui jouent les comédies, dit Quintilien, ne s'éloignent pas de la nature dans leur prononciation, du moins assez pour la faire méconnaître : mais ils relèvent, par les agrémens que l'art permet, la manière ordinaire de prononcer. Qu'on juge si c'est là chanter, dit l'abbé du Bos. Oui, supposé que la prononciation que Quintilien appelle naturelle, fût si chargée d'accens qu'elle approchât assez du chant, pour pouvoir être notée, sans être sensiblement altérée. Or, cela est sur-tout vrai du tems où ce rhéteur écrivait; car les accens de la langue latine s'étaient fort multipliés.

Voici un fait qui, au premier coup-d'œil, paraît encore plus favorable à l'opinion de l'abbé du Bos. C'est qu'à Athènes on faisait composer la déclamation des lois, et accompagner d'un instrument celui qui les publiait. Or, est-il vraisemblable que les Athéniens fissent chanter leurs lois? Je réponds qu'ils n'auraient jamais songé à établir un pareil usage, si leur prononciation avait été comme la nôtre, parce que le chant le plus simple s'en serait trop écarté : mais il faut se met-

distincts, lui font nécessairement mettre de la différence entre les tems

tre à leur place. Leur langue avait encore plus d'accens que celle des Romains; ainsi, une déclamation dont le chant était peu chargé, pouvait apprécier les inflexions de la voix, sans paraître s'éloigner de la prononciation ordinaire.

Il paraît donc évident, conclut l'abbé du Bos, que le chant des pièces dramatiques qui se récitaient sur les théâtres des anciens, n'avaient ni passages, ni ports-de-voix cadencés, ni tremblemens soutenus, ni les autres caractères de notre chant musical.

Je me trompe fort, ou cet écrivain n'avait pas une idée bien nette de ce qui constitue le chant. Il semble qu'il n'en juge que d'après celui de nos opéra. Ayant rapporté que Quintilien se plaignait que quelques orateurs plaïdassent au barreau, comme on récitait sur le théâtre, croit-on, ajoute-t-il, que ces orateurs chantaient comme on chante dans nos opéra? Je réponds que la succession des tons qui forment le chant, peut être plus simple que dans nos opéra, et qu'il n'est point nécessaire qu'elle ait les mêmes passages, les mêmes ports-de-voix cadencés, ni les mêmes tremblemens soutenus.

Au reste, on trouve dans les anciens

qu'elle emploie à articuler les sons. Il n'était donc pas naturel que des hom-

quantité de passages qui prouvent que leur prononciation n'était pas un son continu. « Telle est, dit Cicéron dans son » traité de l'orateur, la vertu merveilleuse » de la voix, qui, des trois tons, l'aigu, » le grave et le moyen, forme toute la » variété, toute la douceur et l'harmonie » du chant: car on doit savoir que la pro- » nonciation renferme une espèce de chant, » non un chant musical, ou tel que celui » dont usent les orateurs Phrygiens et Ca- » riens dans leurs péroraisons, mais un » chant peu marqué, tel que celui dont » voulaient parler Démosthènes et Es- » chile, lorsqu'ils se reprochaient réciproquement leurs inflexions de voix, » et que Démosthènes, pour pousser encore plus loin l'ironie, avouait que son adversaire avait parlé d'un ton doux, » clair et raisonnant ( de la traduction de M. l'abbé Colin ).

Quintilien remarque que ce reproche de Démosthènes et d'Eschile ne doit pas faire condamner ces inflexions de voix, puisque cela apprend qu'ils en ont tous deux fait usage.

« Les grands acteurs, dit l'abbé du Bos, » tom. 5, p. 260, n'auraient pas voulu » prononcer un mot le matin, avant que

mes dont la prosodie participait du chant, observassent des tenues égales sur chaque syllabe : cette manière de prononcer n'eût pas assez imité le caractère du langage d'action. Les sons, dans la naissance des langues, se succédaient donc les uns avec une rapidité

---

» d'avoir, pour s'exprimer ainsi, déve-  
 » loppé méthodiquement leur voix en la  
 » fesant sortir peu-à-peu, et en lui don-  
 » nant l'essor comme par degrés, afin de  
 » ne pas offenser ses organes en les dé-  
 » ployant précipitamment et avec vio-  
 » lence. Ils observaient même de se tenir  
 » couchés durant cet exercice. Après avoir  
 » joué, ils s'asseiaient, et dans cette pos-  
 » ture, ils repliaient, pout ainsi dire, les  
 » organes de leur voix en respirant sur le  
 » ton le plus haut où ils fussent montés en  
 » déclamant, et en respirant ensuite suc-  
 » cessivement sur tous les autres tons,  
 » jusqu'à ce qu'ils fussent enfin parvenus  
 » au ton le plus bas où ils fussent descen-  
 » dus ». Si la déclamation n'avait pas été  
 un champ où tous les tons devaient entrer,  
 les comédiens auraient-ils eu la précau-  
 tion d'exercer chaque jour leur voix sur  
 toute la suite des tons qu'elle pouvait  
 former ?

extrême, les autres avec une grande  
 lenteur. De-là l'origine de ce que les  
 grammairiens appellent *quantité*, ou  
 de la différence sensible des longues et  
 des brèves. La quantité et la pronon-  
 ciation par des intervalles distincts ont  
 subsisté ensemble, et se sont altérées  
 à-peu près avec la même proportion.  
 La prosodie des romains approchait  
 encore du chant : aussi leurs mots

---

Enfin « les écrits des anciens, comme  
 » le dit encore l'abbé du Bos, même tom.,  
 » pag. 262, sont remplis de faits qui prou-  
 » vent que leur attention sur tout ce qui  
 » pouvait servir à fortifier ou bien à em-  
 » bellir la voix, aigrit jusqu'à la supersti-  
 » tion. On peut voir, dans le troisième  
 » chapitre de l'onzième livre de Quinti-  
 » lien, que par rapport à tout genre d'é-  
 » loquence, les anciens avaient fait de  
 » profondes réflexions sur la nature de la  
 » voix humaine, et sur toutes les prati-  
 » ques propres à la fortifier en l'exerçant.  
 » L'art d'enseigner à fortifier et à ménager  
 » sa voix, devint même une profession  
 » particulière ». Une déclamation qui était  
 l'effet de tant de soins et de tant de réflexions,  
 pouvait-elle être aussi simple que  
 la nôtre ?

étaient-ils composés de syllabes fort inégales ; chez nous la quantité ne s'est conservée qu'autant que les faibles inflexions de notre voix l'ont rendu nécessaire.

§. 26. Comme les inflexions par des intervalles sensibles avaient amené l'usage d'une déclamation chantante, l'inégalité marquée des syllabes y ajouta une différence de teins et de mesure. La déclamation des anciens eut donc les deux choses qui caractérisent le chant, je veux dire, la modulation et le mouvement.

Le mouvement est l'âme de la musique : aussi voyous-nous que les anciens le jugeaient absolument nécessaire à leur déclamation. Il y avait sur leurs théâtres un homme qui le marquait en frappant du pied, et le comédien était aussi astreint à la mesure, que le musicien et le danseur le sont aujourd'hui. Il est évident qu'une pareille déclamation s'éloignerait trop de notre manière de prononcer, pour nous paraître naturelle. Bien loin d'exiger qu'un acteur suive un certain mou-  
vement,

vement, nous lui défendons de faire sentir la mesure de nos vers, ou même nous voulons qu'il la rompe assez pour paraître s'exprimer en prose. Tout confirme donc que la prononciation des anciens dans le discours familier approchait si fort du chant, que leur déclamation était un chant proprement dit.

§. 27. On remarque tous les jours, dans nos spectacles, que ceux qui chantent ont bien de la peine à faire entendre distinctement les paroles. On me demandera sans doute si la déclamation des anciens était sujette au même inconvénient. Je réponds que non, et j'en trouve la raison dans le caractère de leur prosodie.

Notre langue ayant peu de quantité, nous sommes satisfaits du musicien, pourvu qu'il fasse brèves les syllabes brèves, et longues les syllabes longues. Ce rapport observé, il peut d'ailleurs les abréger ou les allonger à son gré ; faire, par exemple, une tenue d'une mesure, de deux, de trois, sur une même syllabe. Le défaut d'accent pro-  
Tome II. D

sodique lui donne encore autant de liberté; car il est le maître de faire baisser ou élever la voix sur un même son : il n'a que son goût pour règle. De tout cela, il doit naturellement en résulter quelque confusion dans les paroles mises en chant.

A Rome, le musicien qui composait la déclamation des pièces dramatiques, était obligé de se conformer en tout à la prosodie. Il ne lui était pas libre d'allonger une syllabe brève au-delà d'un tems, ni une longue au-delà de deux; le peuple même l'eut sifflé. L'accent prosodique déterminait souvent s'il devait passer à un son plus élevé ou à un son plus grave; il ne lui laissait pas le choix. Enfin il était autant de son devoir de conformer le mouvement du chant à la mesure du vers, qu'à la pensée qui y était exprimée. C'est ainsi que la déclamation, en se conformant à une prosodie qui avait des règles plus fixes que la nôtre, concourait, quoique chantante, à faire entendre les paroles distinctement.

§. 28. Il ne faudrait pas se repré-

senter la déclamation des anciens d'après nos récitatifs; le chant n'en était pas si musical. Quant à nos récitatifs, nous ne les avons si fort chargés de musique, que parce que quelque simples qu'ils eussent été, ils n'auraient jamais pu nous paraître naturels. Vou-  
lant introduire le chant sur nos théâtres, et voyant qu'il ne pouvait se rapprocher assez de notre prononciation ordinaire, nous avons pris le parti de le charger, pour nous dédommager, par ses agrémens, de ce qu'il ôtait, non à la nature, mais à une habitude que nous prenons pour elle. Les Italiens ont un récitatif moins musical que le nôtre. Accoutumés à accompagner leurs discours de beaucoup plus de mouvement que nous, et à une prononciation qui recherche autant les accens que la nôtre les évite, une musique peu composée leur a paru assez naturelle. C'est pourquoi ils l'emploient, par préférence, dans les morceaux qui demanderaient d'être déclamés. Notre récitatif perdrait par rapport à nous, s'il devenait plus simple;

parce qu'il aurait moins d'agrémens ; sans être plus naturel à notre égard : et celui des Italiens perdrait par rapport à eux , s'il le devenait moins ; parce qu'il ne gagnerait pas du côté des agrémens ce qu'il aurait perdu du côté de la nature , ou plutôt de ce qui leur paraît tel. On peut conclure que les Italiens et les Français doivent s'en tenir chacun à leur manière , et qu'ils ont , à ce sujet , également tort de se critiquer.

§. 29. Je trouve encore , dans la prosodie des anciens , la raison d'un fait que personne , je pense , n'a expliqué. Il s'agit de savoir comment les orateurs Romains qui haranguaient dans la place publique , pouvaient être entendus de tout le peuple.

Les sons de notre voix se portent facilement aux extrémités d'une place d'assez grande étendue ; toute la difficulté est d'empêcher qu'on ne les confonde ; mais cette difficulté doit être moins grande , à proportion que , par le caractère de la prosodie d'une langue , les syllabes de chaque mot se

distinguent d'une manière plus sensible. Dans le latin , elles différaient par la qualité du son , par l'accent qui , indépendamment du sens , exigeait que la voix s'élevât ou s'abaissât , et par la quantité : nous manquons d'accens ; notre langue n'a presque point de quantité , et beaucoup de nos syllabes sont muettes. Un Romain pouvait donc se faire entendre distinctement dans une place où un Français ne le pourrait que difficilement et peut-être point du tout.

#### CHAPITRE IV.

*Des progrès que l'art du geste a faits chez les Anciens.*

§. 50. **T**OUT le monde connaît aujourd'hui les progrès que l'art du geste avait faits chez les anciens , et principalement chez les Romains. L'Abbé du Ros a recueilli ce que les auteurs de l'antiquité nous ont con-



servé de plus curieux sur cette matière : mais personne n'a donné la raison de ces progrès. C'est pourquoi les spectacles des anciens paraissent des merveilles qu'on ne peut comprendre ; et que pour cela on a quelquefois bien de la peine à garantir du ridicule que nous donnons volontiers à tout ce qui est contraire à nos usages. L'Abbé du Bos , voulant en prendre la défense , fait remarquer les dépenses immenses des Grecs et des Romains pour la représentation de leurs pièces dramatiques , et les progrès qu'ils ont faits dans la poésie , l'art oratoire , la peinture , la sculpture et l'architecture. Il en conclut que le préjugé doit leur être favorable par rapport aux arts qui ne laissent point de monument : et si nous l'en voulons croire , nous donnerions aux représentations de leurs pièces dramatiques les mêmes louanges que nous donnons à leurs bâtimens et à leurs écrits. Je pense que , pour goûter ces sortes de représentations , il faudrait y être préparé par des coutumes bien éloignées de

nos usages. Mais , en conséquence de ces coutumes , les spectacles des anciens méritaient d'être applaudis , et pouvaient même être supérieurs aux nôtres. C'est ce que je vais essayer d'expliquer dans ce chapitre et dans le suivant.

§. 31. Si , comme je l'ai dit , il est naturel à la voix de varier ses inflexions à proportion que les gestes le sont davantage , il est également naturel à des hommes qui parlent une langue dont la prononciation approche beaucoup du chant , d'avoir un geste plus varié : ces deux choses doivent aller ensemble. En effet , si nous remarquons dans la prosodie des Grecs et des Romains quelques restes du caractère du langage d'action , nous devons , à plus forte raison , en apercevoir dans les mouvemens dont ils accompagnaient leurs discours. Dès-là nous voyons que leurs gestes pouvaient être assez marqués pour être appréciés. Nous n'aurons donc plus de peine à comprendre qu'ils leur aient prescrit des règles , et qu'ils aient trouvé le

secret de les écrire en notes. Aujourd'hui cette partie de la déclamation est devenue aussi simple que les autres. Nous ne faisons cas d'un acteur qu'autant qu'en variant faiblement ses gestes, il a l'art d'exprimer toutes les situations de l'âme ; et nous le trouvons forcé, pour peu qu'il s'écarte trop de notre gesticulation ordinaire. Nous ne pouvons donc plus avoir de principes certains pour régler toutes les attitudes et tous les mouvemens qui entrent dans la déclamation ; et les observations qu'on peut faire à ce sujet, se bornent à des cas particuliers.

§. 52. Les gestes étant réduits en art, et notés, il fut facile de les asservir au mouvement et à la mesure de la déclamation : c'est ce que firent les Grecs et les Romains. Ceux-ci allèrent même plus loin : ils partagèrent le chant et les gestes entre deux acteurs. Quelque extraordinaire que cet usage puisse paraître, nous voyons comment, par le moyen d'un mouvement mesuré, un comédien pouvait varier à propos ses attitudes, et les accorder avec le

récit de celui qui déclamaient ; et pour-  
quoi on était aussi choqué d'un geste  
fait hors de mesure, que nous le som-  
mes des pas d'un danseur, lorsqu'il ne  
tombe pas en cadence.

§. 55. La manière dont s'introdui-  
sit l'usage de partager le chant et les  
gestes entre deux acteurs, prouve  
combien les Romains aimaient une  
gesticulation qui serait outrée à notre  
égard. On rapporte que le poète Li-  
vius Andronicus, qui jouoit dans une  
de ses pièces, s'étant enrôlé à répéter  
plusieurs fois des endroits que le peu-  
ple avait goûtés, fit trouver bon qu'un  
esclave récitât les vers, tandis qu'il  
ferait lui-même les gestes. Il mit d'au-  
tant plus de vivacité dans son action,  
que ses forces n'étaient point parta-  
gées ; et son jeu ayant été applaudi,  
cet usage prévalut dans les monolo-  
gues. Il n'y eut que les scènes dialo-  
guées, où le même comédien continua  
de se charger de faire les gestes et de  
réciter. Des mouvemens qui deman-  
daient toute la force d'un homme, se-  
raient-ils applaudis sur nos théâtres ?

§. 34. L'usage de partager la déclamation conduisait naturellement à découvrir l'art des pantomimes : il ne restait qu'un pas à faire ; il suffisait que l'acteur qui s'était chargé des gestes parvint à y mettre tant d'expression , que le rôle de celui qui chantait parût inutile. C'est ce qui arriva. Les plus anciens écrivains qui ont parlé de pantomimes, nous apprennent que les premiers qui parurent s'essayaient sur les monologues , qui étaient , comme je viens de le dire , les scènes où la déclamation était partagée. On vit naître ces comédiens sous Auguste , et bientôt ils furent en état d'exécuter des pièces entières. Leur art était , par rapport à notre gesticulation , ce qu'était , par rapport à notre déclamation , le chant des pièces qui se récitaient. C'est ainsi que , par un long circuit , on parvint à imaginer , comme une invention nouvelle , un langage qui avait été le premier que les hommes eussent parlé , ou qui du moins n'en différât que parce qu'il était propre à exprimer un plus grand nombre de pensées.

§. 35. L'art des pantomimes n'aurait jamais pris naissance chez des peuples tels que nous. Il y a trop loin de l'action peu marquée dont nous accompagnons nos discours , aux mouvemens animés , variés et caractérisés de ces sortes de comédiens. Chez les Romains , ces mouvemens étaient une partie du langage , et sur-tout de celui qui était usité sur leurs théâtres. On avait fait trois recueils de gestes , un pour la tragédie , un autre pour la comédie , et un troisième pour des pièces dramatiques , qu'on appelait *satyres*. C'est là que Pylade et Bathille , les premiers pantomimes que Rome ait vus , puisèrent les gestes propres à leur art. S'ils en inventèrent de nouveaux , ils le firent sans doute dans l'analogie de ceux que chacun connaissait déjà.

§. 36. La naissance des pantomimes amenée naturellement par les progrès que les comédiens avaient faits dans leur art , leurs gestes pris dans les recueils qui avaient été faits pour les tragédies , les comédies et les *satyres* , et le grand rapport quise trouve

entre une gesticulation fort caractérisée, et des inflexions de voix variées d'une manière fort sensible, sont une nouvelle confirmation de ce que j'ai dit sur la déclamation des anciens. Si d'ailleurs on remarque que les pantomimes ne pouvaient s'aider des mouvemens du visage, parce qu'ils jouaient masqués, comme les autres comédiens, on jugera combien leurs gestes devaient être animés, et combien, par conséquent, la déclamation des pièces d'où ils les avaient empruntés devait être chantante.

§. 57. Le défi que Cicéron et Roscius se faisaient quelquefois, nous apprend quelle était déjà l'expression des gestes, même avant l'établissement des pantomimes. Cet orateur prononçait une période qu'il venait de composer, et le comédien en rendait le sens par un jeu muet. Cicéron en changeait ensuite les mots ou le tour, de manière que le sens n'en était point énérvé; et Roscius également l'exprimait par de nouveaux gestes. Or, je demande si de pareils gestes auraient

*des connaissances humaines.* 61

pu s'allier avec une déclamation aussi simple que la nôtre.

§. 58. L'art des pantomimes charma les Romains dès sa naissance; il passa dans les provinces les plus éloignées de la capitale, et il subsista aussi long-tems que l'empire. On pleurait à leurs représentations comme à celles des autres comédiens: elles avaient même l'avantage de plaire beaucoup plus, parce que l'imagination est plus vivement affectée d'un langage qui est tout en action. Enfin, la passion pour ce genre de spectacle vint au point que, dès les premières années du règne de Tibère, le sénat fut obligé de faire un règlement pour défendre aux sénateurs de fréquenter les écoles des pantomimes, et aux chevaliers Romains de leur faire cortège dans les rues.

« L'art des pantomimes, dit avec  
» raison l'abbé du Bos \*, aurait eu  
» plus de peine à réussir parmi les

---

\* Réfl. crit., tom. III, sect. XVI, p. 284.

» nations septentrionales de l'Europe,  
 » dont l'action naturelle n'est pas fort  
 » éloquente, ni assez marquée pour  
 » être reconnue bien facilement lors-  
 » qu'on la voit sans entendre le dis-  
 » cours dont elle doit être l'accompa-  
 » gnement naturel.... Mais... les con-  
 » versations de toute espèce sont plus  
 » remplies de démonstrations ; elles  
 » sont bien plus parlantes aux yeux,  
 » s'il est permis d'user de cette expres-  
 » sion, en Italie que dans nos contrées.  
 » Un Romain qui veut bien quitter la  
 » gravité de son maintien étudié, et  
 » qui laisse agir sa vivacité naturelle,  
 » est fertile en gestes : il est fécond en  
 » démonstrations qui signifient pres-  
 » qu'autant que des phrases entières.  
 » Son action rend intelligible bien des  
 » choses que notre action ne ferait pas  
 » deviner ; et ses gestes sont encore  
 » si marqués, qu'ils sont faciles à re-  
 » connaître lorsqu'on les revoit. Un  
 » Romain qui veut parler en secret à  
 » son ami d'une affaire importante, ne  
 » se contente pas de ne se point met-  
 » tre à portée d'être entendu ; il a en-

» core la précaution de ne se point  
 » mettre à portée d'être vu, craignant  
 » avec raison que ses gestes et que les  
 » mouvemens de son visage ne fassent  
 » deviner ce qu'il va dire.

» On remarquera que la même vi-  
 » vacité d'esprit, que le même feu  
 » d'imagination qui fait faire, par un  
 » mouvement naturel, des gestes ani-  
 » més, variés, expressifs et caracté-  
 » risés, en fait encore comprendre  
 » facilement la signification, lorsqu'il  
 » est question d'entendre le sens des  
 » gestes des autres. On entend facile-  
 » ment un langage qu'on parle... Joi-  
 » gnons à ces remarques la réflexion  
 » qu'on fait ordinairement, qu'il y a  
 » des nations dont le naturel est plus  
 » sensible que celui d'autres nations ;  
 » et l'on n'aura pas de peine à com-  
 » prendre que des comédiens qui ne  
 » parlaient point, pussent toucher in-  
 » finiment des Grecs et des Romains,  
 » dont ils imitaient l'action naturelle ».

§. 59. Les détails de ce Chapitre  
 et du précédent démontrent que la dé-  
 clamation des anciens différait de la

nôtre en deux manières : par le chant ; qui faisait que le comédien était entendu de ceux qui en étaient le plus éloignés ; par les gestes qui , étant plus variés et plus animés , étaient distingués de plus loin. C'est ce qui fit qu'on put bâtir des théâtres assez vastes pour que le peuple assistât au spectacle. Dans l'éloignement où étaient la plus grande partie des spectateurs, le visage des comédiens ne pouvait être vu distinctement ; et cette raison empêcha d'éclairer la scène autant qu'on le fait aujourd'hui : on introduisit même l'usage des masques. Ce fut peut-être d'abord pour cacher quelques défauts ou quelques grimaces : mais , dans la suite , on s'en servit pour augmenter la force de la voix , et pour donner à chaque personnage la physionomie que son caractère paraissait demander. Par-là , les masques avaient de grands avantages ; leur unique inconvénient était de dérober l'expression du visage ; mais ce n'était que pour une petite partie des spectateurs, et l'on ne devait pas y faire attention.

Aujourd'hui la déclamation est devenue plus simple, et l'acteur ne peut se faire entendre d'aussi loin. D'ailleurs les gestes sont moins variés et moins caractérisés. C'est sur le visage , c'est dans ses yeux , que le bon comédien se pique d'exprimer les sentimens de son âme. Il faut donc qu'il soit vu de près et sans masque. Aussi nos salles de spectacles sont-elles beaucoup plus petites, et beaucoup mieux éclairées que les théâtres des anciens. Voilà comment la prosodie , en prenant un nouveau caractère , a occasionné des changemens jusques dans des choses qui paraissent , au premier coup-d'œil , n'y avoir point de rapport.

§. 40. De la différence qui se trouve entre notre manière de déclamer et celle des anciens , il faut conclure qu'il est aujourd'hui bien plus difficile d'exceller dans cet art , que de leur tems. Moins nous permettons d'écart dans la voix et dans le geste , plus nous exigeons de finesse dans le jeu. Aussi n'a-t-on assuré que les bons comédiens sont plus communs en Italie

qu'en France. Cela doit être; mais il faut l'entendre relativement au goût des deux nations. Baron, pour les Romains, eut été froid; Roscius, pour nous, serait un forcené.

§. 41. L'amour de la déclamation était la passion favorite des Romains; la plupart, dit l'abbé du Bos, étaient devenus des déclamateurs \*. La cause en est sensible, sur-tout dans les tems de la république. Alors le talent de l'éloquence était le plus cher à un citoyen, parce qu'il ouvrait le chemin aux plus grandes fortunes. On ne pouvait donc manquer de cultiver la déclamation, qui en est une partie si essentielle. Cet art fut un des principaux objets de l'éducation; et il fut d'autant plus aisé de l'apprendre aux enfans, qu'il avait ses règles fixes, comme aujourd'hui la danse et la musique. Voilà une des principales causes de la passion des anciens pour les spectacles.

---

\* Tom. III, sec. XV.

Le bon goût de la déclamation passa jusques chez le peuple, qui assistait aux représentations des pièces de théâtres. Il s'accoutuma facilement à une manière de réciter, qui ne différait de celle qui lui était naturelle, que parce qu'elle suivait des règles qui en augmentaient l'expression. Ainsi, il apporta dans la connaissance de sa langue une délicatesse dont nous ne voyons aujourd'hui des exemples que parmi les gens du monde.

§. 42. Par une suite des changemens arrivés dans la prosodie, la déclamation est devenue si simple, qu'on ne peut plus lui donner de règles. Ce n'est presque qu'une affaire d'instinct ou de goût. Elle ne peut faire chez nous partie de l'éducation, et elle est négligée au point que nous avons des orateurs qui ne paraissent pas croire qu'elle soit une partie essentielle de leur art: chose qui eut paru aussi inconcevable aux anciens, que ce qu'ils ont fait de plus étouffant peut l'être à notre égard. N'ayant pas cultivé la déclamation de bonne heure, nous ne

courons pas aux spectacles avec le même empressement qu'eux, et l'éloquence a moins de pouvoir sur nous. Les discours oratoires qu'ils nous ont laissés, n'ont conservé qu'une partie de leur expression. Nous ne connaissons ni le ton ni le geste dont ils étaient accompagnés, et qui devaient agir si puissamment sur l'âme des auditeurs \*. Ainsi, nous sentons faiblement la force des foudres de Démosthènes, et l'harmonie des périodes de Cicéron.

---

\* « N'a-t-on pas vu souvent, dit Cicéron, *Traité de l'Orateur*, des orateurs médiocres remporter tout l'honneur et tout le prix de l'éloquence par la seule dignité de l'action; tandis que des orateurs, d'ailleurs très-savans, passaient pour médiocres, parce qu'ils étaient dénués des grâces de la prononciation; de sorte que Démosthènes avait raison de donner à l'action le premier, le second et le troisième rang. Car si l'éloquence n'est rien sans ce talent; et si l'action, quoique dépourvue d'éloquence, a tant de force et d'efficace, ne faut-il pas convenir qu'elle est d'une extrême impor-

---

## C H A P I T R E V.

### *De la Musique.*

JUSQU'ICI j'ai été obligé de supposer que la musique était connue des anciens: il est à propos d'en donner l'histoire, du moins en tant que cet art fait partie du langage.

§. 45. Dans l'origine des langues, la prosodie étant fort variée, toutes les inflexions de la voix lui étaient naturelles. Le hasard ne pouvait donc

---

» tance dans le discours public »? Il fallait que la manière de déclamer des anciens eût bien plus de force que la nôtre, pour que Démosthènes et Cicéron, qui excélaient dans les autres parties, aient jugé que, sans l'action, l'éloquence n'est rien. Nos orateurs, aujourd'hui, n'adopteraient pas ce jugement: aussi M. l'abbé Colin dit-il qu'il y a de l'exagération dans la pensée de Démosthènes. Si cela était, pourquoi Cicéron l'approuverait-il sans y mettre de restriction?



manquer d'y amener quelquefois des passages dont l'oreille était flattée. On les remarqua, et on se fit une habitude de les répéter. Telle est la première idée qu'on eut de l'harmonie.

§. 44. L'ordre diatonique, c'est-à-dire, celui où les sons se succèdent par tous et par demi-tons, paraît aujourd'hui si naturel, qu'on croirait qu'il a été connu le premier : mais si nous trouvons des sons dont les rapports soient beaucoup plus sensibles, nous aurons droit d'en conclure que la succession en a été remarquée auparavant.

Puisqu'il est démontré que la progression par tierce, par quinte et par octave, tient immédiatement au principe où l'harmonie prend son origine, c'est-à-dire, à la résonance des corps sonores, et que l'ordre diatonique s'engendre de cette progression, c'est une conséquence que les rapports des sons doivent être bien plus sensibles dans la succession harmonique, que dans l'ordre diatonique. Celui-ci, en s'éloignant du principe de l'harmonie,

ne peut conserver des rapports entre les sons, qu'autant qu'ils lui sont transmis par la succession qui l'engendre. Par exemple, *ré* dans l'ordre diatonique n'est lié à *ut*, que parce que *ut, ré*, est produit par la progression *ut, sol*; et la liaison de ces deux derniers a son principe dans l'harmonie des corps sonores, dont ils font partie. L'oreille confirme ce raisonnement; car elle sent mieux le rapport des sons *ut, mi, sol, ut*, que celui des sons *ut, ré, mi, fa*. Les intervalles harmoniques ont donc été remarqués les premiers.

Il y a encore ici des progrès à observer: car les sons harmoniques formant des intervalles plus ou moins faciles à entonner, et ayant des rapports plus ou moins sensibles, il n'est pas naturel qu'ils aient été aperçus et saisis aussitôt les uns que les autres. Il est donc vraisemblable qu'on n'a eu cette progression entière *ut, mi, sol, ut*, qu'après plusieurs expériences. Celle-là connue, on en fit d'autres sur le même modèle, telles que *sol, si, ré, sol*. Quant à l'ordre diatonique, on ne

le découvrit que peu-à-peu, et qu'après beaucoup de tâtonnemens, puis-que la génération n'en a été montrée que de nos jours \*.

§. 45. Les premiers progrès de cet art ont donc été le fruit d'une longue expérience. On en a multiplié les principes, tant qu'on n'en a pas connu les véritables. M. Rameau est le premier qui ait vu l'origine de toute l'harmonie dans la résonnance des corps sonores, et qui ait rappelé la théorie de cet art à un seul principe. Les Grecs, dont on vante si fort la musique, ne connaissaient point, non plus que les Romains, la composition à plusieurs parties. Il est cependant vraisemblable qu'ils ont de bonne heure pratiqué quelques accords, soit que le hasard les leur eût fait remarquer à la rencontre de deux voix, soit qu'en pinçant en même tems deux cordes d'un instrument, ils en eussent senti l'harmonie.

---

\* Voyez la génération harmonique de M. Rameau.

§. 46. Les progrès de la musique ayant été aussi lents, on fut long-tems avant de songer à la séparer des paroles; elle eut paru tout-à-fait dénuée d'expression: d'ailleurs, la prosodie s'étant saisie de tous les tons que la voix peut former, et ayant seule fourni l'occasion de remarquer leur harmonie, il était naturel de ne regarder la musique que comme un art qui pouvait donner plus d'agrément ou plus de force au discours. Voilà l'origine du préjugé des anciens, qui ne voulaient pas qu'on la séparât des paroles. Elle fut à-peu-près, à l'égard de ceux chez qui elle prit naissance, ce qu'est la déclamation par rapport à nous: elle apprenait à régler la voix, au-lieu qu'auparavant on la conduisait au hasard. Il devait paraître aussi ridicule de séparer le chant des paroles, qu'il le serait aujourd'hui de séparer de nos vers les sons de notre déclamation.

§. 47. Cependant la musique se perfectionna: peu-à-peu elle parvint à égaler l'expression des paroles; ensuite elle tenta de la surpasser. C'est

alors qu'on put s'apercevoir qu'elle était par elle-même susceptible de beaucoup d'expression. Il ne devait donc plus paraître ridicule de la séparer des paroles. L'expression que les sons avaient dans la prosodie qui participait du chant, celle qu'ils avaient dans la déclamation qui était chantante, préparaient celle qu'ils devaient avoir lorsqu'ils seraient entendus seuls. Deux raisons assurèrent même le succès à ceux qui, avec quelque talent, s'essayèrent dans ce nouveau genre de musique. La première, c'est que sans doute ils choisissaient les passages auxquels, par l'usage de la déclamation, on était accoutumé d'attacher une certaine expression, ou que du moins ils en imaginaient de semblables. La seconde, c'est l'étonnement que, dans sa nouveauté, cette musique ne pouvait manquer de produire. Plus on était surpris, plus on devait se livrer à l'impression qu'elle pouvait occasionner. Aussi vit-on ceux qui étaient moins difficiles à émouvoir, passer successivement, par la force des sons, de la

joie à la tristesse, ou même à la fureur. A cette vue, d'autres qui n'auraient point été remués, le furent presque également. Les effets de cette musique devinrent le sujet des conversations, et l'imagination s'échauffait au seul récit qu'on en entendait faire. Chacun voulait en juger par soi-même, et les hommes aimant communément à voir confirmer les choses extraordinaires, venaient entendre cette musique avec les dispositions les plus favorables. Elle répéta donc souvent les mêmes miracles.

§. 48. Aujourd'hui notre prosodie et notre déclamation sont bien loin de préparer les effets que notre musique devait produire. Le chant n'est pas à notre égard un langage aussi familier qu'il l'était pour les anciens; et la musique séparée des paroles n'a plus cet air de nouveauté, qui seul peut beaucoup sur l'imagination: d'ailleurs, au moment où elle s'exécute, nous gardons tout le sang-froid dont nous sommes capables; nous n'aidons point le musicien à nous en retirer, et les sentimens que nous éprouvons naissent

uniquement de l'action des sons sur l'oreille. Mais les sentimens de l'âme sont ordinairement si faibles, quand l'imagination ne réagit pas elle-même sur les sens, qu'on ne devrait pas être surpris que notre musique ne produisît des effets aussi surprenans que celle des anciens. Il faudrait, pour juger de son pouvoir, en exécuter des morceaux devant des hommes qui auraient beaucoup d'imagination, pour qui elle aurait le mérite de la nouveauté, et dont la déclamation, faite d'après une prosodie qui participerait du chant, serait elle-même chantante. Mais cette expérience serait inutile, si nous étions aussi portés à admirer les choses qui sont proche de nous, que celles qui s'en éloignent.

§. 49. Le chant fait pour des paroles est aujourd'hui si différent de notre prononciation ordinaire et de notre déclamation, que l'imagination a bien de la peine à se prêter à l'illusion de nos tragédies mises en musique. D'un autre côté, les Grecs étaient bien plus sensibles que nous, parce qu'ils avaient

l'imagination plus vive : enfin les musiciens prenaient les momens les plus favorables pour les émouvoir. Alexandre, par exemple, était à table ; et, comme le remarque Burette \*, il était vraisemblablement échauffé par les fumées du vin, quand une musique propre à inspirer la fureur, lui fit prendre ses armes. Je ne doute pas que nous n'ayions des soldats à qui le seul bruit des tambours et des trompettes en ferait faire autant. Ne jugeons donc pas de la musique des anciens par les effets qu'en lui attribue ; mais jugeons-en par les instrumens dont ils avaient l'usage, et l'on aura lieu de présumer qu'elle devait être inférieure à la nôtre.

§. 50. On peut remarquer que la musique, séparée des paroles, a été préparée chez les Grecs par des progrès semblables à ceux auxquels les Romains ont dû l'art des pantomimes, et que ces deux arts ont à leur naissance causé

---

\* Hist. de l'académie des belles-lettres, tom. 5.

la même surprise chez ces deux peuples, et produit des effets aussi surprenans. Cette conformité me paraît curieuse, et propre à confirmer mes conjectures.

§. 51. Je viens de dire, d'après tous ceux qui ont écrit sur cette matière, que les Grecs avoient l'imagination plus vive que nous : mais je ne sais si la vraie raison de cette différence est connue ; il me semble au moins qu'on a tort de l'attribuer uniquement au climat. En supposant que celui de la Grèce se fût toujours conservé tel qu'il étoit, l'imagination de ses habitans devoit, peu-à-peu, s'affaiblir. On va voir que c'est un effet naturel des changemens qui arrivent au langage.

J'ai remarqué ailleurs\* que l'imagination agit bien plus vivement dans des hommes qui n'ont point encore l'usage des signes d'institution ; par-conséquent, le langage d'action étant immédiatement l'ouvrage de cette imagina-

---

\* Prem. part., §. 21.

tion, il doit avoir plus de feu. En effet, pour ceux à qui il est familier, un seul geste équivaut souvent à une longue phrase. Par la même raison, les langues faites sur le modèle de ce langage, doivent être les plus vives ; et les autres doivent perdre de leur vivacité, à proportion que, s'éloignant davantage de ce modèle, elles en conservent moins le caractère. Or, ce que j'ai dit sur la prosodie fait voir que, par cet endroit, la langue Grecque se ressentait plus qu'aucune autre des influences du langage d'action ; et ce que je dirai sur les inversions, prouvera que ce n'étoit pas là les seuls effets de cette influence. Cette langue étoit donc très-propre à exercer l'imagination. La nôtre, au contraire, est si simple dans sa construction et dans sa prosodie, qu'elle ne demande presque que l'exercice de la mémoire. Nous nous contentons, quand nous parlons des choses, d'en rappeler les signes, et nous nous réveillons rarement les idées. Ainsi l'imagination, moins souvent remuée, devient naturellement plus difficile à

émouvoir. Nous devons donc l'avoir moins vive que les Grecs.

§. 52. La prévention pour la coutume a été, de tout tems, un obstacle aux progrès des arts : la musique s'en est sur-tout ressentie. Six cents ans avant J. C., Timothée fut banni de Sparte par un décret des Ephores, pour avoir, au mépris de l'ancienne musique, ajouté trois cordes à la lyre, c'est-à-dire, pour avoir voulu la rendre propre à exécuter des chants plus variés et plus étendus : tels étaient les préjugés de ces tems-là. Nous en avons de semblables ; on en aura encore après nous, sans jamais se douter qu'ils puissent un jour être trouvés ridicules. Lulli, que nous jugeons aujourd'hui si simple et si naturel, a paru outré dans son tems. On disait que, par ses airs de ballets, il corrompait la danse, et qu'il en allait faire un *baladinage*. « Il y a six vingts ans, dit l'abbé du » Bos, que les chants qui se compo- » saient en France n'étaient, généra- » lement parlant, qu'une suite de no- » tes longues....., et..... il y a qua-

» tre-vingts ans que le mouvement de » tous les airs de ballet était un mou- » vement lent ; et leur chant, s'il est » permis d'user de cette expression, » marchait posément, même dans sa » plus grande gaieté ». Voilà la musi- » que que regrettaient ceux qui blâ- » maient Lulli.

§. 55. La musique est un art où tout le monde se croit en droit de juger, et où par-conséquent le nombre des mauvais juges est bien grand. Il y a sans doute, dans cet art comme dans les autres, un point de perfection dont il ne faut pas s'écarter : voilà le principe. Mais qu'il est vague ! Qui jusqu'ici a déterminé ce point ? et s'il ne l'est pas, à qui est-ce à le reconnaître ? Est-ce aux oreilles peu exercées, parce qu'elles sont en plus grand nombre ? Il y a donc eu un tems où la musique de Lulli a été justement condamnée. Est-ce aux oreilles savantes, quoiqu'en petit nombre ? Il y a donc aujourd'hui une musique qui n'en est pas moins belle, pour être différente de celle de Lulli.

Il devait arriver à la musique d'être critiquée à mesure qu'elle se perfectionnerait davantage, sur-tout si les progrès en étaient considérables et subits ; car alors elle ressemble moins à ce qu'on est accoutumé d'entendre. Mais commence-t-on à se la rendre familière, on la goûte, et elle n'a plus que le préjugé contr'elle.

§. 54. Nous ne saurions connaître quel était le caractère de la musique instrumentale des anciens, je me bornerai à faire quelques conjectures sur le chant de leur déclamation.

Il s'écartait vraisemblablement de leur prononciation ordinaire à-peu-près comme notre déclamation s'éloigne de la nôtre, et se variait également selon le caractère des pièces et des scènes. Il devait être aussi simple dans la comédie, que la prosodie le permettait. C'était la prononciation ordinaire qu'on n'avait altérée qu'autant qu'il avait fallu pour en apprécier les sons, et pour conduire la voix par des intervalles certains.

Dans la tragédie, le chant était plus

varié et plus étendu, et principalement dans les monologues auxquels on donnait le nom de *cantiques*. Ce sont ordinairement les scènes les plus passionnées ; car il est naturel que le même personnage qui se contraint dans les autres, se livre, quand il est seul, à toute l'impétuosité des sentimens qu'il éprouve. C'est pourquoi les poètes Romains faisaient mettre les monologues en musique par des musiciens de profession. Quelquefois même ils leur laissaient le soin de composer la déclamation du reste de la pièce. Il n'en était pas de même chez les Grecs ; les poètes y étaient musiciens, et ne confiaient ce travail à personne.

Enfin, dans les chœurs, le chant était plus chargé que dans les autres scènes : c'étaient les endroits où le poète donnait le plus d'essor à son génie ; il n'est pas douteux que le musicien ne suivit son exemple. Ces conjectures se confirment par les différentes sortes d'instrumens dont on accompagnait la voix des acteurs ; car ils avaient une

portée plus ou moins étendue, selon le caractère des paroles.

Nous ne pouvons pas nous représenter les chœurs des anciens par ceux de nos opéra. La musique en était bien différente, puisqu'ils ne connaissaient pas la composition à plusieurs parties; et les danses étaient peut-être encore plus éloignées de ressembler à nos ballets. « Il est facile de concevoir, dit » l'abbé du Bos, qu'elles n'étaient au- » tre chose que les gestes et les dé- » monstrations que les personnages » des chœurs faisaient pour exprimer » leurs sentimens, soit qu'ils parlas- » sent, soit qu'ils témoignassent, par » un jeu muet, combien ils étaient » touchés de l'événement auquel ils » devaient s'intéresser. Cette déclama- » tion obligeait souvent les chœurs » à marcher sur la scène; et comme » les évolutions que plusieurs person- » nes font en même-tems, ne se peu- » vent faire sans avoir été concertées » auparavant, quand on ne veut pas » qu'elles dégénèrent en une foule, » les anciens avaient prescrit certaines règles

» règles aux démarches des chœurs ». Sur des théâtres aussi vastes que ceux des anciens, ces évolutions pouvaient former des tableaux bien propres à exprimer les sentimens dont le chœur était pénétré.

§. 55. L'art de noter la déclama- tion, et de l'accompagner d'un instru- ment, était connu à Rome dès les pre- miers tems de la République. La déclama- tion y fut dans les commencemens, assez simple : mais par la suite, le com- merce des Grecs y amena des change- mens. Les Romains ne purent résister aux charmes de l'harmonie et de l'expression de la langue de ce peu- ple. Cette nation polie devint l'école où ils se formèrent le goût pour les let- tres, les arts et les sciences : et la lan- gue Latine se conforma au caractère de la langue Grecque, autant que son génie put le permettre.

Cicéron nous apprend que les ac- cens qu'on avait empruntés des étran- gers, avaient changé, d'une manière sensible, la prononciation des Ro-



ains. Ils occasionnèrent, sans doute ; de pareils changemens dans la musique des pièces dramatiques ; l'un est une suite naturelle de l'autre. En effet, Horace et cet orateur remarquent que les instrumens qu'on employait au théâtre, de leur tems, avaient une portée bien plus étendue que ceux dont on s'était servi auparavant ; que l'acteur, pour les suivre, était obligé de déclamer sur un plus grand nombre de tons : et que le chant était devenu si pétulant qu'on n'en pouvait observer la mesure qu'en s'agitant d'une manière violente. Je renvoie à ces passages, tels que les rapporte l'abbé du Bos, afin qu'on juge si l'on peut les entendre d'une simple déclamation \*.

§. 56. Telle est l'idée qu'on peut se faire de la déclamation chantante et des causes qui l'ont introduite, ou qui l'ont fait varier. Il nous reste à rechercher les circonstances qui ont occasionné une déclamation aussi simple

---

\* Tom. 5, sect. 10.

que la nôtre, et des spectacles si différens de ceux des anciens.

Le climat n'a pas permis aux peuples froids et flegmatiques du Nord de conserver les accens et la quantité que la nécessité avait introduits dans la prosodie à la naissance des langues. Quand ces barbares eurent inondé l'empire Romain, et qu'ils en eurent conquis toute la partie Occidentale, le Latin, confondu avec leurs idiômes, perdit son caractère. Voilà d'où nous vient le défaut d'accent que nous regardons comme la principale beauté de notre prononciation : cette origine ne prévient pas en sa faveur. Sous l'empire de ces peuples grossiers, les lettres tombèrent, les théâtres furent détruits, l'art des pantomimes, celui de noter la déclamation et de la partager entre deux comédiens, les arts qui concourent à la décoration des spectacles, tels que l'architecture, la peinture, la sculpture, et tous ceux qui sont subordonnés à la musique, périrent. A la renaissance des lettres, le génie des langues était si changé, et

les mœurs si différentes, qu'on ne put rien comprendre à ce que les anciens rapportaient de leurs spectacles.

Pour concevoir parfaitement la cause de cette révolution, il ne faut que se rappeler ce que j'ai dit sur l'influence de la prosodie. Celle des Grecs et des Romains était si caractérisée, qu'elle avait des principes fixes, et si connue, que le peuple même, sans en avoir étudié les règles, était choqué des moindres défauts de prononciation. C'est là ce qui fournit les moyens de faire un art de la déclamation, et de l'écrire en notes : dès-lors cet art fit partie de l'éducation.

La déclamation, ainsi perfectionnée, produisit l'art de partager le chant et les gestes entre deux comédiens; celui des pantomimes; et étendant même son influence jusques sur la forme et la grandeur des théâtres, elle donna occasion, comme nous l'avons vu, de les faire assez vastes pour contenir une partie considérable du peuple.

Voilà l'origine du goût des anciens

pour les spectacles, pour les décorations, et pour tous les arts qui y sont subordonnés, la musique, l'architecture, la peinture et la sculpture. Chez eux il ne pouvait presque pas y avoir de talens perdus; parce que chaque citoyen rencontra, à tous momens, des objets propres à exercer son imagination.

Notre langue n'ayant presque point de prosodie, la déclamation n'a pu avoir de règles fixes; il nous a été impossible de la noter; nous n'avons pu connaître l'art de la partager entre deux acteurs: celui des pantomimes a peu d'attraits pour nous, et les spectacles ont été renfermés dans des salles où le peuple n'a pu assister. De-là, ce qui est plus à regretter, le peu de goût que nous avons pour la musique, l'architecture, la peinture et la sculpture. Nous croyons seuls ressembler aux anciens; mais que, par cet endroit, les Italiens leur ressemblent bien plus que nous! On voit donc que, si nos spectacles sont si différens de ceux des Grecs et des Romains, c'est un effet

naturel des changemens arrivés dans la prosodie.

---

## CHAPITRE VI.

*Comparaisons de la déclamation chantante et de la déclamation simple.*

NOTRE déclamation admet de tems en tems des intervalles aussi distincts que le chant. Si on ne les altérait qu'autant qu'il serait nécessaire pour les apprécier, ils n'en paroitraient pas moins naturels, et l'on pourrait les noter. Je crois même que le goût et l'oreille font préférer au bon comédien les sons harmoniques, toutes les fois qu'ils ne contrarient point trop notre prononciation ordinaire. C'est, sans doute, pour ces sortes de sons que Moliere avoit imaginé des notes \*. Mais le projet de noter le reste de la

---

\* Réfl. crit. tom. III, sect. XVIII.

déclamation est impossible ; car les inflexions de la voix y sont si faibles que, pour en apprécier les tons, il faudrait altérer les intervalles au point que la déclamation choquerait ce que nous appelons la *nature*.

§. 58. Quoique notre déclamation ne reçoive pas, comme le chant, une succession de sons appréciables, elle rend cependant les sentimens de l'âme assez vivement pour remuer ceux à qui elle est familière, ou qui parlent une langue dont la prosodie est peu variée et peu animée. Elle produit sans doute cet effet, parce que les sons y conservent à-peu-près entre eux les mêmes proportions que dans le chant. Je dis *à-peu-près* : car, n'y étant pas appréciables, ils ne sauroient avoir des rapports aussi exacts.

Notre déclamation est donc naturellement moins expressive que la musique. En effet, quel est le son le plus propre à rendre un sentiment de l'âme ? C'est d'abord celui qui imite le cri qui en est le signe naturel ; il est commun à la déclamation et à la

musique ; ensuite ce sont les sous harmoniques de ce premier , parce qu'ils lui sont liés plus étroitement. Enfin , ce sont tous les sons qui peuvent être engendrés de cette harmonie , variés et combinés dans le mouvement qui caractérise chaque passion ; car tout sentiment de l'âme détermine le ton et le mouvement du chant qui est le plus propre à l'exprimer. Or , ces deux dernières espèces de sons se trouvent rarement dans notre déclamation , et d'ailleurs elle n'imité pas les mouvemens de l'âme , comme le chant.

§. 59. Cependant elle supplée à ce défaut par l'avantage qu'elle a de nous paraître plus naturelle. Elle donne à son expression un air de vérité qui fait que , si elle agit sur les sens plus faiblement que la musique , elle agit plus vivement sur l'imagination. C'est pourquoi nous sommes souvent plus touchés d'un morceau bien déclamé , que d'un beau récitatif. Mais chacun peut remarquer que , dans les momens où la musique ne détruit pas l'illusion ,

elle fait à son tour une impression bien plus grande.

§. 60. Quoique notre déclamation ne puisse pas se noter , il me semble qu'on pourrait en quelque sorte la fixer. Il suffirait qu'un musicien eût assez de goût pour observer , dans le chant , à-peu-près les mêmes proportions que la voix suit dans la déclamation. Ceux qui se seraient rendus ce chant familier , pourraient , avec de l'oreille , y retrouver la déclamation qui en aurait été le modèle. Un homme rempli des récitatifs de Lulli , ne déclamerait-il pas les tragédies de Quinault comme Lulli les eût déclamées lui-même ? Pour rendre cependant la chose plus facile , il serait à souhaiter que la mélodie fût extrêmement simple , et qu'on n'y distingât les inflexions de la voix qu'autant qu'il serait nécessaire pour les apprécier. La déclamation se reconnaîtrait encore plus aisément dans les récitatifs de Lulli , s'il y avait mis moins de musique. On a donc lieu de croire que ce serait là un grand ser-

cours pour ceux qui auraient quelques dispositions à bien déclamer.

§. 61. La prosodie, dans chaque langue, ne s'éloigne pas également du chant : elle recherche plus ou moins les accens, et même les prodigue à l'excès, ou les évite tout-à-fait, parce que la variété des tempéramens ne permet pas aux peuples de divers climats de sentir de la même manière. C'est pourquoi les langues demandent, selon leur caractère, différens genres de déclamation et de musique. On dit, par exemple, que le ton dont les Anglais expriment la colère, n'est en Italie que celui de l'étonnement.

La grandeur des théâtres, les dépenses des Grecs et des Romains pour les décorer, les masques qui donnaient à chaque personnage la physionomie que demandait son caractère, la déclamation qui avait des règles fixes, et qui était susceptible de plus d'expression que la nôtre, tout paraît prouver la supériorité des spectacles des anciens. Nous avons, pour dédommagement, les grâces d'expression

du visage, et quelques finesses de jeu, que notre manière de déclamer a seule pu faire sentir.

---

## C H A P I T R E V I I .

*Quelle est la prosodie la plus parfaite.*

§. 62. **C**HACUN sera, sans doute, tenté de décider en faveur de la prosodie de sa langue : pour nous précautionner contre ce préjugé, tâchons de nous faire des idées exactes.

La prosodie la plus parfaite est celle qui, par son harmonie, est la plus propre à exprimer toutes sortes de caractères. Or, trois choses concourent à l'harmonie, la qualité des sons, les intervalles par où ils se succèdent, et le mouvement. Il faut donc qu'une langue ait des sons doux, moins doux, durs même, en un mot de toutes les espèces ; qu'elle ait des accens qui déterminent la voix à s'élever et à s'abaisser ; enfin que, par

l'inégalité de ses syllabes , elle puisse exprimer toutes sortes de mouvemens.

Pour produire l'harmonie , les chutes ne doivent pas se placer indifféremment. Il y a des momens où elle doit être suspendue ; il y en a d'autres où elle doit finir par un repos sensible. Par-conséquent, dans une langue dont la prosodie est parfaite , la succession des sons doit être subordonnée à la chute de chaque période ; en sorte que les cadences soient plus ou moins précipitées , et que l'oreille ne trouve un repos qui ne laisse rien à désirer que quand l'esprit est entièrement satisfait.

§. 65. On reconnaîtra bientôt combien la prosodie des Romains approchait plus que la nôtre de ce point de perfection , si l'on considère l'étonnement avec lequel Cicéron parle des effets du nombre oratoire. Il représente le peuple ravi en admiration à la chute des périodes harmonieuses ; et pour montrer que le nombre en est l'unique cause , il change l'ordre

dés mots d'une période qui avait eu de grands applaudissemens , et il assure qu'on en sent aussi-tôt disparaître l'harmonie. La dernière construction ne conservait plus , dans le mélange des longues et des brèves , ni dans celui des accens , l'ordre nécessaire pour la satisfaction de l'oreille \*. Notre langue a de la douceur et de la rondeur ; mais il faut quelque chose de plus pour l'harmonie. Je ne vois pas que , dans les différens tours qu'elle autorise , nos orateurs aient jamais rien trouvé de semblable à ces cadences qui frappaient si vivement les Romains.

§. 64. Une autre raison qui confirme la supériorité de la prosodie Latine sur la nôtre , c'est le goût des Romains pour l'harmonie , et la délicatesse du peuple même à cet égard. Les comédiens ne pouvaient faire , dans un vers , une syllabe plus longue ou plus brève qu'il ne fallait , qu'aussi-tôt toute l'as-

---

\* *Traité de l'orat.*

semblée, dont le peuple faisait partie ; ne s'élevât contre cette mauvaise prononciation.

Nous ne pouvons lire de pareils faits sans quelque surprise, parce que nous ne remarquons rien parmi nous qui puisse les confirmer. C'est qu'aujourd'hui la prononciation des gens du monde est si simple, que ceux qui la choquent légèrement ne peuvent être relevés que par peu de personnes, parce qu'il y en a peu qui se la soient rendue familière. Chez les Romains, elle était si caractérisée, le nombre en était si sensible, que les oreilles les moins fines y étaient exercées ; ainsi ce qui altérerait l'harmonie ne pouvait manquer de les offenser.

§. 65. A suivre mes conjectures, si les Romains ont dû être plus sensibles à l'harmonie que nous, les Grecs y ont dû être plus sensibles qu'eux, et les Asiatiques encore plus que les Grecs : car plus les langues sont anciennes, plus leur prosodie doit approcher du chant. Aussi a-t-on lieu de conjecturer que le Grec était plus har-

monieux que le Latin, puisqu'il lui prêta des accents. Quant aux Asiatiques, ils recherchaient l'harmonie avec une affectation que les Romains trouvaient excessive. Cicéron le fait entendre, lorsqu'après avoir blâmé ceux qui, pour rendre le discours plus cadencé, le gâtent à force d'en transposer les termes, il représente les orateurs Asiatiques comme plus esclaves du nombre que les autres. Peut-être aujourd'hui trouverait-il que le caractère de notre langue nous fait tomber dans le vice opposé : mais si par-là nous avons quelques avantages de moins, nous verrons ailleurs que nous en sommes dédommagés par d'autres endroits.

Ce que j'ai dit à la fin du sixième chapitre de cette section, est une preuve bien sensible de la supériorité de la prosodie des anciens.

---

 CHAPITRE VIII.
*De l'origine de la Poésie.*

§. 66. **S**I, dans l'origine des langues, la prosodie approcha du chant, le style, afin de copier les images sensibles du langage d'action, adopta toutes sortes de figures et de métaphores, et fut une vraie peinture. Par exemple, dans le langage d'action, pour donner à quelqu'un l'idée d'un homme effrayé, on n'avait d'autre moyen que d'imiter les cris et les mouvemens de la frayeur. Quand on voulut communiquer cette idée par la voie des sons articulés, on se servit donc de toutes les expressions qui la présentaient dans le même détail. Un seul mot qui ne peint rien, eut été trop faible pour succéder immédiatement au langage d'action. Ce langage était si proportionné à la grossièreté des esprits, que les sons articulés n'y pouvaient sup-

pléer qu'autant qu'on accumulait les expressions les unes sur les autres. Le peu d'abondance des langues ne permettait pas même de parler autrement. Comme elles fournissaient rarement le terme propre, on ne faisait deviner une pensée qu'à force de répéter les idées qui lui ressembaient davantage. Voilà l'origine du pléonasmé : défaut qui doit particulièrement se remarquer dans les langues anciennes. En effet, les exemples en sont très-fréquens dans l'Hébreu. On ne s'accoutuma que fort lentement à lier à un seul mot des idées qui, auparavant, ne s'exprimaient que par des mouvemens fort composés ; et l'on n'évita les expressions diffuses que quand les langues, devenues plus abondantes, fournirent des termes propres et familiers pour toutes les idées dont on avait besoin. La précision du style fut connue beaucoup plutôt chez les peuples du Nord. Par un effet de leur tempérament froid et flegmatique, ils abandonnèrent plus facilement tout ce qui se ressentait du langage d'action. Ail-



leurs, les influences de cette manière de communiquer ses pensées se conservèrent long - tems. Aujourd'hui même, dans les parties méridionales de l'Asie, le pléonasme est regardé comme une élégance du discours.

§. 67. Le style, dans son origine, a été poétique, puisqu'il a commencé par peindre les idées avec les images les plus sensibles, et qu'il était d'ailleurs extrêmement mesuré. Mais les langues devenant plus abondantes, le langage d'action s'abolit peu-à-peu; la voix se varia moins; le goût pour les figures et les métaphores, par les raisons que j'en donnerai, diminua insensiblement, et le style se rapprocha de notre prose. Cependant les auteurs adoptèrent le langage ancien, comme plus vif et plus propre à se graver dans la mémoire: unique moyen de faire passer pour lors leurs ouvrages à la postérité. On donna différentes formes à ce langage; on imagina des règles pour en augmenter l'harmonie, et on en fit un art particulier. La nécessité où l'on était de s'en servir, fit croire

pendant long - tems qu'on ne devait composer qu'en vers. Tant que les hommes n'eurent point de caractère pour écrire leurs pensées, cette opinion était fondée sur ce que les vers s'apprennent et se retiennent plus facilement. La prévention la fit cependant encore subsister après que cette raison eut cessé d'avoir lieu. Enfin un philosophe ne pouvant se plier aux règles de la poésie, hasarda le premier d'écrire en prose\*.

§. 68. La rime ne dut pas, comme la mesure, les figures, et les métaphores, son origine à la naissance des langues. Les peuples du Nord, froids et flegmatiques, ne purent conserver une prosodie aussi mesurée que celle des autres, lorsque la nécessité qui l'avait introduite ne fut plus la même. Pour y suppléer, ils furent obligés d'inventer la rime.

§. 69. Il n'est pas difficile d'imagi-

---

\* Phéréclides, de l'île de Scyros, est le premier qu'on sache avoir écrit en prose.

ner par quels progrès la poésie est devenue un art. Les hommes ayant remarqué les chutes uniformes et régulières que le hasard amenait dans le discours, les différens mouvemens produits par l'inégalité des syllabes, et l'impression agréable de certaines inflexions de la voix, se firent des modèles de nombre et d'harmonie, où ils puisèrent peu-à-peu toutes les règles de la versification. La musique et la poésie sont donc naturellement nées ensemble.

§. 70. Ces deux arts s'associèrent celui du geste, plus ancien qu'eux, et qu'on appelait du nom de *danse*. D'où nous pouvons conjecturer que, dans tous les tems et chez tous les peuples, on aurait purement remarqué quelque espèce de danse, de musique et de poésie. Les Romains nous apprennent que les Gaulois et les Germains avaient leurs musiciens et leurs poètes : on a observé, de nos jours, la même chose par rapport aux Nègres, aux Caraïbes et aux Iroquois. C'est ainsi qu'on trouve, parmi les Barbares, le germe des arts

qui se sont formés chez les nations polies, et qui, aujourd'hui destinés à nourrir le luxe dans nos villes, paraissent si éloignés de leur origine, qu'on a bien de la peine à le reconnaître.

§. 72. L'étroite liaison de ces arts, à leur naissance, est la vraie raison qui les a fait confondre par les anciens sous un nom générique. Chez eux, le terme de *musique* comprend non-seulement l'art qu'il désigne dans notre langue, mais encore celui du geste, la danse, la poésie et la déclamation. C'est donc à ces arts réunis qu'il faut rapporter la plupart des effets de leur musique, et dès-lors ils ne sont plus si surprenans\*.

§. 72. On voit sensiblement quel était l'objet des premières poésies. Dans l'établissement des sociétés, les hommes ne pouvaient point encore s'occuper des choses de pur agrément;

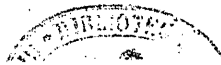
---

\* On dit, par exemple, que la musique de Terpandre appaisa une sédition : mais cette musique n'était pas un simple chant, c'étaient des vers que déclamaient ce poète,

et les besoins qui les obligeaient de se réunir, bornaient leurs vues à ce qui pouvait leur être utile ou nécessaire. La poésie et la musique ne furent donc cultivées que pour faire connaître la religion, les lois, et pour faire conserver le souvenir des grands hommes, et des services qu'ils avaient rendus à la société. Rien n'y était plus propre, ou plutôt c'était le seul moyen dont on pût se servir, puisque l'écriture n'était pas encore connue. Aussi, tous les monumens de l'antiquité prouvent-ils que ces arts, à leur naissance, ont été destinés à l'instruction des peuples. Les Gaulois et les Germains s'en servaient pour conserver leur histoire et leurs lois; et chez les Egyptiens et les Hébreux, ils faisaient, en quelque sorte, partie de la religion. Voilà pourquoi les anciens voulaient que l'éducation eût pour principal objet l'étude de la musique: je prends ce terme dans toute l'étendue qu'ils lui donnaient. Les Romains jugeaient la musique nécessaire à tous les âges, parce qu'ils trouvaient qu'elle enseignait ce

que les enfans devaient apprendre, et que les personnes faites devaient savoir. Quant aux Grecs, il leur paraissait si honteux de l'ignorer, qu'un musicien et un savant étaient pour eux la même chose, et qu'un ignorant était désigné, dans leur langue, par le nom d'un homme qui ne sait pas la musique. Ce peuple ne se persuadait pas que cet art fût de l'invention des hommes, et il croyait tenir des dieux les instrumens qui l'étonnaient davantage. Ayant plus d'imagination que nous, il était plus sensible à l'harmonie: d'ailleurs, la vénération qu'il avait pour les lois, pour la religion et pour les grands hommes qu'il célébrait dans ses chants, passa à la musique qui conservait la tradition de ces choses.

§. 75. La prosodie et le style étant devenus plus simples, la prose s'éloigna de plus en plus de la poésie. D'un autre côté, l'esprit fit des progrès, la poésie en parut avec des images plus neuves; par ce moyen, elle s'éloigna aussi du langage ordinaire, fut moins



à la portée du peuple , et devint moins propre à l'instruction.

D'ailleurs, les faits, les lois et toutes les choses dont il fallait que les hommes eussent connaissance, se multiplièrent si fort, que la mémoire était trop faible pour un pareil fardeau; les sociétés s'agrandirent au point que la promulgation des lois ne pouvait parvenir que difficilement à tous les citoyens. Il fallut donc, pour instruire le peuple, avoir recours à quelque nouvelle voie. C'est alors qu'on imagina l'écriture : j'exposerai plus bas quel en furent les progrès\*.

A la naissance de ce nouvel art, la poésie et la musique commencèrent à changer d'objet : elles se partagèrent entre l'utile et l'agréable, et enfin se bornèrent presque aux choses de pur agrément. Moins elles devinrent nécessaires, plus elles cherchèrent les occasions de plaire davantage, et elles

---

\* Chap. XIII de cette secte.

furent

furent l'une et l'autre des progrès considérables.

La musique et la poésie, jusques-là inséparables, commencèrent, quand elles se furent perfectionnées, à se diviser en deux arts différens. Mais on cria à l'abus contre ceux qui les premiers hasardèrent de les séparer. Les effets qu'elles pouvaient produire sans se prêter des secours mutuels, n'étaient pas encore assez sensibles; on ne prévoyait pas ce qui devait leur arriver; et d'ailleurs ce nouvel usage était trop contraire à la coutume. On en appelait, comme nous aurions fait, à l'antiquité, qui ne les avait jamais employées l'une sans l'autre; et l'on concluait que des airs sans paroles, ou des vers pour n'être point chantés, étaient quelque chose de trop bizarre pour avoir jamais du succès. Mais quand l'expérience eut prouvé le contraire, les philosophes commencèrent à craindre que ces arts n'énerfassent les mœurs. Ils s'opposèrent à leur progrès, et citèrent aussi l'antiquité, qui n'en avait jamais fait usage pour des

choses de pur agrément. Ce n'est donc point sans avoir eu bien des obstacles à surmonter que la musique et la poésie ont changé d'objets, et ont été distinguées en deux arts.

§. 74. On serait tenté de croire que le préjugé qui fait respecter l'antiquité a commencé à la seconde génération des hommes. Plus nous sommes ignorans, plus nous avons besoin de guides et plus nous sommes portés à croire que ceux qui sont venus avant nous, ont bien fait tous ce qu'ils ont fait, et qu'il ne nous reste qu'à les imiter. Plusieurs siècles d'expérience auraient bien dû nous corriger de cette prévention.

Ce que la raison ne peut faire, le tems et les circonstances l'occasionnent, mais souvent pour faire tomber dans des préjugés tout contraires. C'est ce qu'on peut remarquer au sujet de la poésie et de la musique. Notre prosodie étant devenue aussi simple qu'elle l'est aujourd'hui, ces deux arts ont été si fort séparés, que le projet de les réunir sur un théâtre a paru ridicule à tout le monde, et le paraît même en-

core, tant on est bizarres, à plusieurs de ceux qui applaudissent à l'exécution.

§. 75. L'objet des premières poésies nous indique quel en était le caractère. Il est vraisemblable qu'elles ne chantaient la religion, les loix et les héros, que pour réveiller dans les citoyens des sentimens d'amour, d'admiration et d'émulation. C'étaient des pseumes, des cantiques, des odes et des chansons. Quant aux poèmes épiques et dramatiques, ils ont été connus plus tard. L'invention en est due aux Grecs, et l'histoire en a été faite si souvent, que personne ne l'ignore.

§. 76. On peut juger du style des premières poésies, par le génie des premières langues.

En premier lieu, l'usage de sous-entendre des mots y était fort fréquent. L'Hébreu en est la preuve; mais en voici la raison.

La coutume, introduite par la nécessité, de mêler ensemble le langage d'action et celui des sons articulés, subsista encore long-tems après que cette né-

cessité eût cessé, sur-tout chez les peuples dont l'imagination était plus vive, tels que les Orientaux. Cela fut cause que dans la nouveauté d'un mot, ou s'entendait également bien en ne l'employant pas comme en l'employant. On l'omettait donc volontiers pour exprimer plus vivement sa pensée, ou pour la renfermer dans la mesure d'un vers. Cette licence était d'autant plus tolérée, que la poésie étant faite pour être chantée, et ne pouvant encore être écrite, le ton et le geste suppléaient au mot qu'on avait omis. Mais quand, par une longue habitude, un nom fut devenu le signe le plus naturel d'une idée, il ne fut pas aisé d'y suppléer. C'est pourquoi, en descendant des langues anciennes aux modernes, on s'apercevra que l'usage de sous-entendre des mots est de moins en moins reçu. Notre langue le rejette même si fort, qu'on dirait quelquefois qu'elle se méfie de notre pénétration.

§. 77. En second lieu, l'exactitude et la précision ne pouvaient être connues des premiers poètes. Ainsi, pour

remplir la mesure des vers, on y insérerait souvent des mots utiles, ou l'on répéterait la même chose de plusieurs manières: nouvelle raison des pléonasmes fréquens dans des langues anciennes.

§. 78. Enfin, la poésie était extrêmement figurée et métaphorique, car on assure que dans les langues Orientales, la prose même souffre des figures que la poésie des Latins n'emploie que rarement. C'est donc chez les poètes Orientaux que l'enthousiasme produisait les plus grands désordres: c'est chez eux que les passions se montraient avec des couleurs qui nous paraîtraient exagérées. Je ne sais cependant si nous serions en droit de les blâmer. Ils ne sentaient pas les choses comme nous: ainsi ils ne devaient pas les exprimer de la même manière. Pour apprécier leurs ouvrages, il faudrait considérer le tempérament des nations pour lesquelles ils ont écrit. On parle beaucoup de la belle nature; il n'y a pas même de peuple poli qui ne se pique de l'imiter; mais chacun croit en trouver le modèle dans sa manière

de sentir. Qu'on ne s'étonne pas si on a tant de peine à la reconnaître ; elle change trop souvent de visage , ou du moins elle prend trop l'air de chaque pays. Je ne sais même si la façon dont j'en parle actuellement, ne se sent pas un peu du ton qu'elle prend depuis quelque tems en France.

§. 79. Le style poétique et le langage ordinaire , en s'éloignant l'un de l'autre , laissèrent entre eux un milieu où l'éloquence prit son origine , et d'où elle s'écarta pour se rapprocher tantôt du ton de la poésie , tantôt de celui de la conversation. Elle ne diffère de celui-ci , que parce qu'elle rejette toutes les expressions qui ne sont pas assez nobles , et de celui-là , que parce qu'elle n'est pas assujétie à la même mesure , et que , selon le caractère des langues , on ne lui permet pas certaines figures et certains tours qu'on souffre dans la poésie ; d'ailleurs , ces deux arts se confondent quelquefois si fort , qu'il n'est plus possible de les distinguer.

---

## C H A P I T R E I X.

### *Des Mots.*

J E n'ai pu interrompre ce que j'avais à dire sur l'art des gestes , la danse , la prosodie , la déclamation , la musique et la poésie : toutes ces choses tiennent trop ensemble et au langage d'action qui en est le principe. Je vais actuellement rechercher par quels progrès le langage des sons articulés a pu se perfectionner et devenir enfin le plus commode de tous.

§. 85. Pour comprendre comment les hommes convinrent entre eux du sens des premiers mots qu'ils voulurent mettre en usage , il suffit d'observer qu'ils les prononçaient dans des circonstances où chacun était obligé de les rapporter aux mêmes perceptions. Par-là ils en fixaient la signification avec plus d'exactitude , selon que les circonstances , en se

répétant plus souvent, accoutumaient davantage l'esprit à lier les mêmes idées avec les mêmes signes. Le langage d'action levait les ambiguïtés et les équivoques qui, dans les commencemens, devaient être fréquentes.

§. 81. Les objets destinés à soulager nos besoins, peuvent bien échapper quelquefois à notre attention; mais il est difficile de ne pas remarquer ceux qui sont propres à produire des sentimens de crainte et de douleur. Ainsi les hommes ayant dû nommer les choses plutôt ou plus tard, à proportion qu'elles attireraient davantage leur attention, il est vraisemblable, par exemple, que les animaux qui leur faisaient la guerre, eurent des noms avant les fruits dont ils se nourrissaient. Quant aux autres objets, ils imaginèrent des mots pour les désigner, selon qu'ils les trouvaient propres à soulager des besoins plus pressans, et qu'ils en recevaient des impressions plus vives.

§. 82. La langue fut long-tems sans

avoir d'autres mots que les noms qu'on avait donnés aux objets sensibles, tels que ceux d'*arbre*, *fruit*, *eau*, *feu*, et autres dont on avait plus souvent occasion de parler. Les notions complexes des substances étant connues les premières, puisqu'elles viennent immédiatement des sens, devaient être les premières à avoir des noms. A mesure qu'on fut capable de les analyser, en réfléchissant sur les différentes perceptions qu'elles renferment, on imagina des signes pour des idées plus simples. Quand on eut, par exemple, celui d'*arbre*, on fit ceux de *tronc*, *branche*, *feuille*, *verdure*, etc. On distingua ensuite, mais peu-à-peu, les différentes qualités sensibles des objets; on remarqua les circonstances où ils pouvaient se trouver, et l'on fit des mots pour exprimer toutes ces choses: ce furent les adjectifs et les adverbes. Mais on trouva de grandes difficultés à donner des noms aux opérations de l'âme, parce qu'on est naturellement peu propre à réfléchir



sur soi-même. On fut donc long-tems à n'avoir d'autre moyen pour rendre ces idées, *je vois, j'entends, je veux, j'aime*, et autres semblables, que de prononcer le nom des choses d'un ton particulier, et de marquer à-peu-près par quelque action la situation où l'on se trouvait. C'est ainsi que les enfans, qui n'apprennent ces mots que quand ils savent déjà nommer les objets qui ont le plus de rapport à eux, font connaître ce quise passe dans leur âme.

§. 83. En se faisant une habitude de se communiquer ces sortes d'idées par des actions, les hommes s'accoutumèrent à les déterminer, et dès-lors ils commencèrent à trouver plus de facilité à les attacher à d'autres signes. Les noms qu'ils choisirent pour cet effet sont ceux qu'on appela *verbes*. Ainsi les premiers verbes n'ont été imaginés que pour exprimer l'état de l'âme, quand elle agit ou pâtit. Sur ce modèle, on en fit ensuite pour exprimer celui de chaque chose. Ils eurent cela de commun avec les ad-

jectifs, qu'ils désignaient l'état d'un être, et ils eurent de particulier qu'ils le marquaient en tant qu'il consiste en ce qu'on appelle *action* et *passion*. *Sentir, se mouvoir*, étaient des verbes; *grand, petit*, étaient des adjectifs: pour les adverbes, ils servaient à faire connaître les circonstances que les adjectifs n'expriment pas.

§. 84. Quand on n'avait point encore l'usage des verbes, le nom de l'objet dont on voulait parler se prononçait dans le moment même qu'on indiquait par quelque action l'état de son âme: c'était le moyen le plus propre à se faire entendre. Mais quand on commença à suppléer à l'action par le moyen des sons articulés, le nom de la chose se présenta naturellement le premier, comme étant le signe le plus familier. Cette manière de s'énoncer était la plus commode pour celui qui parlait et pour celui qui écoutait. Elle l'était pour le premier, parce qu'elle le faisait commencer par l'idée la plus facile à communiquer; elle l'était encore pour le second, parce

qu'en fixant son attention à l'objet dont on voulait l'entretenir, elle le préparait à comprendre plus aisément un terme moins usité, et dont la signification ne devait pas être si sensible. Ainsi l'ordre le plus naturel des idées voulait qu'on mît le régime avant le verbe : on disait, par exemple, *fruit vouloir*.

Cela peut encore se confirmer par une réflexion bien simple : c'est que le langage d'action ayant seul pu servir de modèle à celui des sons articulés, ce dernier a dû, dans les commencemens, conserver les idées dans le même ordre que l'usage du premier avait rendu le plus naturel : or, on ne pouvait, avec le langage d'action, faire connaître l'état de son âme qu'en montrant l'objet auquel il se rapportait. Les mouvemens qui exprimaient un besoin n'étaient entendus qu'autant qu'on avait indiqué par quelque geste ce qui était propre à le soulager. S'ils précédaient, c'était à pure perte, et l'on était obligé de répéter ; car ceux à qui on vou-

lait

fait faire connaître sa pensée, étaient encore trop peu exercés pour songer à se les rappeler, dans le dessein d'en interpréter le sens ; mais l'attention qu'on donnait sans effort à l'objet indiqué, facilitait l'intelligence de l'action. Il me semble même qu'aujourd'hui ce serait encore la manière la plus naturelle de se servir de ce langage.

Le verbe venant après son régime, le nom qui le régissait, c'est-à-dire, le nominatif, ne pouvait être placé entre deux ; car il en aurait obscurci le rapport. Il ne pouvait pas non plus commencer la phrase, parce que son rapport avec son régime eut été moins sensible. Sa place étoit donc après le verbe : par-là les mots se construisaient dans le même ordre dans lesquels ils se régissaient, unique moyen d'en faciliter l'intelligence. On disait : *fruit vouloir Pierre*, pour *Pierre veut du fruit*, et la première construction n'étoit pas moins naturelle que l'autre l'est actuellement. Cela se prouve par la langue Latine

*Tome II.*

H

où toutes deux sont également reçues. Il paraît que cette langue tient un milieu entre les plus anciennes et les plus modernes, et qu'elle participe du caractère des unes et des autres.

§. 85. Les verbes, dans leur origine, n'exprimaient l'état des choses que d'une manière indéterminée. Tels sont les infinitifs *aller*, *agir*. L'action dont on les accompagnait suppléait au reste, c'est-à-dire, aux tems, aux modes, aux nombres et aux personnes. En disant : *arbre voir*, on faisait connaître, par quelque geste, si l'on parlait de soi ou d'un autre, d'un ou de plusieurs, du passé, du présent ou de l'avenir, enfin dans un sens positif ou dans un sens conditionnel.

§. 86. La coutume de lier ces idées à de pareils signes, ayant facilité les moyens de les attacher à des sons, on inventa, pour cet effet, des mots qu'on ne plaça dans le discours qu'après les verbes, par la même raison que ceux-ci ne l'avaient été qu'après les noms. On rangeait donc ces idées dans cet ordre, *fruit manger à l'a-*

*venir moi*, pour dire *je mangerai du fruit*.

§. 87. Les sons qui rendaient la signification du verbe déterminée, lui étant toujours ajoutés, ne firent bientôt avec lui qu'un seul mot, qui se terminait différemment selon ses différentes acceptions. Alors le verbe fut regardé comme un nom qui, quoique indéfini dans son origine, était, par la variation de ses tems et de ses modes, devenu propre à exprimer, d'une manière déterminée, l'état d'action et de passion de chaque chose. C'est de la sorte que les hommes parvinrent insensiblement à imaginer les conjugaisons.

§. 88. Quand les mots furent devenus les signes les plus naturels de nos idées, la nécessité de les disposer dans un ordre aussi contraire à celui que nous leur donnons aujourd'hui ne fut plus la même. On continua cependant de le faire, parce que le caractère des langues, formé d'après cette nécessité, ne permit pas de rien changer à cet usage; et l'on ne commença à se rapprocher de notre manière de conce-

voir qu'après que plusieurs idiômes se furent succédés les uns aux autres. Ces changemens furent fort lents, parce que les dernières langues conservèrent toujours une partie du génie de celles qui les avaient précédées. On voit dans le Latin un reste bien sensible du caractère des plus anciennes, d'où il a passé jusques dans nos conjugaisons. Lorsque nous disons *je fais, je fesais, je fis, je ferai*, etc., nous ne distinguons le tems, le mode et le nombre, qu'en variant les terminaisons du verbe; ce qui provient de ce que nos conjugaisons ont en cela été faites sur le modèle de celle des Latins. Mais lorsque nous disons *j'ai fait, j'eus fait, j'avais fait*, etc. nous suivons l'ordre qui nous est devenu le plus naturel: car *fait* est ici proprement le verbe, puisque c'est le nom qui marque l'état d'action; et *avoir* ne répond qu'au son qui, dans l'origine des langues, venait après le verbe, pour en désigner le tems, le mode et le nombre.

§. 89. On peut faire la même re-

marque sur le terme *être*, qui rend le participe auquel on le joint, tantôt équivalent à un verbe passif, tantôt au prétérit composé d'un verbe actif ou neutre. Dans ces phrases, *je suis aimé, je m'étais fait fort, je serais parti*; *aimé* exprime l'état de passion, *fait* et *parti* celui d'action: mais *suis, était* et *serais* ne marquent que le tems, le mode et le nombre. Ces sortes de mots étaient de peu d'usage dans les conjugaisons Latines; et ils s'y construisaient comme dans les premières langues, c'est-à-dire, après le verbe.

§. 90. Puisque, pour signifier le tems, le mode et le nombre, nous avons des termes que nous mettons avant le verbe, nous pourrions, en les plaçant après, nous faire un modèle des conjugaisons des premières langues. Cela nous donnerait, par exemple, au lieu de *je suis aimé, j'étais aimé*, etc., *aimé suis, aimé était*, etc.

§. 91. Les hommes ne multiplierent pas les mots sans nécessité, surtout quand ils commencèrent à en

avoir l'usage : il leur en coûtait trop pour les imaginer et pour les retenir. Le même nom qui était le signe d'un tems ou d'un mode , fut donc mis après chaque verbe : d'où il résulte que chaque-mère-langue n'a d'abord eu qu'une seule conjugaison. Si le nombre en augmenta , ce fut par le mélange de plusieurs langues , ou parce que les mots destinés à indiquer les tems , les modes , etc. , se prononçant plus ou moins facilement selon le verbe qui les précédait , furent quelquefois altérés.

§. 92. Les différentes qualités de l'âme ne sont qu'un effet des divers états d'action et de passion par où elle passe , ou des habitudes qu'elle contracte , lorsqu'elle agit ou pâtit à plusieurs reprises. Pour connaître ces qualités , il faut donc déjà avoir quelque idée des différentes manières d'agir et de pâtir de cette substance : ainsi les adjectifs qui les expriment n'ont pu avoir cours qu'après que les verbes ont été connus. Les mots de *parler* et de *persuader* ont nécessairement été en usage avant celui d'*éloquent* : cet

exemple suffit pour rendre ma pensée sensible.

§. 93. En parlant des noms donnés aux qualités des choses , je n'ai encore fait mention que des adjectifs : c'est que les substantifs abstraits n'ont pu être connus que long-tems après. Lorsque les hommes commencèrent à remarquer les différentes qualités des objets , ils ne les virent pas toutes seules ; mais ils les aperçurent comme quelque chose dont un sujet était revêtu. Les noms qu'ils leur donnèrent durent , par-conséquent , emporter quelque idée de ce sujet : tels sont les mots *grand* , *vigilant* , etc. Dans la suite on repassa sur les notions qu'on s'était faites , et l'on fut obligé de les décomposer , afin de pouvoir exprimer plus commodément de nouvelles pensées : c'est alors qu'on distingua les qualités de leur sujet , et qu'on fit les substantifs abstraits de *grandeur* , *vigilance* , etc. Si nous pouvions remonter à tous les noms primitifs , nous reconnaitrions qu'il n'y a point de substantif abstrait qui ne dérive de quel-

que adjectif ou de quelque verbe, §. 94. Avant l'usage des verbes on avait déjà, comme nous l'avons vu, des adjectifs pour exprimer des qualités sensibles; parce que les idées les plus aisées à déterminer ont dû les premières avoir des noms. Mais faute de mots pour lier l'adjectif à son substantif, on se contentait de mettre l'un à côté de l'autre. *Monstre terrible* signifiait, ce *monstre est terrible*; car l'action suppléait à ce qui n'était pas exprimé par les sons. Sur quoi il faut observer que le substantif se construisait tantôt avant, tantôt après l'adjectif, selon qu'on voulait plus appuyer sur l'idée de l'un ou sur celle de l'autre. Un homme surpris de la hauteur d'un arbre, disait *grand arbre*, quoique dans toute autre occasion il eût dit *arbre grand*: car l'idée dont on est le plus frappé, est celle qu'on est naturellement porté à énoncer la première.

Quand on se fut fait des verbes, on remarqua facilement que le mot qu'on leur avait ajouté pour en distinguer la personne, le nombre, le tems et le

mode, avait encore la propriété de les lier avec le nom qui les régissait. On employa donc ce même mot pour la liaison de l'adjectif avec son substantif, ou du moins on en imagina un semblable. Voilà à quoi répond celui d'*être*, à cela près qu'il ne suffit pas pour désigner la personne. Cette manière de lier deux idées est, comme je l'ai dit ailleurs \*, ce qu'on appelle *affirmer*. Ainsi le caractère de ce mot est de marquer l'affirmation.

§. 95. Lorsqu'on s'en servit pour la liaison du substantif et de l'adjectif, on le joignit à ce dernier comme à celui sur lequel l'affirmation tombe plus particulièrement. Il arriva bientôt ce qu'on avait déjà vu à l'occasion des verbes; c'est que les deux ne firent qu'un mot. Par-là les adjectifs devinrent susceptibles de conjugaison, et ne furent distingués des verbes que parce que les qualités qu'ils exprimaient n'étaient ni action ni passion.

---

\* Prem. part., sect. 2.

Alors, pour mettre tous ces noms dans une même classe, on ne considéra le verbe que *comme un mot qui, susceptible de conjugaison, affirme d'un sujet une qualité quelconque.* Il y eut donc trois sortes de verbes: les uns actifs ou qui signifient action; les autres passifs ou qui marquent passion; et les derniers neutres, ou qui indiquent toute autre qualité. Les grammairiens changèrent ensuite ces divisions, ou en imaginèrent de nouvelles, parce qu'il leur parut plus commode de distinguer les verbes par le régime que par le sens.

§. 96. Les adjectifs s'étant changés en verbes, la construction des langues fut quelque peu altérée. La place de ces nouveaux verbes varia comme celle des noms d'où ils dériveraient: ainsi ils furent mis tantôt avant, tantôt après le substantif dont ils étaient le régime. Cet usage s'étendit ensuite aux autres verbes. Telle est l'époque qui a préparé la construction qui nous est si naturelle.

§. 97. On ne fut donc plus assujetti

à arranger toujours ses idées dans le même ordre: on sépara de plusieurs adjectifs le mot qui leur avait été ajouté; on le conjuga à part; et après l'avoir long-tems placé assez indifféremment, comme le prouve la langue Latine, on le fixa dans la nôtre après le nom qui le régit, et avant celui qu'il a pour régime.

§. 98. Ce mot n'était le signe d'aucune qualité, et n'aurait pu être mis au nombre des verbes, si en sa faveur on n'avait pas étendu la notion du verbe, comme on l'avait déjà fait pour les adjectifs. Ce nom ne fut donc plus considéré que *comme un mot qui signifie affirmation avec distinction de personnes, de nombres, de tems et de modes.* Dès-lors, le verbe *être* fut proprement le seul. Les grammairiens n'ayant pas suivi le progrès de ces changemens, ont eu bien de la peine à s'accorder sur l'idée qu'on doit avoir de cette sorte de noms \*.

---

\* De toutes les parties de l'oraison, dit  
H 6

§. 99. Les déclinaisons des Latins doivent s'expliquer de la même manière que leurs conjugaisons : l'origine n'en saurait être différente. Pour exprimer le nombre, le cas et le genre, on imagina des mots qu'on plaça après les noms, et qui en varièrent la terminaison. Sur quoi on peut remarquer que nos déclinaisons ont été faites en partie sur celles de la langue Latine, puisqu'elles admettent différentes terminaisons, et en partie d'après l'ordre que nous donnons aujourd'hui à nos idées ; car les articles, qui sont les signes du nombre, du cas et du genre, se mettent avant les noms.

Il me semble que la comparaison de notre langue avec celle des Latins rend mes conjectures assez vraisemblables, et qu'il y a lieu de présumer qu'elles s'écarteraient peu de la vérité,

---

L'abbé Regnier, il n'y en a aucuns dont nous ayions autant de définitions que nous en avons des verbes. Gramm. Franç. pag. 325.

si l'on pouvait remonter à une première langue.

§. 100. Les conjugaisons et les déclinaisons Latines ont sur les nôtres l'avantage de la variété et de la précision. L'usage fréquent que nous sommes obligés de faire des verbes auxiliaires et des articles, rend le style diffus et traînant : cela est d'autant plus sensible, que nous portons le scrupule jusqu'à répéter les articles sans nécessité. Par exemple, nous ne disons pas : *c'est le plus pieux et plus savant homme que je connaisse*, mais nous disons : *c'est le plus pieux et le plus savant*, etc. On peut encore remarquer que, par la nature de nos déclinaisons, nous manquons de ces noms que les grammairiens appellent comparatifs, à quoi nous ne suppléons que par le mot *plus*, qui demande les mêmes répétitions que l'article. Les conjugaisons et les déclinaisons étant les parties de l'oraison qui reviennent le plus souvent dans le discours, il est démontré que notre langue a moins de précision que la langue Latine.



§. 101. Nos conjugaisons et nos déclinaisons ont, à leur tour, un avantage sur celles des Latins; c'est qu'elles nous font distinguer des sens qui se confondent dans leur langue. Nous avons trois prétérits, *je fis*, *j'ai fait*, *j'eus fait*: ils n'en ont qu'un, *feci*. L'omission de l'article change quelquefois le sens d'une proposition: *je suis père* et *je suis le père*, ont deux sens différens, qui se confondent dans la langue Latine, *sum pater*.

---

## C H A P I T R E X.

*Continuation de la même matière.*

§. 102. **L** n'était pas possible d'imaginer des noms pour chaque objet particulier; il fut donc nécessaire d'avoir de bonne heure des termes généraux. Mais avec quelle adresse ne fallut-il pas saisir les circonstances, pour s'assurer que chacun formait les mêmes abstractions, et donnait les mé-

mes noms aux mêmes idées? Qu'on lise des ouvrages sur les mêmes matières abstraites; on verra qu'aujourd'hui même il n'est pas aisé d'y réussir.

Pour comprendre dans quel ordre les termes abstraits ont été imaginés, il suffit d'observer l'ordre des notions générales. L'origine et les progrès sont les mêmes de part et d'autre. Je veux dire que s'il est constant que les notions les plus générales viennent des idées que nous tenons immédiatement des sens, il est également certain que les termes les plus abstraits dérivent des premiers noms qui ont été donnés aux objets sensibles.

Les hommes, autant qu'il est en leur pouvoir, rapportent leurs dernières connaissances à quelques-unes de celles qu'ils ont déjà acquises. Par là, les idées moins familières se lient à celles qui le sont davantage, ce qui est d'un grand secours à la mémoire et à l'innagination. Quand les circonstances firent remarquer de nouveaux objets, on chercha donc ce qu'ils avaient de commun avec ceux qui étaient con-

nus ; on les mit dans la même classe , et les mêmes noms servirent à désigner les uns et les autres. C'est de la sorte que les idées des signes devinrent plus générales : mais cela ne se fit que peu-à-peu ; on ne s'éleva aux notions les plus abstraites que par degrés , et on n'eut que fort tard les termes d'*essence* , de *substance* et d'*être*. Sans doute qu'il y a des peuples qui n'en ont point encore enrichi leur langue\* : s'ils sont plus ignorans que nous, je ne crois pas que ce soit par cet endroit.

§. 103. Plus l'usage des termes abstraits s'établit, plus il fit connaître combien les sons articulés étaient propres à exprimer jusqu'aux pensées qui paraissent avoir le moins de rapport aux choses sensibles. L'imagination travailla pour trouver dans les objets qui frappent les sens des images de ce qui se passait dans l'intérieur de l'âme. Les

---

\* Cela se trouve confirmé par la relation de M. de la Condamine.

hommes ayant toujours aperçu du mouvement et du repos dans la matière ; ayant remarqué le penchant ou l'inclination des corps ; ayant vu que l'air s'agite , se trouble et s'éclaircit ; que les plantes se développent , se fortifient et s'affaiblissent , ils dirent le *mouvement* , le *repos* , l'*inclination* et le *penchant* de l'âme ; ils dirent que l'esprit *s'agite* , *se trouble* et *s'éclaircit* , *se développe* , *se fortifie* , *s'affaiblit*. Enfin , on se contenta d'avoir trouvé un rapport quelconque entre une action du corps , pour donner le même nom à l'une et à l'autre\* . Le terme d'*esprit*

---

\* « Je ne doute point ( dit Locke , L. » 3 , ch. 1 , §. 5 ) que , si nous pouvions » conduire tous les mots jusqu'à leur source , nous ne trouvassions que dans toutes » les langues les mots qu'on emploie pour » signifier des choses qui ne tombent pas » sous les sens , ont tiré leur première » origine d'idées sensibles ; d'où nous pouvons conjecturer quelle sorte de notions » avaient ceux qui les premiers parlèrent » ces langues-là , d'où elles leur venaient » dans l'esprit , et comment la nature sug-

d'où vient-il lui-même, si ce n'est de l'idée d'une matière très-subtile, d'une vapeur, d'un souffle qui échappe à la vue ? Idée avec laquelle plusieurs philosophes se sont si fort familiarisés, qu'ils s'imaginent qu'une substance composée d'un nombre innombrable de parties, est capable de penser. J'ai réfuté cette erreur\*.

On voit évidemment comment tous ces noms ont été figurés dans leur origine. On pourrait prendre, parmi des termes plus abstraits, des exemples où cette vérité ne serait pas si sensible. Tel est le mot de *pensée*\*\*.

---

» géra inopinément aux hommes l'origine  
 » et le principe de toutes leurs connaissances, par les noms même qu'ils donnaient aux choses ».

\* Prem. part., sect. 1, ch. 1.

\*\* Je crois que cet exemple est le plus difficile qu'on puisse choisir. On en peut juger par une difficulté avec laquelle les Cartésiens ont cru réduire à l'absurde ceux qui prétendent que toutes nos connaissances viennent des sens. « Par quels sens, demandent-ils, des idées toutes spirituelles

mais on sera bientôt convaincu qu'il ne fait pas une exception.

Ce sont les besoins qui fournirent aux hommes les premières occasions de remarquer ce qui se passait en eux-mêmes, et de l'exprimer par des actions, ensuite par des noms. Ces

---

» les, celle de la pensée, par exemple, et  
 » celle de l'être, seraient-elles entrées  
 » dans l'entendement ? Sont-elles lumineuses ou colorées, pour être entrées  
 » par la vue ? D'un ton grave ou aigu, pour  
 » être entrées par l'ouïe ? D'une bonne ou  
 » mauvaise odeur, pour être entrées par  
 » l'odorat ? D'un bon ou mauvais goût,  
 » pour être entrées par le goût ? Froides  
 » ou chaudes, dures ou molles, pour être  
 » entrées par l'attouchement ? Que si on  
 » ne peut rien répondre qui ne soit déraisonnable, il faut avouer que les idées  
 » spirituelles, telles que celles de l'être  
 » et de la pensée, ne tirent en aucune  
 » sorte leur origine des sens, mais que  
 » notre âme a la faculté de les former de  
 » soi-même ». *Art de penser*.... Cette objection a été tirée des Confessions de St.-Augustin. Elle pouvait avoir de quoi séduire avant que Locke eût écrit; mais à présent s'il y a quelque chose de peu solide, c'est l'objection elle-même.

observations n'eurent donc lieu que relativement à ces besoins, et on ne distingua plusieurs choses qu'autant qu'ils engageaient à le faire. Or, les besoins se rapportaient uniquement au corps. Les premiers noms qu'on donna à ce que nous sommes capables d'éprouver, ne signifiaient donc que des actions sensibles. Dans la suite, les hommes se familiarisèrent peu-à-peu avec les termes abstraits, devinrent capables de distinguer l'âme du corps, et de considérer à part les opérations de ces deux substances. Alors ils aperçurent non-seulement quelle était l'action du corps quand on dit, par exemple, *je vois*; mais ils remarquèrent encore particulièrement la perception de l'âme, et commencèrent à regarder le terme de *voir* comme propre à désigner l'une et l'autre. Il est même vraisemblable que cet usage s'établit si naturellement, qu'on ne s'aperçut pas qu'on étendait la signification de ce mot. C'est ainsi qu'un signe qui s'était d'abord terminé à une action du corps, devint

le nom d'une opération de l'âme.

Plus on voulut réfléchir sur les opérations dont cette voie avait fourni les idées, plus on sentit la nécessité de les rapporter à différentes choses. Pour cet effet, on n'imagina pas de nouveaux termes, ce n'aurait pas été le moyen le plus facile de se faire entendre: mais on étendit peu-à-peu, et selon le besoin, la signification de quelques-uns des noms qui étaient devenus les signes des opérations de l'âme; de sorte qu'un d'eux se trouva enfin si général qu'il les exprima toutes: celui de *pensée*. Nous-mêmes nous ne nous conduisons pas autrement, quand nous voulons indiquer une idée abstraite, que l'usage n'a pas encore déterminée. Tout confirme donc ce que je viens de dire dans le paragraphe précédent, *que les termes les plus abstraits dérivent des premiers noms qui ont été donnés aux objets sensibles*.

§. 104. On oublia l'origine de ces signes aussi-tôt que l'usage en fut familier, et on tomba dans l'erreur

de croire qu'ils étaient les noms les plus naturels des choses spirituelles. On s'imagina même qu'ils en expliquaient parfaitement l'essence et la nature, quoiqu'ils n'exprimassent que des analogies fort imparfaites. Cet abus se montre sensiblement dans les philosophes anciens; il s'est conservé chez les meilleurs des modernes, et il est la principale cause de la lenteur de nos progrès dans la manière de raisonner.

§. 105. Les hommes, principalement dans l'origine des langues, étant peu propres à réfléchir sur eux-mêmes, ou n'ayant, pour exprimer ce qu'ils y pouvaient remarquer, que des signes jusques-là appliqués à des choses toutes différentes, on peut juger des obstacles qu'ils eurent à surmonter avant de donner des noms à certaines opérations de l'âme. Les particules, par exemple, qui lient les différentes parties du discours, ne durent être imaginées que fort tard. Elles expriment la manière dont les objets nous affectent et les jugemens que nous en portons, avec

une finesse qui échappa long-tems à la grossièreté des esprits, ce qui rendit les hommes incapables de raisonnement. Raisonner, c'est exprimer les rapports qui sont entre différentes propositions; or, il est évident qu'il n'y a que les conjonctions qui en fournissent les moyens. Le langage d'action ne pouvait que faiblement suppléer au défaut de ces particules; et l'on ne fut en état d'exprimer avec des noms les rapports dont elles sont les signes, qu'après qu'ils eurent été fixés par des circonstances marquées, et à beaucoup de reprises. Nous verrons plus bas que cela donna naissance à l'apologue.

§. 106. Les hommes ne s'entendirent jamais mieux que lorsqu'ils donnèrent des noms aux objets sensibles; mais aussitôt qu'ils voulurent passer aux notions archétypes, comme ils manquaient ordinairement de modèles, qu'ils se trouvaient dans des circonstances qui variaient sans cesse, et que tous ne savaient pas également bien conduire les opérations de leur âme, ils commencèrent à avoir bien de

la peine à s'entendre. On rassembla, sous un même nom, plus ou moins d'idées simples, et souvent des idées infiniment opposées : de-là bien des disputes de mots. Il fut rare de trouver sur ces matières, dans deux langues différentes, des termes qui se répondissent parfaitement. Au contraire, il fut très-commun, dans une même langue, d'en remarquer dont le sens n'était point assez déterminé, et dont on pouvait faire mille applications différentes. Ces vices sont passés jusques dans les ouvrages des philosophes, et sont le principe de bien des erreurs.

Nous avons vu, en parlant des noms des substances, que ceux des idées complexes ont été imaginés avant les noms des idées simples : on a suivi un ordre tout différent, quand on a donné des noms aux notions archétypes. Ces notions n'étant que des collections de plusieurs idées simples que nous avons rassemblées à notre choix,

---

\* Ci-dessus, §. 82.

il est évident que nous n'avons pu les former, qu'après avoir déjà déterminé, par des noms particuliers, chacune des idées simples que nous y avons voulu faire entrer. On n'a, par exemple, donné le nom de *courage* à la notion dont il est le signe, qu'après avoir fixé, par d'autres noms, les idées de *danger*, *connaissance du danger*, *obligation de s'y exposer*, et *fermeté à remplir cette obligation*.

§. 107. Les pronoms furent les derniers mots qu'on imagina, parce qu'ils furent les derniers dont on sentit la nécessité: il est même vraisemblable qu'on fut long-tems avant de s'y accoutumer. Les esprits, dans l'habitude de réveiller à chaque fois une même idée par un même mot, avaient de la peine à se faire à un nom qui tenait lieu d'un autre, et quelquefois d'une phrase entière.

§. 108. Pour diminuer ces difficultés, on mit dans le discours les pronoms avant les verbes; car étant par-là plus près des noms dont ils tenaient la place, leurs rapports en devenaient plus sen-

sibles. Notre langue s'en est même fait une règle; on ne peut excepter que le cas où un verbe est à l'impératif, et qu'il marque commandement: on dit, *faites-le*. Cet usage n'a peut-être été introduit que pour distinguer davantage l'impératif du présent. Mais si l'impératif signifie une défense, le pronom reprend sa place naturelle: on dit, *ne le faites pas*. La raison m'en paraît sensible. Le verbe signifie l'état d'une chose, et la négation marque la privation de cet état; il est donc naturel, pour plus de clarté, de ne la pas séparer du verbe. Or, c'est *pas* qui la rend complète: par-conséquent il est plus nécessaire qu'il soit joint au verbe que *ne*. Il me semble même que cette particule ne veut jamais être séparée de son verbe: je ne sais si les grammairiens en ont fait la remarque.

§. 109. On n'a pastoujours consulté la nature des mots, quand on a voulu les distribuer en différentes classes: c'est pourquoi on a mis au nombre des pronoms des mots qui n'en sont pas. Quand on dit, par exemple, *voulez-*

*vous me donner cela? vous, me, cela*, désignent la personne qui parle, celle à qui l'on parle, et la chose qu'on demande. Ainsi ce sont là proprement des noms qui ont été connus long-tems avant les pronoms, et qui ont été placés dans le discours suivant l'ordre des autres noms, c'est-à-dire, avant le verbe, quand ils en étaient le régime, et après, quand ils le régissaient: on disait, *cela vouloir moi*, pour dire, *je veux cela*.

§. 110. Je crois qu'il ne nous reste plus à parler que de la distinction des genres: mais il est visible qu'elle ne doit son origine qu'à la différence des sexes, et qu'on n'a rapporté les noms à deux ou trois sortes de genres, qu'afin de mettre plus d'ordre et plus de clarté dans le langage.

§. 111. Tel est l'ordre, ou à-peu-près, dans lequel les mots ont été inventés. Les langues ne commencèrent proprement à avoir un style, que quand elles eurent des noms de toutes les espèces, et qu'elles se fu-

rent fait des principes fixes pour la construction du discours. Auparavant ce n'était qu'une certaine quantité de termes qui n'exprimaient une suite de pensées, qu'avec le secours du langage d'action. Il faut cependant remarquer que les pronoms n'étaient nécessaires que pour la précision du style.

## C H A P I T R E X I.

### *De la signification des mots.*

§. 112. **L** suffit de considérer comment les noms ont été imaginés, pour remarquer que ceux des idées simples sont les moins susceptibles d'équivoques : car les circonstances déterminent sensiblement les perceptions auxquelles ils se rapportent. Je ne puis douter de la signification de ces mots, *blanc*, *noir*, si je remarque qu'on les emploie pour désigner certaines perceptions que j'éprouve actuellement.

§. 113. Il n'en est pas de même des notions complexes ; elles sont quelquefois si composées, qu'on ne peut rassembler que fort lentement les idées simples qui doivent leur appartenir. Quelques qualités sensibles qu'on observa facilement, composèrent d'abord la notion qu'on se fit d'une substance : dans la suite, on la rendit plus complexe, selon qu'on fut plus habile à saisir de nouvelles qualités. Il est vraisemblable, par exemple, que la notion de l'or ne fut que celle d'un corps jaune et fort pesant : une expérience y fit, quelque temps après, ajouter la malléabilité ; une autre, la ductilité ou la fixité, et ainsi successivement toutes les qualités dont les plus habiles chimistes ont formé l'idée qu'ils ont de cette substance. Chacun put observer que les nouvelles qualités qu'on y découvrait avaient, pour entrer dans la notion qu'on s'en était déjà faite, le même droit que les premières qu'on y avait remarquées. C'est pourquoi il ne fut plus possible de déterminer



le nombre des idées simples qui pouvaient composer la notion d'une substance. Selon les uns, il était plus grand; selon les autres, il l'était moins: cela dépendait entièrement des expériences, et de la sagacité qu'on apportait à les faire. Par-là la signification des noms des substances a nécessairement été fort incertaine, et a occasionné quantité de disputes de mots. Nous sommes naturellement portés à croire que les autres ont les mêmes idées que nous, parce qu'ils se servent du même langage; d'où il arrive souvent que nous croyons être d'avis contraires, quoique nous défendions les mêmes sentimens. Dans ces occasions, il suffirait d'expliquer le sens des termes, pour faire évanouir les sujets de dispute, et pour rendre sensible le frivole de bien des questions que nous regardons comme importantes. Locke en donne un exemple qui mérite d'être rapporté.

« Je me trouvai, dit-il, un jour dans une assemblée de médecins habiles et pleins d'esprit, où l'on

» vint à examiner par hasard si quel-  
 » que *liqueur* passait à travers les  
 » filamens des nerfs: les sentimens  
 » furent partagés, et la dispute dura  
 » assez long-tems, chacun proposant  
 » de part et d'autre différens argu-  
 » mens pour appuyer son opinion.  
 » Comme je me suis mis dans l'es-  
 » prit depuis long-tems qu'il pourrait  
 » bien être que la plus grande partie  
 » des disputes roule plutôt sur la signi-  
 » fication des mots que sur une diffé-  
 » rence réelle, qui se trouve dans  
 » la manière de concevoir les choses,  
 » je m'avisai de demander à ces  
 » messieurs qu'avant de pousser plus  
 » loin cette dispute, ils voulus-  
 » sent premièrement examiner et  
 » établir ent'reux ce que signifiait le  
 » mot *liqueur*. Ils furent d'abord un  
 » peu surpris de cette proposition;  
 » et s'ils eussent été moins polis, ils  
 » l'auraient peut-être regardée avec  
 » mépris comme frivole et extrava-  
 » gante, puisqu'il n'y avait personne  
 » dans cette assemblée qui ne crût  
 » entendre parfaitement ce que si-

» gnifiait le mot de *liqueur*, qui, je  
 » crois, n'est pas effectivement un des  
 » noms des substances le plus em-  
 » barrassé. Quoi qu'il en soit, ils  
 » eurent la complaisance de céder à  
 » mes instances ; et ils trouvèrent  
 » enfin, après avoir examiné la chose,  
 » que la signification de ce mot n'était  
 » pas si déterminée, ni si certaine  
 » qu'ils l'avaient tous eru jusqu'alors,  
 » et qu'au contraire chacun d'eux le  
 » faisait signe d'une différente idée  
 » complexe. Ils virent par-là que le  
 » fort de leur dispute roulait sur la  
 » signification de ce terme, et qu'ils  
 » convenaient tous à-peu-près de la  
 » même chose ; savoir, que quelque  
 » matière fluide et subtile passait à  
 » travers les pores des nerfs, quoi-  
 » qu'il ne fût pas si facile de déter-  
 » miner si cette matière devait porter  
 » le nom de *liqueur* ou non ; chose  
 » qui, bien considérée par chacun  
 » d'eux, fut jugée indigne d'être mise  
 » en dispute \* ».

---

\* Liv. 5, chap. IX, §. XVI.

§. 114. La signification des noms  
 des idées archétypes est encore plus  
 incertaine que celle des noms des subs-  
 tances, soit parce qu'on trouve rare-  
 ment le modèle des collections aux-  
 quelles ils appartiennent, soit parce  
 qu'il est souvent bien difficile d'en re-  
 marquer toutes les parties, quand  
 même on en a le modèle : les plus es-  
 sentielles sont précisément celles qui  
 nous échappent davantage. Pour se  
 faire, par exemple, l'idée d'une action  
 criminelle, il ne suffit pas d'observer  
 ce qu'elle a d'extérieur et de visible,  
 il faut encore saisir des choses qui ne  
 tombent pas sous les sens. Il faut pé-  
 nétrer dans l'intention de celui qui la  
 commet, découvrir le rapport qu'elle  
 a avec la loi, et même quelquefois  
 connaître plusieurs circonstances qui  
 l'ont précédée. Tout cela demande un  
 soin dont notre négligence, ou notre  
 peu de sagacité, nous rend communé-  
 ment incapables.

§. 115. Il est curieux de remar-  
 quer avec quelle confiance on se sert  
 du langage dans le moment même

qu'on en abuse le plus. On croit s'entendre, quoiqu'on n'apporte aucune précaution pour y parvenir. L'usage des mots est devenu si familier, que nous ne doutons point qu'on ne doive saisir notre pensée, aussi-tôt que nous les prononçons, comme si les idées ne pouvaient qu'être les mêmes dans celui qui parle et dans celui qui écoute. Au lieu de remédier à ces abus, les philosophes ont eux-mêmes affecté d'être obscurs. Chaque secte a été intéressée à imaginer des termes ambigus ou vides de sens. C'est par-là qu'on a cherché à cacher les endroits faibles de tant de systèmes frivoles ou ridicules, et l'adresse à y réussir a passé, comme Locke le remarque \*, pour pénétration d'esprit et pour véritable savoir. Enfin il est venu des hommes qui, composant leur langage du jargon de toutes les sectes, ont soutenu le pour et le contre sur toutes sortes de matières : talent qu'on a admiré et

---

\* Liv. III, chap. X.

qu'on admire peut-être encore, mais qu'on traiterait avec un souverain mépris, si l'on appréciait mieux les choses. Pour prévenir tous ces abus, voici quelle doit être la signification précise des mots.

§. 116. Il ne faut se servir des signes que pour exprimer les idées qu'on a soi-même dans l'esprit. S'il s'agit des substances, les noms qu'on leur donne ne doivent se rapporter qu'aux qualités qu'on y a remarquées, et dont on a fait des collections. Ceux des idées archétypes ne doivent aussi désigner qu'un certain nombre d'idées simples, qu'on est en état de déterminer. Il faut sur-tout éviter de supposer légèrement que les autres attachent aux mêmes mots les mêmes idées que nous. Quand on agit une question, notre premier soin doit être de considérer si les notions complexes des personnes avec qui nous nous entretenons, renferment un plus grand nombre d'idées simples que les nôtres. Si nous le soupçonnons plus grand, il faut nous informer de combien et de

quelles espèces d'idées : s'il nous paraît plus petit, nous devons faire connaître quelles idées simples nous y ajoutons de plus.

Quant aux noms généraux, nous ne pouvons les regarder que comme des signes qui distinguent les différentes classes sous lesquelles nous distribuons nos idées : et lorsqu'on dit qu'une substance appartient à une espèce, nous devons entendre simplement qu'elle renferme les qualités qui sont contenues dans la notion complexe dont un certain mot est le signe.

Dans tout autre cas que celui des substances, l'essence de la chose se confond avec la notion que nous nous en sommes faite, et par conséquent, un même nom est également le signe de l'une et de l'autre. Un espace terminé par trois lignes est tout-à-la-fois l'essence et la notion du triangle. Il en est de même de tout ce que les mathématiciens confondent sous le terme général de *grandeur*. Les philosophes voyant qu'en mathématiques la notion de la chose emporte la connaissance

naissance de son essence, ont conclu précipitamment qu'il en était de même en physique, et se sont imaginé connaître l'essence même des substances.

Les idées en mathématiques étant déterminées d'une manière sensible, la confusion de la notion de la chose avec son essence n'entraîne aucun abus ; mais dans les sciences où l'on raisonne sur des idées archétypes, il arrive qu'on est moins en garde contre les disputes de mots. On demande, par exemple, quelle est l'essence des poèmes dramatiques qu'on appelle *comédies* ; et si certaines pièces auxquelles on donne ce nom, méritent de le porter.

Je remarque que le premier qui a imaginé des comédies, n'a point eu de modèle : par conséquent, l'essence de cette sorte de poèmes était uniquement dans la notion qu'il s'en est faite. Ceux qui sont venus après lui, ont successivement ajouté quelque chose à cette première notion, et ont par-là changé l'essence de la comédie. Nous avons le droit d'en faire autant : mais au lieu d'en user, nous consultons les

modèles que nous avons aujourd'hui, et nous formons notre idée d'après ceux qui nous plaisent davantage. En conséquence, nous n'admettons dans la classe des comédies que certaines pièces, et nous en excluons toutes les autres. Qu'on demande ensuite si tel poème est une comédie, ou non; nous répondrons chacun selon les notions que nous nous sommes faites; et comme elles ne sont pas les mêmes, nous paraîtrons prendre des partis différens. Si nous voulions substituer les idées à la place des noms, nous connaîtrions bientôt que nous ne différons que par la manière de nous exprimer. Au lieu de borner ainsi la notion d'une chose, il serait bien plus raisonnable de l'étendre à mesure qu'on trouve de nouveaux genres qui peuvent lui être subordonnés. Ce serait ensuite une recherche curieuse et solide que d'examiner quel genre est supérieur aux autres.

On peut appliquer au poème épique ce que je viens de dire de la comédie, puisqu'on agit comme de grandes

questions: si le Paradis-perdu, le Lutrin, etc., sont des poème épiques.

Il suffit quelquefois d'avoir des idées incomplètes, pourvu qu'elles soient déterminées; d'autres fois, il est absolument nécessaire qu'elles soient complètes: cela dépend de l'objet qu'on a en vue. On devrait sur-tout distinguer si l'on parle des choses pour en rendre raison, ou seulement pour s'instruire.

Dans le premier cas, ce n'est pas assez d'en avoir quelques idées; il faut les connaître à fond. Mais un défaut assez général, c'est de décider sur tout avec des idées en petit nombre, et souvent même mal déterminées.

J'indiquerai, en traitant de la méthode, les moyens dont on peut se servir pour déterminer toujours les idées que nous attachons à différens signes.

---

## CHAPITRE XII.

### *Des inversions.*

§. 117. **N**ous nous flattons que le

français a sur les langues anciennes l'avantage d'arranger les mots dans le discours, comme les idées s'arrangent d'elles-mêmes dans l'esprit; parce que nous nous imaginons que l'ordre le plus naturel demande qu'on fasse connaître le sujet dont on parle, avant d'indiquer ce qu'on affirme; c'est-à-dire, que le verbe soit précédé de son nominatif et suivi de son régime. Cependant, nous avons vu que, dans l'origine des langues, la construction la plus naturelle exigeait un ordre tout différent.

Ce qu'on appelle ici naturel, varie nécessairement selon le génie des langues, et se trouve dans quelques-unes plus étendu que dans d'autres. Le latin en est la preuve; il allie des constructions tout-à-fait contraires, et qui néanmoins paraissent également conformes à l'arrangement des idées. Telles sont celles-ci : *Alexander vicit Darium, Darium vicit Alexander*. Si nous n'adoptons que la première, *Alexandre a vaincu Darius*, ce n'est pas qu'elle soit na-

turelle, mais c'est que nos déclinaisons ne permettent pas de concilier la clarté avec un ordre différent.

Sur quoi serait fondée l'opinion de ceux qui prétendent que, dans cette proposition, *Alexandre a vaincu Darius*, la construction française serait seule naturelle? Qu'ils considèrent la chose du côté des opérations de l'âme, ou du côté des idées, ils reconnaîtront qu'ils sont dans un préjugé. En la prenant du côté des opérations de l'âme, on peut supposer que les trois idées qui forment cette proposition, se réveillent tout-à-la-fois dans l'esprit de celui qui parle, ou qu'elles s'y réveillent successivement. Dans le premier cas, il n'y a point d'ordre entre elles; dans le second, il peut varier, parce qu'il est tout aussi naturel que les idées d'*Alexandre* et de *vaincre* se retracent à l'occasion de celle de *Darius*, comme il est naturel que celle de *Darius* se retrace à l'occasion des deux autres.

L'erreur ne sera pas moins sensible, quand on envisagera la chose du côté

des idées ; car la subordination qui est entr'elles autorise également les deux constructions latines : *Alexander vicit Darium* ; *Darium vicit Alexander*. En voici la preuve :

Les idées se modifient dans le discours, selon que l'une explique l'autre, l'étend, ou y met quelque restriction. Par-là elles sont naturellement subordonnées entr'elles, mais plus ou moins immédiatement, à proportion que leur liaison est elle-même plus ou moins immédiate. Le nominatif est lié avec le verbe, le verbe avec son régime, l'adjectif avec son substantif, etc. Mais la liaison n'est pas aussi étroite entre le régime du verbe et son nominatif, puisque ces deux noms ne se modifient que par le moyen du verbe. L'idée de *Darius*, par exemple, est immédiatement liée à celle de *vainquit* ; celle de *vainquit* à celle d'*Alexandre*, et la subordination qui est entre ces trois idées conserve le même ordre.

Cette observation fait comprendre que, pour ne pas choquer l'arrange-

ment naturel des idées, il suffit de se conformer à la plus grande liaison qui est entr'elles. Or, c'est ce qui se rencontre également dans les deux constructions latines : *Alexander vicit Darium* ; *Darium vicit Alexander*. Elles sont donc aussi naturelles l'une que l'autre. On ne se trompe à ce sujet que parce qu'on prend pour plus naturel un ordre qui n'est qu'une habitude que le caractère de notre langue nous a fait contracter. Il y a cependant, dans le français même, des constructions qui auraient pu faire éviter cette erreur, puisque le nominatif y est beaucoup mieux après le verbe : on dit, par exemple, *Darius que vainquit Alexandre*.

§. 118. La subordination des idées est altérée à proportion qu'on se conforme moins à leur plus grande liaison ; et pour lors, les constructions cessent d'être naturelles. Telle serait celle-ci : *vicit Darium Alexander* ; car l'idée d'*Alexander* serait séparée de celle de *vicit*, à laquelle elle doit être liée immédiatement.

§. 119. Les Auteurs latins fournissent des exemples de toutes sortes de constructions : *Conferte hanc pacem cum illo bello* ; en voilà une dans l'analogie de notre langue : *Hujus praetoris adventum, cum illius imperatoris victoriâ* ; *hujus cohortem impuram, cum illius exercitu invictis* ; *hujus libidines, cum illius continentia* : en voilà qui sont aussi naturelles que la première, puisque la liaison des idées n'y est point altérée ; cependant notre langue ne les permettait pas. Enfin, la période est terminée par une construction qui n'est pas naturelle : *Ab illo, qui cepit, conditas ; ab hoc, qui constitutas accepit, captas dicetis Syracusas, Syracusas est séparé de conditas, conditas d'ab illo, etc.* Ce qui est contraire à la subordination des idées.

§. 120. Les inversions, lorsqu'elles ne se conforment pas à la plus grande liaison des idées, auraient des inconvénients ; si la langue latine n'y remédiait par le rapport que les terminaisons mettent entre les mots qui ne

devraient pas naturellement être séparés. Ce rapport est tel, que l'esprit rapproche facilement les idées les plus écartées, pour les placer dans leur ordre : si ces constructions font quelque violence à la liaison des idées, elles ont d'ailleurs des avantages qu'il est important de connaître.

Le premier, c'est de donner plus d'harmonie au discours. En effet, puisque l'harmonie d'une langue consiste dans le mélange des sons de toute espèce, dans leur mouvement ; et dans les intervalles par où ils se succèdent, on voit quelle harmonie devaient produire des inversions choisies avec goût. Cicéron donne pour un modèle la période que je viens de rapporter\*.

§. 121. Un autre avantage, c'est d'augmenter la force et la vivacité du style : cela paraît par la facilité qu'on a de mettre chaque mot à la place où il doit naturellement produire le plus d'effet. Peut-être demandera-t-on par

\* Traité de l'Orateur.



quelle raison un mot a plus de force dans un endroit que dans un autre.

Pour le comprendre, il ne faut que comparer une construction où les termes suivent la liaison des idées avec celle où ils s'en écartent. Dans la première, les idées se présentent si naturellement, que l'esprit en voit toute la suite, sans que l'imagination ait presque d'exercice. Dans l'autre, les idées qui devraient se suivre immédiatement sont trop séparées pour se saisir de la même manière : mais si elle est faite avec adresse, les mots les plus éloignés se rapprochent sans effort, par le rapport que les terminaisons mettent entr'eux. Ainsi le faible obstacle qui vient de leur éloignement ne paraît fait que pour exciter l'imagination, et les idées ne sont dispersées qu'afin que l'esprit, obligé de les rapprocher lui-même, en sentent la liaison ou le contraste avec plus de vivacité. Par cet artifice, toute la force d'une phrase se réunit quelquefois dans le mot qui la termine. Par exemple :

..... *Nec quicquam tibi prodest*

*Atrias tentasse domos, animoque rotundum  
Peccatisse polum, morituro \**

Ce dernier mot (*morituro*) finit avec force, parce que l'esprit ne peut le rapprocher de *tibi*, auquel il se rapporte, sans se retracer naturellement tout ce qui l'en sépare. Transposez *morituro* conformément à la liaison des idées, et dites : *Nec quicquam tibi morituro*, etc. l'effet ne sera plus le même, parce que l'imagination n'a plus le même exercice. Ces sortes d'inversions participent au caractère du langage d'action, dont un seul signe équivalait souvent à une phrase entière.

§. 122. De ce second avantage des inversions il en naît un troisième, c'est qu'elles font un tableau, je veux dire, qu'elles réunissent dans un seul mot les circonstances d'une action, en quelque sorte comme un peintre les réunit sur une toile : si elles les offraient

\* Hor., L. 1, Ode 28.

l'une après l'autre, ce ne serait qu'un simple récit. Un exemple mettra ma pensée dans son jour.

*Nymphæ flebant Daphnim extinctum funere crudeli*, voilà une simple narration. J'apprends que les Nymphes pleuraient, qu'elles pleuraient Daphnis, que Daphnis était mort, etc. Ainsi les circonstances venant l'une après l'autre, ne font sur moi qu'une légère impression. Mais qu'on change l'ordre des mots, et qu'on dise :

*Extinctum Nymphæ crudeli funere Daphnim  
Flebant \**

l'effet est tout différent, parce qu'ayant lu *extinctum Nymphæ crudeli funere*, sans rien apprendre je vois à *Daphnim* un premier coup de pinceau, à *flebant* j'en vois un second, et le tableau est achevé. Les Nymphes en pleurs, Daphnis mourant, cette mort accompagnée de tout ce qui

\* Virg., Ecl. 5, v. 20.

peut rendre un destin déplorable, me frappent tout-à-la-fois. Tel est le pouvoir des inversions sur l'imagination.

§. 123. Le dernier avantage que je trouve dans ces sortes de constructions, c'est de rendre le style plus précis. En accoutumant l'esprit à rapporter un terme à ceux qui, dans la même phrase, en sont les plus éloignés, elles l'accoutument à en éviter la répétition. Notre langue est si peu propre à nous faire prendre cette habitude, qu'on dirait que nous ne voyons le rapport de deux mots qu'autant qu'ils se suivent immédiatement.

§. 124. Si nous comparons le français avec le latin, nous trouverons des avantages et des inconvéniens de part et d'autre. De deux arrangements d'idées également naturels, notre langue n'en permet ordinairement qu'un; elle est donc par cet endroit moins variée et moins propre à l'harmonie. Il est rare qu'elle souffre de ces inversions, où la liaison des idées s'altère; elle est donc naturellement moins vive. Mais elle se dédommage du côté de la

simplicité et de la netteté de ses tours; elle aime que ses constructions se conforment toujours à la plus grande liaison des idées. Par-là elle accoutume de bonne heure l'esprit à saisir cette liaison, le rend naturellement plus exact, et lui communique peu-à-peu ce caractère de simplicité et de netteté par où elle est elle-même si supérieure dans bien des genres. Nous verrons ailleurs \* combien ces avantages ont contribué aux progrès de l'esprit philosophique, et combien nous sommes dédommagés de la perte de quelques beautés particulières aux langues anciennes. Afin qu'on ne pense pas que je promets un paradoxe; je ferai remarquer qu'il est naturel que nous nous accoutumions à lier nos idées conformément au génie de la langue dans laquelle nous sommes élevés, et que nous acquérons de la justesse, à proportion qu'elle en a elle-même d'avantage.

---

\* Dern. chap. de cette sect.

§. 125. Plus nos constructions sont simples, plus il est difficile d'en saisir le caractère. Il me semble qu'il était bien plus aisé d'écrire en latin. Les conjugaisons et les déclinaisons étaient d'une nature à prévenir beaucoup d'inconvéniens dont nous ne pouvons nous garantir qu'avec bien de la peine. On réunissait sans confusion, dans une même période une grande quantité d'idées; souvent même c'était une beauté. En français au contraire, on ne saurait prendre trop de précaution pour ne faire entrer dans une phrase que les idées qui peuvent le plus naturellement s'y construire. Il faut une attention étonnante pour éviter les ambiguïtés que l'usage des pronoms occasionne. Enfin que de ressources ne doit-on pas avoir quand on se garantit de ces défauts, sans prendre de ces tours écartés qui font languir le discours? mais ces obstacles surmontés, y a-t-il rien de plus beau que les constructions de notre langue?

§. 126. Au reste, je n'oserais me flatter de décider au gré de tout le

monde la question sur la préférence de la langue latine ou de la langue française par rapport au point que je traite dans ce chapitre. Il y a des esprits qui ne recherchent que l'ordre et la plus grande clarté ; il y en a d'autres qui préfèrent la variété et la vivacité. Il est naturel qu'en ces occasions chacun juge par rapport à lui-même. Pour moi, il me paraît que les avantages de ces deux langues sont si différens, qu'on ne peut gueres les comparer.

---

## CHAPITRE XII.

### *De l'écriture \**

§. 127. **L**ES hommes en état de se communiquer leurs pensées par des sons sentirent la nécessité d'imaginer

---

\* Cette section était presque achevée, quand l'Essai sur les hiéroglyphes, traduit de l'Anglais de M. Warburthou, me tomba entre les mains : ouvrage où l'esprit philo-

de nouveaux signes propres à les perpétuer et à les faire connaître à des personnes absentes \*. Alors l'imagination ne leur représenta que les mêmes images qu'ils avaient déjà exprimées par des actions et par des mots, et qui avaient, dès les commencemens, rendu le langage figuré et métaphorique. Le moyen le plus naturel fut donc de dessiner les images des choses. Pour exprimer l'idée d'un homme ou d'un cheval, on représenta la forme de l'un

---

sophique et l'érudition règnent également. Je vis avec plaisir que j'avais pensé, comme son auteur, que le langage a dû, dès les commencemens, être fort figuré et fort métaphorique. Mes propres réflexions m'avaient aussi conduit à remarquer que l'écriture n'a d'abord été qu'une simple peinture : mais je n'avais point encore tenté de découvrir par quels progrès on était arrivé à l'invention des lettres, et il me paraissait difficile d'y réussir. La chose a été parfaitement exécutée par M. Warburthou ; j'ai extrait de son ouvrage tout ce que j'en dis, ou à-peu-près.

\* J'en ai donné les raisons, chap. VII de cette section.

ou de l'autre, et le premier essai de l'écriture ne fut qu'une simple peinture.

§. 128. C'est vraisemblablement à la nécessité de tracer ainsi nos pensées que la peinture doit son origine, et cette nécessité a sans doute concouru à conserver le langage d'action, comme celui qui pouvait se peindre le plus aisément.

§. 129. Malgré les inconvéniens qui naissaient de cette méthode, les peuples les plus polis de l'Amérique n'en avaient pas su inventer de meilleure\*. Les Egyptiens, plus ingénieux, ont été les premiers à se servir d'une voie plus abrégée, à laquelle on a donné le nom d'hiéroglyphes\*\*. Il paraît, par le plus

---

\* Les sauvages du Canada n'en ont pas d'autre.

\*\* Les hiéroglyphes se distinguent en propres et en symboliques. Les propres se subdivisent en curiologiques et en tropiques. Les curiologiques substituaient une partie au tout, et les tropiques représentaient une chose par une autre qui avait avec elle quelque ressemblance ou analo-

ou moins d'art des méthodes qu'ils ont imaginées, qu'ils n'ont inventé les lettres qu'après avoir suivi l'écriture dans tous ses progrès.

L'embarras que causait l'énorme grosseur des volumes, engagea à n'employer qu'une seule figure pour être le signe de plusieurs choses. Par ce moyen, l'écriture qui n'était auparavant qu'une simple peinture, devint peindre et caractère; ce qui constitue proprement l'hiéroglyphe. Tel fut le premier degré de perfection qu'acquît cette méthode grossière de conserver les idées des hommes. On s'en est servi de trois manières, qui, à consulter la nature

---

gie connues. Les uns et les autres servaient à divulguer. Les hiéroglyphes symboliques servaient à tenir caché; on les distinguait aussi en deux espèces: en tropiques et en énigmatiques. Pour former les symboles tropiques, on employait les propriétés les moins connues des choses, et les énigmatiques étaient composés du mystérieux assemblage de choses différentes et de parties de divers animaux. Voyez l'Essai sur les hiéroglyphes. §. 20 et suiv.

de la chose , paraissent avoir été trouvées par degrés , et dans trois tems différens. La première consistait à employer la principale circonstance d'un sujet pour tenir lieu du tout. Deux mains , par exemple , dont l'une tenait un bouclier et l'autre un arc , représentaient une bataille. La seconde , imaginée avec plus d'art , consistait à substituer l'instrument réel ou métaphorique de la chose à la chose même. Un œil placé d'une manière éminente ; était destiné à représenter la science infinie de Dieu , et une épée représentait un tyran. Enfin , on fit plus ; on se servit , pour représenter une chose , d'une autre où l'on voyait quelque ressemblance ou quelque analogie , et ce fut la troisième manière d'employer cette écriture. L'univers , par exemple , était représenté par un serpent , et la bigarrure de ses taches désignait les étoiles.

§. 150. Le premier objet de ceux qui imaginèrent les hiéroglyphes , fut de conserver la mémoire des événemens , et de faire connaître les lois ,

les réglemens , et tout ce qui a rapport aux matières civiles. On eut donc soin , dans les commencemens , de n'employer que les figures dont l'analogie était le plus à la portée de tout le monde : mais cette méthode fit donner dans le raffinement , à mesure que les philosophes s'appliquèrent aux matières de spéculation. Aussi-tôt qu'ils crurent avoir découvert dans les choses des qualités plus abstruses , quelques-uns , soit par singularité , soit pour cacher leurs connaissances au vulgaire , se plurent à choisir pour caractère des figures dont le rapport aux choses qu'ils voulaient exprimer n'était point connu. Pendant quelque tems , ils se bornèrent aux figures dont la nature offre des modèles : mais par la suite , elles ne leur parurent ni suffisantes , ni assez commodes pour le grand nombre d'idées que leur imagination leur fournissait. Ils formèrent donc leurs hiéroglyphes de l'assemblage mystérieux de choses différentes , ou de partie de divers animaux : ce qui les rendit tout-à-fait énigmatiques.

§. 151. Enfin, l'usage d'exprimer les pensées par des figures analogues, et le dessin d'en faire quelquefois un secret et un mystère, engagea à représenter les modes mêmes des substances par des images sensibles. On exprima la franchise par un lièvre; l'impureté, par un bouc sauvage; l'impudence, par une mouche; la science, par une fourmi, etc. En un mot, on imagina des marques symboliques pour toutes les choses qui n'ont point de formes. On se contenta, dans ces occasions, d'un rapport quelconque: c'est la manière dont on s'était déjà conduit, quand on donna les noms aux idées qui s'éloignent des sens.

§. 152. « Jusques-là l'animal ou la chose qui servait à représenter, avait été dessiné au naturel: mais lorsque l'étude de la philosophie, qui avait occasionné l'écriture symbolique, eut porté les savans d'Égypte à écrire beaucoup sur divers sujets, ce dessin exact multipliant trop les volumes, parut ennuyeux. On se servit donc, par degrés, d'un

» autre caractère, que nous pouvons  
 » appeler l'écriture courante des hié-  
 » roglyphes. Il ressembloit aux caractères  
 » Chinois; et après avoir d'abord  
 » été formé du seul contour de la figure,  
 » il devint, à la longue, une sorte de  
 » marque. L'effet naturel que produisit  
 » cette écriture courante, fut de diminuer  
 » beaucoup de l'attention qu'on donnoit au  
 » symbole, et de la fixer à la chose signifiée.  
 » Par ce moyen, l'étude de l'écriture symbolique  
 » se trouva fort abrégée, n'y ayant alors  
 » presque autre chose à faire, qu'à se  
 » rappeler le pouvoir de la marque symbolique,  
 » au lieu qu'auparavant il falloit être instruit  
 » des propriétés de la chose ou de l'animal,  
 » qui étoit employé comme symbole. En un  
 » mot, cela réduisit cette sorte d'écriture à  
 » l'état où est présentement celle des  
 » Chinois ».

§. 153. Ces caractères ayant essuyé autant de variations, il n'étoit pas aisé de reconnaître comment ils provenaient d'une écriture qui n'avoit été qu'une simple peinture. C'est pour-

quoï quelques savans sont tombés dans l'erreur de croire que l'écriture des Chinois n'a pas commencé comme celle des Egyptiens.

§. 134. « Voilà l'histoire générale » de l'écriture, conduite par une gradation simple, depuis l'état de la peinture, jusqu'à celui de la lettre; » car les lettres sont les derniers pas qui restent à faire après les marques Chinoises, qui, d'un côté, participent de la nature des hiéroglyphes Egyptiens; et de l'autre, participent des lettres précisément de même que les hiéroglyphes participaient également des peintures Mexicaines et des caractères Chinois. Ces caractères sont si voisins de notre écriture, qu'un alphabet diminue simplement l'embarras de leur nombre, et en est l'abrégé succinct ».

§. 145. Malgré tous les avantages des lettres, les Egyptiens, long-tems après qu'elles eurent été trouvées, conservèrent encore l'usage des hiéroglyphes; c'est que toute la science de ce peuple se trouvait confiée à cette

sorte

sorte d'écriture. La vénération qu'on avait pour les livres, passa aux caractères dont les savans perpétuèrent l'usage. Mais ceux qui ignoraient les sciences ne furent pas tentés de continuer de se servir de cette écriture. Tout ce que put sur eux l'autorité des savans, fut de leur faire regarder ces caractères avec respect, et comme des choses propres à embellir les monumens publics, où l'on continua de les employer. Peut-être même les prêtres Egyptiens voyaient-ils avec plaisir que peu-à-peu ils se trouvaient seuls avoir la clef d'une écriture qui conservait les secrets de la religion. Voilà ce qui a donné lieu à l'erreur de ceux qui se sont imaginés que les hiéroglyphes renfermaient les plus grands mystères.

§. 136. « Par ce détail, on voit » comment il est arrivé que ce qui devait son origine à la nécessité, a été dans la suite employé au secret et a été cultivé pour l'ornement. Mais par un effet de la révolution continue des choses, ces mêmes figures qui avaient d'abord été in-



» vertées pour la clarté , et puis con-  
 » verties en mystères , ont repris à la  
 » longue leur premier usage. Dans les  
 » siècles florissans de la Grèce et de  
 » Rome , elles étaient employées sur  
 » les monumens et sur les medailles ,  
 » comme le moyen le plus propre à  
 » faire connaître la pensée : de sorte  
 » que le même symbole qui cachait  
 » en Egypte une sagesse profonde ,  
 » était entendu par le simple peuple  
 » en Grèce et à Rome ».

§. 157. Le langage dans ses progrès  
 a suivi le sort de l'écriture. Dès les com-  
 mencemens , les figures et les méta-  
 phores furent , comme nous l'avons  
 vu , nécessaires pour la clarté : nous  
 allons rechercher comment elles se  
 changèrent en mystères , et servirent  
 ensuite à l'ornement , en finissant par  
 être entendues de tout le monde.

---

 C H A P I T R E X I V .

*De l'origine de la fable , de la para-  
 bole et de l'enigme , avec quelques  
 détails sur l'usage des figures et  
 des métaphores. \**

§. 158. **P**AR tout ce qui a été dit , il  
 est évident que , dans l'origine des  
 langues , c'était une nécessité pour les  
 hommes de joindre le langage d'action  
 à celui des sons articulés , et de ne  
 parler qu'avec des images sensibles :  
 d'ailleurs les connaissances aujourd'hui  
 les plus communes étaient si subtiles  
 par rapport à eux , qu'elles ne pouvaient  
 se trouver à leur portée qu'autant  
 qu'elles se rapprochaient des sens. En-  
 fin l'usage des conjonctions n'étant pas  
 connu , il n'était pas encore possible de

---

\* La plus grande partie de ce chapitre  
 est encore dans l'Essai sur les hiérogly-  
 phes.

faire des raisonnemens. Ceux qui voulaient, par exemple, prouver combien il est avantageux d'obéir aux lois, ou de suivre les conseils des personnes plus expérimentées. n'avaient rien de plus simple que d'imaginer des faits circonstanciés; l'événement qu'ils rendaient contraire ou favorable selon leurs vues, avait le double avantage d'éclairer et de persuader. Voilà l'origine de l'apologue ou de la fable. On voit que son premier objet fut l'instruction, et que par-conséquent les sujets en furent empruntés des choses les plus familières, et dont l'analogie était plussensible; ce fut d'abord parmi les hommes, ensuite parmi les bêtes, bientôt après parmi les plantes. Enfin l'esprit de subtilité, qui de tout tems a eu ses partisans, engagea à puiser dans les sources les plus éloignées. On étudia les propriétés les plus singulières des êtres, pour en tirer des allusions fines et délicates, de sorte que la fable fut par degrés changée en parabole, enfin rendue mystérieuse au point de n'être plus qu'une énigme. Les énig-

mes devinrent d'autant plus à la mode, que les sages ou ceux qui se donnaient pour tels, crurent devoir cacher au vulgaire une partie de leurs connaissances. Par-là le langage imaginé pour la clarté, fut changé en mystère. Rien ne retrace mieux le goût des premiers siècles que les hommes qui n'ont aucune teinture des lettres: tout ce qui est figuré et métaphorique leur plaît, quelle qu'en soit l'obscurité; ils ne soupçonnent pas qu'il y ait dans ces occasions quelque choix à faire.

§. 159. Une autre cause a encore concouru à rendre le style de plus en plus figuré, c'est l'usage des hiéroglyphes. Ces deux manières de communiquer nos pensées ont dû nécessairement influencer l'une sur l'autre \*. Il était naturel, en parlant d'une chose, de se servir du nom de la figure hiéroglyphi-

---

\* Voyez dans M. Warburthon le parallèle ingénieux qu'il fait entre l'apologue, la parabole, l'énigme, les figures et les métaphores d'un côté, et les différentes espèces d'écriture de l'autre.

que qui en était le symbole, comme il l'avait été à l'origine des hiéroglyphes de peindre les figures auxquelles l'usage avait donné cours dans le langage. Aussi trouverons-nous « d'un côté que » dans l'écriture hiéroglyphique, le » soleil, la lune et les étoiles, servaient » à représenter les états, les empires, » les rois, les reines et les grands; que » l'éclipse et l'extinction de ces lumi- » naires marquaient des désastres tem- » porels; que le feu et l'inondation si- » gnifiaient une désolation produite » par la guerre ou par la famine, et » que les plantés et les animaux indi- » quaient les qualités des personnes » en particulier; etc.: et d'un autre » côté, nous voyons que les prophètes » donnent aux rois et aux empires les » noms des luminaires célestes; que » leurs malheurs et leurs renverse- » mens sont représentés par l'éclipse » et l'extinction de ces mêmes lumi- » naires; que les étoiles qui tombent » du firmament sont employées à dé- » signer la destruction des grands; » que le tonnerre et les vents impé-

» tueux marquent des invasions de la » part des ennemis; que les lions, les » ours, les léopards, les boucs et les » arbres fort élevés, désignent les gé- » néraux d'armées, les conquérans et » les fondateurs des Empires. En un » mot, le style prophétique semble » être un hiéroglyphe parlant ».

§. 140. A mesure que l'écriture devint plus simple, le style le devint également. En oubliant la signification des hiéroglyphes, on perdit peu-à-peu l'usage de bien des figures et de bien de métaphores: mais il fallut des siècles pour rendre ce changement sensible. Le style des anciens Asiatiques était prodigieusement figuré; on trouve même, dans les langues grecque et latine, des traces de l'influence des hiéroglyphes sur le langage \*; et les Chinois qui se servent encore d'un caractère qui participe des hiéroglyphes, chargent leurs

---

\* *Annus*, par exemple, vient d'*Annulus*, parce que l'année retourne sur elle-même.

discours d'allégories, de comparaisons et de métaphores.

§. 141. Enfin les figures, après toutes ces révolutions, furent employées pour l'ornement du discours, quand les hommes eurent acquis des connaissances assez exactes et assez étendues des arts et des sciences, pour en tirer des images qui, sans jamais nuire à la clarté, étaient aussi riantes, aussi nobles, aussi sublimes que la matière le demandait. Par la suite, les langues ne purent que perdre dans les révolutions qu'elles essuyèrent. On trouvera même l'époque de leur décadence dans ce tems où elles paraissent vouloir s'approprier de plus grandes beautés. On verra les figures et les métaphores s'accumuler et surcharger le style d'ornemens, au point que le fond ne paraîtra plus que l'accessoire. Quand ces momens sont arrivés, on peut retarder, mais on ne saurait empêcher la chute d'une langue. Il y a dans les choses morales, comme dans les physiques, un

dernier accroissement, après lequel il faut qu'elles dépérissent.

C'est ainsi que les figures et les métaphores, d'abord inventées par nécessité, ensuite choisies pour servir au mystère, sont devenues l'ornement du discours, lorsqu'elles ont pu être employées avec discernement; et c'est ainsi que, dans la décadence des langues, elles ont porté les premiers coups par l'abus qu'on en a fait.

---

## C H A P I T R E X V.

### *Du génie des Langues.*

§. 142. **D**EUX choses concourent à former le caractère des peuples; le climat et le gouvernement. Le climat donne plus de vivacité ou plus de flegme, et par-là dispose plutôt à une forme de gouvernement qu'à une autre: mais ces dispositions s'altèrent par mille circonstances. La stérilité ou l'abondance d'un pays;

sa situation ; les intérêts respectifs du peuple qui l'habite , avec ceux de ses voisins ; les esprits inquiets qui le troublent , tant que le gouvernement n'est pas assis sur des fondemens solides : les hommes rares dont l'imagination subjugue celle de leurs concitoyens , tout cela et plusieurs autres contribuent à altérer , et même à changer quelquefois entièrement les premiers goûts qu'une nation doit à son climat. Le caractère d'un peuple souffre donc à-peu-près les mêmes variations que son gouvernement , et il ne se fixe point que celui-ci n'ait pris une forme constante.

§. 145. Ainsi que le gouvernement influe sur le caractère des peuples , le caractère des peuples influe sur celui des langues. Il est naturel que les hommes , toujours pressés par des besoins , et agités par quelque passion , ne parlent pas des choses sans faire connaître l'intérêt qu'ils y prennent. Il faut qu'ils attachent insensiblement aux mots des idées accessoires , qui marquent la manière

dont ils sont affectés , et les jugemens qu'ils portent. C'est une observation facile à faire ; car il n'y a presque personne dont les discours ne décèlent enfin le vrai caractère , même dans ces momens où l'on apporte le plus de précaution à se cacher. Il ne faut qu'étudier un homme quelque tems pour apprendre son langage : je dis *son langage* , car chacun a le sien selon ses passions : je n'excepte que les hommes froids et flegmatiques ; ils se conforment plus aisément à celui des autres , et sont par cette raison plus difficiles à pénétrer.

Le caractère des peuples se montre encore plus ouvertement que celui des particuliers. Une multitude ne saurait agir de concert pour cacher ses passions. D'ailleurs , nous ne songeons pas à faire un mystère de nos goûts , quand ils sont communs à nos compatriotes. Au contraire , nous en tirons vanité , et nous aimons qu'ils fassent reconnaître un pays qui nous a donné la naissance , et pour lequel nous sommes toujours prévenus. Tout confirme donc

que chaque langue exprime le caractère du peuple qui la parle.

§. 144. Dans le latin, par exemple, les termes d'agriculture emportent des idées de noblesse qu'ils n'ont point dans notre langue : la raison en est bien sensible. Quand les Romains jetèrent les fondemens de leur empire, ils ne connaissaient encore que les arts les plus nécessaires. Ils les estimèrent d'autant plus, qu'il était également essentiel à chaque membre de la république de s'en occuper : et l'on s'accoutuma de bonne heure à regarder du même œil l'agriculture et le général qui la cultivait. Par-là les termes de cet art s'approprièrent les idées accessoires qui les ont annoblis. Ils les conservèrent encore quand la république Romaine donnait dans le plus grand luxe ; parce que le caractère d'une langue, sur-tout s'il est fixé par des écrivains célèbres, ne change pas aussi facilement que les mœurs d'un peuple. Chez nous les dispositions d'esprit ont été toutes différentes dès l'établissement de la monarchie. L'estime des Francs pour l'art militaire

militaire, auquel ils devaient un puissant empire, ne pouvait que leur faire mépriser des arts qu'ils n'étaient pas obligés de cultiver par eux-mêmes, et dont ils abandonnaient le soin à des esclaves. Dès-lors les idées accessoires qu'on attachait aux termes d'agriculture, durent être bien différentes de celles qu'ils avaient dans la langue latine.

§. 145. Si le génie des langues commence à se former d'après celui des peuples, il n'achève de se développer que par le secours des grands écrivains. Pour en découvrir les progrès, il faut résoudre deux questions qui ont été souvent discutées, et jamais ce me semble bien éclaircies. C'est de savoir pourquoi les arts et les sciences ne sont pas également de tous les pays et de tous les siècles ; et pourquoi les grands hommes dans tous les genres sont presque contemporains.

La différence des climats a fourni une réponse à ces deux questions. S'il y a des nations chez qui les arts et les sciences n'ont pas pénétré, on prétend

que le climat en est la vraie cause ; et s'il y en a où ils ont cessé d'être cultivés avec succès , on veut que le climat y ait changé. Mais c'est sans fondement qu'on supposerait ce changement aussi subit et aussi considérable que les révolutions des arts et des sciences. Le climat n'influe que sur les organes ; le plus favorable ne peut produire que des machines mieux organisées , et vraisemblablement il en produit en tout tems un nombre à-peu-près égal. S'il était par-tout le même , on ne laisserait pas de voir la même variété parmi les peuples : les uns , comme à présent , seraient éclairés ; les autres croupiraient dans l'ignorance. Il faut donc des circonstances qui , appliquant les hommes bien organisés aux choses pour lesquelles ils sont propres , en développent les talens. Autrement ils seraient comme d'excellens automates qu'on laisserait dépérir , faute d'en savoir entretenir le mécanisme et faire jouer les ressorts. Le climat n'est donc pas la cause du progrès des arts et des sciences ; il n'y est

nécessaire que comme une condition essentielle.

§. 146. Les circonstances favorables au développement des génies se rencontrent chez une nation , dans le tems où sa langue commence à avoir des principes fixes et un caractère décidé. Ce tems est donc l'époque des grands hommes. Cette observation se confirme par l'histoire des arts , mais j'en vais donner une raison tirée de la nature même de la chose.

Les premiers tours qui s'introduisent dans une langue ne sont ni les plus clairs , ni les plus précis , ni les plus élégans : il n'y a qu'une longue expérience qui puisse peu-à-peu éclairer les hommes dans ce choix. Les langues qui se forment des débris de plusieurs autres rencontrent même de grands obstacles à leurs progrès. Ayant adopté quelque chose de chacune , elles ne sont qu'un amas bizarre de tours qui ne sont point faits les uns pour les autres. On n'y trouve point cette analogie qui éclaire les écrivains , et qui caractérise un langage. Telle a été la

nôtre dans son établissement. C'est pourquoi nous avons été long-tems avant d'écrire en langue vulgaire ; et que ceux qui les premiers en ont fait l'essai , n'ont pu donner de caractère soutenu à leur style.

§. 147. Si l'on se rappelle que l'exercice de l'imagination et de la mémoire dépend entièrement de la liaison des idées, et que celle-ci est formée par le rapport et l'analogie des signes \*, on reconnaîtra que moins une langue a de tours analogues, moins elle prête de secours à la mémoire et à l'imagination. Elle est donc peu propre à développer les talens. Il en est des langues comme des chiffres des géomètres : elles donnent de nouvelles vues, et étendent l'esprit à proportion qu'elles sont plus parfaites. Les succès de Newton ont été préparés par le choix qu'on avait fait avant lui des signes, et par les méthodes de calcul qu'on avait imaginées. S'il fût venu

---

\* Prem. part., sect. 2, ch. 3 et 4.

plutôt, il eût pu être un grand homme pour son siècle, mais il ne serait pas l'admiration du nôtre. Il en est de même dans les autres genres. Le succès des génies les mieux organisés dépend tout-à-fait des progrès du langage pour le siècle où ils vivent ; car les mots répondent aux signes des géomètres, et la manière de les employer répond aux méthodes de calcul. On doit donc trouver, dans une langue qui manque de mots, ou qui n'a pas de constructions assez commodes, les mêmes obstacles qu'on trouvait en géométrie avant l'invention de l'algèbre. Le français a été, pendant long-tems, si peu favorable aux progrès de l'esprit, que si l'on pouvait se représenter Corneille successivement dans les différens âges de la monarchie, on lui trouverait moins de génie à proportion qu'on s'éloignerait davantage de celui où il a vécu, et l'on arriverait enfin à un Corneille qui ne pourrait donner aucune preuve de talens.

§. 148. Peut-être m'objectera-t-on que des hommes tels que ce grand



poète, devaient trouver dans les langues savantes les secours que la langue vulgaire leur refusait.

Je réponds qu'accoutumés à concevoir les choses de la même manière qu'elles étaient exprimées dans la langue qu'ils avaient apprise en naissant, leur esprit était naturellement retréci. Le peu de précision et d'exactitude ne pouvait les choquer, parce qu'ils s'en étaient fait une habitude. Ils n'étaient donc pas encore capables desaisir tous les avantages des langues savantes. En effet, qu'on remonte de siècles en siècles, on verra que plus notre langue a été barbare, plus nous avons été éloignés de connaître la langue latine, et que nous n'avons commencé à écrire bien en latin, que quand nous avons été capables de le faire en français. D'ailleurs, ce serait bien peu connaître le génie des langues, que de s'imaginer qu'on pût faire passer tout-d'un-coup dans les plus grossières les avantages des plus parfaites : ce ne peut être que l'ouvrage du tems. Pourquoi Marot, qui n'ignorait pas le latin, n'a-

t-il pas un style aussi égal que Rousseau à qui il a servi de modèle ? C'est uniquement parce que le français n'avait pas encore fait assez de progrès. Rousseau, peut-être avec moins de talent, a donné un caractère plus égal au style Marotique, parce qu'il est venu dans des circonstances plus favorables : un siècle plutôt, il n'y eut pas réussi. La comparaison qu'on pourrait faire de Régnier avec Despréaux, confirme encore ce raisonnement.

§. 149. Il faut remarquer que dans une langue qui ne s'est pas formée des débris de plusieurs autres, les progrès doivent être beaucoup plus prompts, parce qu'elle a, dès son origine, un caractère : c'est pourquoi les Grecs ont eu de bonne heure d'excellens écrivains.

§. 150. Fesons naître un homme parfaitement bien organisé parmi des peuples encore barbares, quoique habitans d'un climat favorable aux arts et aux sciences ; je conçois qu'il peut acquérir assez d'esprit pour devenir un génie par rapport à ces peuples,

mais on voit évidemment qu'il lui est impossible d'égaliser quelques-uns des hommes supérieurs du siècle de Louis XIV. La chose présentée dans ce point de vue est si sensible, qu'on ne saurait la révoquer en doute.

Si la langue de ces peuples grossiers est un obstacle aux progrès de l'esprit, donnons-lui un degré de perfection; donnons-lui-en deux, trois, quatre, l'obstacle subsistera encore, et ne peut diminuer qu'à proportion des degrés qui auront été ajoutés. Il ne sera donc entièrement levé que quand cette langue aura acquis à-peu-près autant de degrés de perfection que la nôtre en avait quand elle a commencé à former de bons écrivains. Il est par-conséquent démontré que les nations ne peuvent avoir des génies supérieurs, qu'après que les langues ont déjà fait des progrès considérables.

§. 151. Voici dans leur ordre les causes qui concourent au développement des talens. 1°. Le climat est une condition essentielle. 2°. Il faut que le gouvernement ait pris une forme cons-

tante, et que par-là il ait fixé le caractère d'une nation. 3°. C'est à ce caractère à en donner un au langage, en multipliant les tours qui expriment le goût dominant d'un peuple. 4°. Cela arrive lentement dans les langues formées des débris de plusieurs autres; mais ces obstacles une fois surmontés, les règles de l'analogie s'établissent, le langage fait des progrès, et les talens se développent. On voit donc pourquoi les grands écrivains ne naissent pas également dans tous les siècles; et pourquoi ils viennent plutôt chez certaines nations, et plus tard chez d'autres. Il nous reste à examiner par quelle raison les hommes excellens dans tous les genres sont presque contemporains.

§. 152. Quand un génie a découvert le caractère d'une langue, il l'exprime vivement, et le soutient dans tous ses écrits. Avec ce secours, le reste des gens à talens, qui auparavant n'eussent pas été capables de le pénétrer d'eux-mêmes, l'aperçoivent sensiblement, et l'expriment à son exemple chacun dans son genre. La langue

s'enrichit peu-à-peu de quantité de nouveaux tours qui , par le rapport qu'ils ont à son caractère , le développent de plus en plus , et l'analogie devient comme un flambeau dont la lumière augmente sans cesse pour éclairer un plus grand nombre d'écrivains. Alors tout le monde tourne naturellement les yeux sur ceux qui se distinguent : leur goût devient le goût dominant de la nation : chacun apporte dans les matières auxquelles il s'applique le discernement qu'il a puisé chez eux : les talens fermentent ; tous les arts prennent le caractère qui leur est propre , et l'on voit des hommes supérieurs dans tous les genres. C'est ainsi que les grands talens , de quelque espèce qu'ils soient , ne se montrent qu'après que le langage a déjà fait des progrès considérables. Cela est si vrai que , quoique les circonstances favorables à l'art militaire et au gouvernement soient les plus fréquentes , les généraux et les ministres du premier ordre appartiennent cependant au siècle des grands écrivains. Telle est l'in-

fluence des gens de lettres dans l'état ; il me semble qu'on n'en avait point encore connu toute l'étendue.

§. 153. Si les grands talens doivent leur développement aux progrès sensibles que le langage a faits avant eux , le langage doit à son tour aux talens de nouveaux progrès qui l'élèvent à son dernier période : c'est ce que je vais expliquer.

Quoique les grands hommes tiennent par quelque endroit au caractère de leur nation , ils ont toujours quelque chose qui les en distingue. Ils voient et sentent d'une manière qui leur est propre ; et pour exprimer leur manière de voir et de sentir , ils sont obligés d'imaginer de nouveaux tours dans les règles de l'analogie , ou du moins en s'en écartant aussi peu qu'il est possible. Par-là ils se conforment au génie de leur langue , et lui prêtent en-même-tems le leur. Corneille développe les intérêts des grands , la politique des ambitieux , et tous les mouvemens de l'âme avec une noblesse et avec une force qui ne sont qu'à lui.

Racine, avec une douceur et avec une élégance qui caractérisent les petites passions, exprime l'amour, ses craintes et ses emportemens. La molesse conduit le pinceau avec lequel Quinault peint les plaisirs et la volupté; et plusieurs autres écrivains qui ne sont plus, ou qui se distinguent parmi les modernes, ont chacun un caractère que notre langue s'est peu-à-peu rendu propre. C'est aux poètes que nous avons les premières et peut-être aussi les plus grandes obligations. Assujétis à des règles qui les gênent, leur imagination fait de plus grands efforts, et produit nécessairement de nouveaux tours. Aussi les progrès subits du langage sont-ils toujours l'époque de quelque grand poète. Les philosophes ne le perfectionnent que long-tems après. Ils ont achevé de donner au nôtre cette exactitude et cette netteté qui font son principal caractère, et qui nous fournissant les signes les plus commodes pour analyser nos idées, nous rendent capables d'apercevoir ce qu'il y a de plus fin dans chaque objet.

§. 154. Les philosophes remontent aux raisons des choses, donnent les règles des arts, expliquent ce qu'ils ont de plus caché, et par leurs leçons augmentent le nombre des bons juges. Mais si l'on considère les arts dans les parties qui demandent davantage d'imagination, les philosophes ne peuvent pas se flatter de contribuer à leurs progrès comme à ceux des sciences; ils paraissent au contraire y nuire. C'est que l'attention qu'on donne à la connaissance des règles, et la crainte qu'on a de paraître les ignorer, diminue le feu de l'imagination: car cette opération aime mieux être guidée par le sentiment et par l'impression vive des objets qui la frappent, que par une réflexion qui combine et qui calcule tout.

Il est vrai que la connaissance des règles peut être très-utile à ceux qui, dans le moment de la composition, donnent trop d'essor à leur génie pour ne les pas oublier, et qui ne se les rappellent que pour corriger leurs ouvrages. Mais il est bien difficile que

les esprits qui se sentent quelque faiblesse, ne cherchent à s'étayer souvent des règles. Cependant, peut-on réussir dans des ouvrages d'imagination, si l'on ne sait pas se refuser de pareils secours? Ne doit-on pas au moins se méfier de ses productions? En général, le siècle où les philosophes développent les préceptes des arts, est celui des ouvrages communément mieux faits et mieux écrits; mais les artisans du génie y paraissent plus rares.

§. 155. Puisque le caractère des langues se forme peu-à-peu et conformément à celui des peuples, il doit nécessairement avoir quelque qualité dominante. Il n'est donc pas possible que les mêmes avantages soient communs au même point à plusieurs langues. La plus parfaite serait celle qui les réunirait tous dans le degré qui leur permet de compatir ensemble; car ce serait sans doute un défaut qu'une langue excellât si fort dans un genre, qu'elle ne fût point propre pour les autres. Peut-être que le caractère

que la nôtre montre dans les ouvrages de Quinault et de la Fontaine, prouve que nous n'aurons jamais de poète qui égale la force de Milton; et que le caractère de force qui paraît dans le Paradis perdu, prouve que les Anglais n'auront jamais de poète égal à Quinault et à la Fontaine\*.

§. 156. L'analyse et l'imagination sont deux opérations si différentes, qu'elles mettent ordinairement des obstacles aux progrès l'une de l'autre. Il n'y a que dans un certain tempérament qu'elles puissent se prêter mutuellement des secours sans se nuire; et ce tempérament est ce milieu dont j'ai déjà eu occasion de parler\*\*. Il est donc bien difficile que les mêmes langues favorisent également l'exercice de ces deux opérations. La nôtre, par la simplicité et par la netteté de ses

---

\* Je hasarde cette conjecture d'après ce que j'entends dire du poème de Milton: car je ne sais pas l'Anglais.

\*\* Prem. part., pag. 82.

constructions, donne de bonne heure à l'esprit une exactitude dont il se fait insensiblement une habitude, et qui prépare beaucoup les progrès de l'analyse ; mais elle est peu favorable à l'imagination. Les inversions des langues anciennes étaient au contraire un obstacle à l'analyse, à proportion que, contribuant davantage à l'exercice de l'imagination, elles le rendaient plus naturel que celui des autres opérations de l'âme. Voilà, je pense, une des causes de la supériorité des philosophes modernes sur les philosophes anciens. Une langue aussi sage que la nôtre dans le choix des figures et des tours, devait l'être à plus forte raison dans la manière de raisonner.

Il faudrait enfin fixer nos idées, imaginer deux langues : l'une qui donnât tant d'exercice à l'imagination, que les hommes qui la parleraient déraisonneraient sans cesse ; l'autre qui exerçât au contraire si fort l'analyse, que les hommes à qui elle serait naturelle, se conduiraient jusques dans leurs plaisirs comme des géomètres qui

cherchent la solution d'un problème. Entre ces deux extrémités, nous pourrions nous représenter toutes les langues possibles, leur voir prendre différents caractères selon l'extrémité dont elles se rapprocheraient, et se dédommager des avantages qu'elles perdraient d'un côté, par ceux qu'elles acquerraient de l'autre. La plus parfaite occuperait le milieu, et le peuple qui la parlerait serait un peuple de grands hommes.

Si le caractère des langues, pourrait-on me dire, est une raison de la supériorité des philosophes modernes sur les philosophes anciens, ne sera-ce pas une conséquence que les poètes anciens soient supérieurs aux poètes modernes ? Je réponds que non : l'analyse n'emprunte des secours que du langage ; ainsi elle ne peut avoir lieu qu'autant que les langues la favorisent : nous avons vu au contraire que les causes qui contribuent aux progrès de l'imagination sont beaucoup plus étendues ; il n'y a même rien qui ne soit propre à faciliter l'exercice de cette

opération. Si, dans certains genres, les Grecs et les Romains ont des poètes supérieurs aux nôtres, nous en avons, dans d'autres genres, de supérieurs aux leurs. Quel poète de l'antiquité peut être mis à côté de Corneille ou de Molière ?

§. 157. Le moyen le plus simple pour juger quelle langue excelle dans un plus grand nombre de genres, ce serait de compter les auteurs originaux de chacune. Je doute que la nôtre eût par-là quelque désavantage.

§. 158. Après avoir montré les causes des derniers progrès du langage, il est à propos de rechercher celles de sa décadence : elles sont les mêmes, et elles ne produisent des effets si contraires que par la nature des circonstances. Il en est à-peu-près ici comme dans la physique, où le même mouvement qui a été un principe de vie, devient un principe de destruction.

Quand une langue a, dans chaque genre, des écrivains originaux, plus un homme a de génie, plus il croit

apercevoir d'obstacles à les surpasser. Les égarer, ce ne serait pas assez pour son ambition ; il veut, comme eux, être le premier dans son genre. Il tente donc une route nouvelle. Mais, parce que tous les styles analogues au caractère de la langue et au sien, sont saisis par ceux qui l'ont précédé, il ne lui reste qu'à s'écarter de l'analogie. Ainsi, pour être original, il est obligé de préparer la ruine d'une langue dont un siècle plutôt il eut hâté les progrès.

§. 159. Si des écrivains tels que lui sont critiqués, ils ont trop de talens pour n'avoir pas de grands succès. La facilité de copier leurs défauts persuade bientôt à des esprits médiocres qu'il ne tient qu'à eux d'arriver à une égale réputation. C'est alors qu'on voit naître le règne des pensées subtiles et détournées, des antithèses précieuses, des paradoxes brillans, des tours frivoles, des expressions recherchées, des mots faits sans nécessité, et pour tout dire, du jargon des beaux-esprits, esprits gâtés par une mauvaise métaphysique.

Le public applaudit : les ouvrages frivoles, ridicules, qui ne naissent que pour un instant, se multiplient : le mauvais goût passe dans les arts et dans les sciences, et les talens deviennent rares de plus en plus.

§. 160. Je ne doute pas que je ne sois contredit sur ce que j'ai avancé touchant le caractère des langues. J'ai souvent rencontré des personnes qui croient toutes les langues également propres pour tous les genres, et qui prétendent qu'un homme organisé comme Corneille, dans quelque siècle qu'il eût vécu, et dans quelque idiôme qu'il eût écrit, eût donné les mêmes preuves de talens.

Les signes sont arbitraires la première fois qu'on les emploie : c'est ce qui a fait croire qu'ils ne sauraient avoir de caractère. Mais je demande s'il n'est pas naturel à chaque nation de combiner ses idées selon le génie qui lui est propre, et de joindre à un certain fond d'idées principales différentes idées accessoires, selon qu'elle est différemment affectée. Or ces combinai-

sons, autorisées par un long usage, sont proprement ce qui constitue le génie d'une langue. Il peut être plus ou moins étendu : cela dépend du nombre et de la variété des tours reçus, et de l'analogie qui, au besoin, fournit les moyens d'en inventer. Il n'est point au pouvoir d'un homme de changer entièrement ce caractère. Aussi-tôt qu'on s'en écarte, on parle un langage étranger, et on cesse d'être entendu. C'est au tems à amener des changemens aussi considérables, en plaçant tout un peuple dans des circonstances qui l'engagent à envisager les choses tout autrement qu'il ne fesait.

§. 161. De tous les écrivains, c'est chez les poètes que le génie des langues s'exprime le plus vivement. De-là la difficulté de les traduire : elle est telle, qu'avec du talent il serait plus aisé de les surpasser souvent que de les égaler toujours. A la rigueur, on pourrait même dire qu'il est impossible d'en donner de bonnes traductions : car les raisons qui prouvent que deux langues ne sauraient avoir le même caractère,



prouvent que les mêmes pensées peuvent rarement être rendues dans l'une et dans l'autre avec les mêmes beautés.

En parlant de la prosodie et des inversions, j'ai dit des choses qui peuvent se rapporter au sujet de ce chapitre ; je ne les répéterai pas.

§. 162. Par cette histoire des progrès du langage, chacun peut s'apercevoir que les langues, pour quelqu'un qui les connaîtrait bien, seraient une peinture du caractère et du génie de chaque peuple. Il y verrait comment l'imagination a combiné les idées d'après les préjugés et les passions ; il y verrait se former chez chaque nation un esprit différent à proportion qu'il y aurait moins de commerce entr'elles. Mais si les mœurs ont influé sur le langage, celui-ci, lorsque des écrivains célèbres en eurent fixé les règles, influa à son tour sur les mœurs, et conserva long-tems à chaque peuple son caractère.

§. 163. Peut-être prendra-t-on toute cette histoire pour un roman : mais on ne peut du moins lui refuser la vrai-

semblance. J'ai peine à croire que la méthode que j'ai suivie m'ait souvent fait tomber dans l'erreur : car j'ai eu pour objet de ne rien avancer que sur la supposition qu'un langage a toujours été imaginé sur le modèle de celui qui l'a immédiatement précédé. J'ai vu dans le langage d'action le germe des langues et de tous les arts qui peuvent servir à exprimer nos pensées : j'ai observé les circonstances qui ont été propres à développer ce germe ; et non-seulement j'en ai vu naître ces arts, mais encore j'ai suivi leurs progrès, et j'en ai expliqué les différens caractères. En un mot, j'ai, ce me semble, démontré d'une manière sensible que les choses qui nous paraissent les plus singulières ont été les plus naturelles dans leur tems, et qu'il n'est arrivé que ce qui devait arriver.

## SECTION SECONDE.

*De la Méthode.*

C'EST à la connaissance que nous avons acquise des opérations de l'âme et des causes de leurs progrès, à nous apprendre la conduite que nous devons tenir dans la recherche de la vérité. Il n'était pas possible auparavant de nous faire une bonne méthode; mais il me semble qu'actuellement elle se découvre d'elle-même, et qu'elle est une suite naturelle des recherches que nous avons faites. Il suffira de développer quelques-unes des réflexions qui sont répandues dans cet ouvrage.

## CHAPITRE PREMIER.

*De la première cause de nos erreurs,  
et de l'origine de la vérité.*

§. I. PLUSIEURS philosophes ont relevé d'une manière éloquente grand nombre

nombre d'erreurs qu'on attribue aux sens, à l'imagination et aux passions: mais ils ne peuvent pas se flatter qu'on ait recueilli de leurs ouvrages tout le fruit qu'ils s'en étaient promis. Leur théorie trop imparfaite est peu propre à éclairer dans la pratique. L'imagination et les passions se replient de tant de manières, et dépendent si fort des tempéramens et des circonstances, qu'il est impossible de dévoiler tous les ressorts qu'elles font agir, et qu'il est très-naturel que chacun se flatte de n'être pas dans le cas de ceux qu'elles égarent.

Semblable à un homme d'un faible tempérament, qui ne relève d'une maladie que pour retomber dans une autre, l'esprit, au lieu de quitter ses erreurs, ne fait souvent qu'en changer. Pour délivrer de toutes ses maladies un homme d'une faible constitution, il faudrait lui faire un tempérament tout nouveau: pour corriger notre esprit de toutes ses faiblesses, il faudrait lui donner de nouvelles vues; et sans'arrêter au détail de ses maladies, re-

monter à leur source même, et la tarir.

§. 2. Nous la trouverons cette source, dans l'habitude où nous sommes de raisonner sur des choses dont nous n'avons point d'idées, ou dont nous n'avons que des idées mal déterminées. Il est à propos de rechercher ici la cause de cette habitude, afin de connaître l'origine de nos erreurs d'une manière convaincante, et de savoir avec quel esprit de critique on doit entreprendre la lecture des philosophes.

§. 3. Encore enfans, incapables de réflexion, nos besoins sont tout ce qui nous occupe. Cependant les objets font sur nos sens des impressions d'autant plus profondes, qu'ils y trouvent moins de résistance. Les organes se développent lentement, la raison vient avec plus de lenteur encore, et nous nous remplissons d'idées et de maximes telles que le hasard et une mauvaise éducation les présentent. Parvenus à un âge où l'esprit commence à mettre de l'ordre dans ses pensées, nous ne voyons encore que des choses avec lesquelles nous sommes depuis long-

tems familiarisés. Ainsi nous ne balançons pas à croire qu'elles sont et qu'elles sont telles, parce qu'il nous paraît naturel qu'elles soient et qu'elles soient telles. Elles sont si vivement gravées dans notre cerveau, que nous ne saurions penser qu'elles ne fussent pas, ou qu'elles fussent autrement. De-là cette indifférence pour connaître les choses avec lesquelles nous sommes accoutumés, et ces mouvemens de curiosité pour tout ce qui paraît nouveau.

§. 4. Quand nous commençons à réfléchir, nous ne voyons pas comment les idées et les maximes que nous trouvons en nous auraient pu s'y introduire; nous ne nous rappelons pas d'en avoir été privés: nous en jouissons donc avec sécurité. Quelque défactueuses qu'elles soient, nous les prenons pour des notions évidentes par elles-mêmes: nous leur donnons les noms de *raison*, de *lumière naturelle* ou *née avec nous*, de *principes gravés*, *imprimés dans l'âme*. Nous nous en rapportons d'autant plus volontiers

à ces idées , que nous croyons que si elles nous trompaient , Dieu serait la cause de notre erreur , parce que nous les regardons comme l'unique moyen qu'il nous ait donné pour arriver à la vérité. C'est ainsi que des notions avec lesquelles nous ne sommes que familiarisés , nous paraissent des principes de la dernière évidence.

§. 5. Ce qui accoutume notre esprit à cette inexactitude , c'est la manière dont nous nous formons au langage. Nous n'atteignons l'âge de raison , que long-tems après avoir contracté l'usage de la parole. Si l'on excepte les mots destinés à faire connaître nos besoins , c'est ordinairement le hasard qui nous a donné occasion d'entendre certains sons plutôt que d'autres , et qui a décidé des idées que nous leur avons attachées. Pour peu qu'en réfléchissant sur les enfans que nous voyons , nous nous rappelions l'état par où nous avons passé , nous reconnaitrions qu'il n'y a rien de moins exact que l'emploi que nous fesions ordinairement des mots. Cela n'est pas éton-

nant. Nous entendions des expressions dont la signification , quoique bien déterminée par l'usage , était si composée , que nous n'avions ni assez d'expérience ni assez de pénétration pour la saisir : nous en entendions d'autres qui ne présentaient jamais deux fois la même idée , ou qui même étaient tout-à-fait vides des sens. Pour juger de l'impossibilité où nous étions de nous en servir avec discernement , il ne faut que remarquer l'embarras où nous sommes encore souvent de le faire.

§. 6. Cependant l'usage de joindre les signes avec les choses , nous est devenu naturel , quand nous n'étions pas encore en état d'en peser la valeur , que nous nous sommes accoutumés à rapporter les noms à la réalité même des objets , et que nous avons cru qu'ils en expliquaient parfaitement l'essence. On s'est imaginé qu'il y a des idées innées , parce qu'en effet il y en a qui sont les mêmes chez tous les hommes : nous n'aurions pas manqué de juger que notre langage est inné , si nous n'avions su que les autres peu-

ples en parlent de tout différens. Il semble que dans nos recherches, tous nos efforts ne tendent qu'à trouver de nouvelles expressions. A peine en avons-nous imaginé, que nous croyons avoir acquis de nouvelles connaissances. L'amour-propre nous persuade aisément que nous connaissons les choses, lorsque nous avons long-tems cherché à les connaître, et que nous en avons beaucoup parlé.

§. 7. En rappelant nos erreurs à l'origine que je viens d'indiquer, on les renferme dans une cause unique, et qui est telle que nous ne saurions nous cacher qu'elle n'ait eu jusqu'ici beaucoup de part dans nos jugemens. Peut-être même pourrait-on obliger les philosophes les plus prévenus de convenir qu'elle a jeté les premiers fondemens de leurs systèmes : il ne faudrait que les interroger avec adresse. En effet, si nos passions occasionnent des erreurs, c'est qu'elles abusent d'un principe vague, d'une expression métaphorique et d'un terme équivoque, pour en faire des applications,

d'où nous puissions déduire les opinions qui nous flattent. Si nous nous trompons, les principes vagues, les métaphores et les équivoques, sont donc des causes antérieures à nos passions. Il suffira, par-conséquent, de renoncer à ce vain langage, pour dissiper tout l'artifice de l'erreur.

§. 8. Si l'origine de l'erreur est dans le défaut des idées ou dans des idées mal déterminées, celle de la vérité doit être dans des idées bien déterminées. Les mathématiques en sont la preuve. Sur quelque sujet que nous ayions des idées exactes, elles seront toujours suffisantes pour nous faire discerner la vérité : si au contraire nous n'en avons pas, nous aurons beaucoup de peine à prendre toutes les précautions imaginables, nous confondrons toujours tout. En un mot, en métaphysique on marcherait d'un pas assuré avec des idées bien déterminées, et sans ces idées on s'égarerait même en arithmétique.

§. 9. Mais comment les arithméticiens ont-ils des idées si exactes?

C'est que , connaissant de quelle manière elles s'engendrent , ils sont toujours en état de les composer ou de les décomposer , pour les comparer selon tous leurs rapports. Ce n'est qu'en réfléchissant sur la génération des nombres , qu'on a trouvé les règles des combinaisons. Ceux qui n'ont pas réfléchi sur cette génération , peuvent calculer avec autant de justesse que les autres , parce que les règles sont sûres ; mais ne connaissant pas les raisons sur lesquelles elles sont fondées , ils n'ont point d'idées de ce qu'ils font , et sont incapables de découvrir de nouvelles règles.

§. 10. Or , dans toutes les sciences comme en arithmétique , la vérité ne se découvre que par des compositions et des décompositions. Si l'on n'y raisonne pas ordinairement avec la même justesse , c'est qu'on n'a point encore trouvé de règles sûres pour composer ou décomposer toujours exactement les idées , ce qui provient de ce qu'on n'a pas même su les déterminer. Mais peut-être que les réflexions que nous

avons faites sur l'origine de nos connaissances , nous fourniront les moyens d'y suppléer.

---

## C H A P I T R E I I.

*De la manière de déterminer les idées ou leurs noms.*

§. II. C'EST un avis usé et généralement reçu que celui qu'on donne de prendre les mots dans le sens de l'usage. En effet , il semble d'abord qu'il n'y a pas d'autre moyen , pour se faire entendre , que de parler comme les autres. J'ai cependant cru devoir tenir une conduite différente. Comme on a remarqué que , pour avoir de véritables connaissances , il faut recommencer dans les sciences sans se laisser prévenir en faveur des opinions accréditées , il m'a paru que , pour rendre le langage exact , on doit le réformer sans avoir égard à l'usage. Ce n'est pas que je veuille qu'on se fasse une loi d'attacher toujours aux termes des

idées toutes différentes de celles qu'ils signifient ordinairement : ce serait une affectation puérile et ridicule. L'usage est uniforme et constant pour les noms des idées simples, et pour ceux de plusieurs notions familières au commun des hommes ; alors il n'y faut rien changer : mais, lorsqu'il est question des idées complexes qui appartiennent plus particulièrement à la métaphysique et à la morale, il n'y a rien de plus arbitraire, ou même souvent de plus capricieux. C'est ce qui m'a porté à croire que, pour donner de la clarté et de la précision au langage, il fallait reprendre les matériaux de nos connaissances, et en faire de nouvelles combinaisons sans égard pour celles qui se trouvent faites.

§. 12. Nous avons vu, en examinant les progrès des langues, que l'usage ne fixe le sens des mots que par le moyen des circonstances où l'on parle \*. A la vérité, il semble que ce

---

\* Seconde partie, sect. I, chap. IX.

soit le hasard qui dispose des circonstances : mais si nous savions nous-mêmes les choisir, nous pourrions faire dans toute occasion ce que le hasard nous fait faire dans quelques-unes, c'est-à-dire, déterminer exactement la signification des mots. Il n'y a pas d'autre moyen pour donner toujours de la précision au langage, que celui qui lui en a donné toutes les fois qu'il en a eu. Il faudrait donc se mettre d'abord dans des circonstances sensibles, afin de faire des signes pour exprimer les premières idées qu'on acquerrait par sensation et par réflexion ; et lorsqu'en réfléchissant sur celles-là, on en acquerrait de nouvelles, on ferait de nouveaux noms dont on déterminerait le sens, en plaçant les autres dans les circonstances où l'on se serait trouvé, et en leur faisant faire les mêmes réflexions qu'on aurait faites. Alors les expressions succéderaient toujours aux idées : elles seraient donc claires et précises, puisqu'elles ne rendraient que ce que chacun aurait sensiblement éprouvé.

§. 13. En effet , un homme qui commencerait par se faire un langage à lui-même , et qui ne se proposerait de s'entretenir avec les autres qu'après avoir fixé le sens de ses expressions par des circonstances où il aurait su se placer , ne tomberait dans aucun des défauts qui nous sont ordinaires. Les noms des idées simples seraient clairs, parce qu'ils ne signifieraient que ce qu'il apercevrait dans des circonstances choisies : ceux des idées complexes seraient précis, parce qu'ils ne renfermeraient que les idées simples que certaines circonstances réuniraient d'une manière déterminée. Enfin , quand il voudrait ajouter à ses premières combinaisons, ou en retrancher quelque chose , les signes qu'il emploierait , conserveraient la clarté des premiers, pourvu que ce qu'il aurait ajouté ou retranché se trouvât marqué par de nouvelles circonstances. S'il voulait ensuite faire part aux autres de ce qu'il aurait pensé , il n'aurait qu'à les placer dans les mêmes points de vue où il s'est trouvé lui-même,

même , lorsqu'il a imaginé les signes , et il les engagerait à lier les mêmes idées que lui aux mots qu'il aurait choisis.

§. 14. Au reste, quand je parle de faire des mots, ce n'est pas que je veuille qu'on propose des termes tout nouveaux. Ceux qui sont autorisés par l'usage me paraissent d'ordinaire suffisans pour parler sur toutes sortes de matières. Ce serait même nuire à la clarté du langage que d'inventer, surtout dans les sciences, des mots sans nécessité. Je me sers donc de cette façon de parler, *faire des mots*, parce que je ne voudrais pas qu'on commençât par exposer les termes, pour les définir ensuite, comme on fait ordinairement : mais parce qu'il faudrait qu'après s'être mis dans des circonstances où l'on sentirait et où l'on verrait quelque chose, on donnât à ce qu'on sentirait et à ce qu'on verrait un nom qu'on emprunterait de l'usage. Ce tour m'a paru assez naturel, et d'ailleurs plus propre à marquer la différence qui se trouve entre la manière dont je vou-



drais qu'on déterminât la signification des mots, et les définitions des philosophes.

§. 15. Je crois qu'il serait inutile de se gêner dans le dessein de n'employer que les expressions accréditées par le langage des savans : peut-être même serait-il plus avantageux de les tirer du langage ordinaire. Quoique l'un ne soit pas plus exact que l'autre, je trouve cependant dans celui-ci un vice de moins. C'est que les gens du monde n'ayant pas autrement réfléchi sur les objets des sciences, conviendront assez volontiers de leur ignorance, et du peu d'exactitude des mots dont ils se servent. Les philosophes, honteux d'avoir médité inutilement, sont toujours partisans entêtés des prétendus fruits de leurs veilles.

§. 16. Afin de faire mieux comprendre cette méthode, il faut entrer dans un plus grand détail, et appliquer aux différentes idées ce que nous venons d'exposer d'une manière générale. Nous commencerons par les noms des idées simples.

L'obscurité et la confusion des mots vient de ce que nous leur donnons trop ou trop peu d'étendue, ou même de ce que nous nous en servons sans leur avoir attaché d'idée. Il y en a beaucoup dont nous ne saisissons pas toute la signification ; nous la prenons parties par parties, et nous y ajoutons ou nous en retranchons, d'où il se forme différentes combinaisons qui n'ont qu'un même signe, et d'où il arrive que les mêmes mots ont dans la même bouche des acceptions bien différentes. D'ailleurs, comme l'étude des langues, avec quelque peu de soin qu'elle se fasse, ne laisse pas de demander quelque réflexion, on coupe court, et l'on rapporte les signes à des réalités dont on n'a point d'idées. Tels sont, dans le langage de bien des philosophes, les termes d'*être*, de *substance*, d'*essence*, etc. Il est évident que ces défauts ne peuvent appartenir qu'aux idées qui sont l'ouvrage de l'esprit. Pour la signification des noms des idées simples, qui viennent immédiatement des sens, elle est connue tout-à-la-fois ;

elle ne peut pas avoir pour objet des réalités imaginaires, parce qu'elle se rapporte immédiatement à de simples perceptions, qui sont en effet dans l'esprit telles qu'elles y paraissent. Ces sortes de termes ne peuvent donc être obscurs. Le sens en est si bien marqué par toutes les circonstances où nous nous trouvons naturellement, que les enfans mêmes ne sauraient s'y tromper. Pour peu qu'ils soient familiarisés avec leur langue, ils ne confondent point les noms des sensations, et ils ont des idées aussi claires de ces mots, *blanc, noir, rouge, mouvement, repos, plaisir, douleur*, que nous-mêmes. Quant aux opérations de l'âme, ils en distinguent également les noms, pourvu qu'elles soient simples, et que les circonstances tournent leur réflexion de ce côté; car on voit par l'usage qu'ils font de ces mots, *oui, non, je veux, je ne veux pas*, qu'ils en saisissent la vraie signification.

§. 17. On m'objectera peut-être qu'il est démontré que les mêmes objets produisent différentes sensations

dans différentes personnes; que nous ne les voyons pas sous les mêmes idées de grandeur, que nous n'y apercevons pas les mêmes couleurs, etc.

Je réponds que malgré cela nous nous entendrons toujours suffisamment par rapport au but qu'on se propose en métaphysique et en morale. Pour cette dernière, il n'est pas nécessaire de s'assurer, par exemple, que les mêmes châtimens produisent dans tous les hommes les mêmes sentimens de douleur, et que les mêmes récompenses soient suivies des mêmes sentimens de plaisir. Quelle que soit la variété avec laquelle les causes du plaisir et de la douleur affectent les hommes de différent tempéramment, il suffit que le sens de ces mots, *plaisir, douleur*, soit si bien arrêté, que personne ne puisse s'y méprendre. Or les circonstances où nous nous trouvons tous les jours, ne nous permettent pas de nous tromper dans l'usage que nous sommes obligés de faire de ces termes.

Pour la métaphysique, c'est assez que les sensations représentent de l'éten-

due, des figures et des couleurs. La variété qui se trouve entre les sensations de deux hommes, ne peut occasionner aucune confusion. Que, par exemple, ce que j'appelle *bleu* me paraisse constamment ce que d'autres appellent *verd*, et que ce que j'appelle *verd* me paraisse constamment ce que d'autres appellent *bleu*, nous nous entendrons aussi bien quand nous dirons *les prés sont verts, le ciel est bleu*, que si, à l'occasion de ces mots, nous avions tous les mêmes sensations. C'est qu'alors nous ne voulons dire autre chose, sinon que le ciel et les prés viennent à notre connaissance sous des apparences qui entrent dans notre âme par la vue, et que nous nommons *bleues, vertes*. Si l'on voulait faire signifier à ces mots que nous avons précisément les mêmes sensations, ces propositions ne deviendraient pas obscures; mais elles seraient fausses, ou du moins elles ne seraient pas suffisamment fondées, pour être regardées comme certaines.

§. 18. Je crois donc pouvoir con-

clure que les noms des idées simples, tant ceux des sensations que ceux des opérations de l'âme, peuvent être fort bien déterminés par des circonstances, puisqu'ils le sont déjà si exactement que les enfans ne s'y trompent pas. Un philosophe doit seulement avoir attention, lorsqu'il s'agit des sensations, d'éviter deux erreurs où les hommes ont coutume de tomber par des jugemens précipités : l'une, c'est de croire que les sensations soient dans les objets; l'autre, dont nous venons de parler, que les mêmes objets produisent dans chacun de nous les mêmes sensations.

§. 19. Dès que les termes qui sont les signes des idées simples, sont exacts, rien n'empêche qu'on ne détermine ceux qui appartiennent aux autres idées. Il suffit, pour cela, de fixer le nombre et la qualité des idées simples dont on peut former une notion complexe. Ce qui fait qu'on trouve tant d'obstacles à arrêter dans ces occasions le sens des noms, et qu'après bien des peines on y laisse encore beaucoup d'équivoque et d'obscurité, c'est

qu'on prend les mots tels qu'on les trouve dans l'usage, auquel on veut absolument se conformer. La morale fournit sur-tout des expressions si composées, et l'usage que nous consultons s'accorde si peu avec lui-même, qu'il est impossible que cette méthode ne nous fasse parler d'une manière peu exacte, et ne nous fasse tomber dans bien des contradictions. Un homme qui ne s'appliquerait d'abord à ne considérer que des simples, et qui ne les rassemblerait sous des signes qu'à mesure qu'il se familiariserait avec elles, ne courrait certainement pas les mêmes dangers. Les mots les plus composés dont il serait obligé de se servir, auraient constamment une signification déterminée, parce qu'en choisissant lui-même les idées simples qu'il voudrait leur attacher, et dont il aurait soin de fixer le nombre, il renfermerait le sens de chacun dans des limites exactes.

§. 20. Mais si l'on ne veut renoncer à la vaine science de ceux qui rapportent les mots à des réalités qu'ils ne

connaissent pas, il est inutile de penser à donner de la précision au langage. L'arithmétique n'est démontrée dans toutes ses parties, que parce que nous avons une idée exacte de l'unité, et que par l'art avec lequel nous nous servons des signes, nous déterminons combien de fois l'unité est ajoutée à elle-même dans les nombres les plus composés. Dans d'autres sciences on veut, avec des expressions vagues et obscures, raisonner sur des idées complexes, et en découvrir les rapports. Pour sentir combien cette conduite est peu raisonnable, on n'a qu'à juger où nous en serions, si les hommes avaient pu mettre l'arithmétique dans la confusion où se trouvent la métaphysique et la morale.

§. 21. Les idées complexes sont l'ouvrage de l'esprit : si elles sont defectueuses, c'est parce que nous les avons mal faites : le seul moyen pour les corriger, c'est de les refaire. Il faut donc reprendre les matériaux de nos connaissances, et les mettre en œuvre, comme s'ils n'avaient pas encore

été employés. Pour cette fin, il est à propos, dans les commencemens, de n'attacher aux sons que le plus petit nombre d'idées simples qu'il sera possible : de choisir celles que tout le monde peut apercevoir sans peine, en se plaçant dans les mêmes circonstances que nous ; et de n'en ajouter de nouvelles que quand on se sera familiarisé avec les premières, et qu'on se trouvera dans des circonstances propres à les faire entrer dans l'esprit d'une manière claire et précise. Par là, on s'accoutumera à joindre aux mots toutes sortes d'idées simples, en quelque nombre qu'elles puissent être.

La liaison des idées avec les signes, est une habitude qu'on ne saurait contracter tout d'un coup, principalement s'il en résulte des notions fort composées. Les enfans ne parviennent que fort tard à avoir des idées précises des nombres 1000, 10000, etc. Ils ne peuvent les acquérir que par un long et fréquent usage, qui leur apprend à multiplier l'unité, et à fixer chaque collection par des noms particuliers.

Il nous sera également impossible, parmi la quantité d'idées complexes qui appartiennent à la métaphysique et à la morale, de donner de la précision aux termes que nous aurons choisis, si nous voulons, dès la première fois, et sans autre précaution, les charger d'idées simples. Il nous arrivera de les prendre tantôt dans un sens, et bientôt après dans un autre, parce que n'ayant gravé que superficiellement dans notre esprit les collections d'idées, nous y ajouterons ou nous en retrancherons souvent quelque chose, sans nous en apercevoir. Mais si nous commençons à ne lier aux mots que peu d'idées, et si nous ne passons à de plus grandes collections qu'avec beaucoup d'ordre, nous nous accoutumerons à composer nos notions de plus en plus, sans les rendre moins fixes et moins assurées.

§. 22. Voilà la méthode que j'ai voulu suivre, principalement dans la troisième section de cet ouvrage. Je n'ai pas commencé par exposer les noms des opérations de l'âme, pour les

définir ensuite : mais je me suis appliqué à me placer dans les circonstances les plus propres à m'en faire remarquer le progrès ; et à mesure que je me suis fait des idées qui ajoutaient aux précédentes , je les ai fixées par des noms , en me conformant à l'usage , toutes les fois que je l'ai pu sans inconvénient.

§. 25. Nous avons deux sortes de notions complexes : les unes sont celles que nous formons sur des modèles ; les autres sont certaines combinaisons d'idées simples que l'esprit joint par un effet de son propre choix.

Ce serait se proposer une méthode inutile dans la pratique , et même dangereuse , que de vouloir se faire des notions des substances , en rassemblant arbitrairement certaines idées simples. Ces notions nous représenteraient des substances qui n'existeraient nulle part , rassembleraient des propriétés qui ne seraient nulle part rassemblées , sépareraient celles qui seraient réunies , et ce serait un effet du hasard si elles se trouvaient quelquefois conformes à des modèles. Pour rendre les noms des

substances clairs et précis , il faut donc consulter la nature , et ne leur faire signifier que les idées simples que nous observerons exister ensemble.

§. 24. Il y a encore d'autres idées qui appartiennent aux substances , et qu'on nomme abstraites. Ce ne sont , comme je l'ai déjà dit , que des idées plus ou moins simples auxquelles nous donnons notre attention , en cessant de penser aux autres idées simples qui co-existent avec elles. Si nous cessons de penser à la substance des corps comme étant actuellement colorée et figurée , et que nous ne la considérons que comme quelque chose de mobile , de divisible , d'impénétrable , et d'une étendue indéterminée , nous aurons l'idée de la matière ; idée plus simple que celle des corps , dont elle n'est qu'une abstraction , quoiqu'il ait plu à bien des philosophes de la réaliser. Si ensuite nous cessons de penser à la mobilité de la matière , à sa divisibilité et à son impénétrabilité , pour ne réfléchir que sur son étendue indéterminée ; nous nous formerons l'idée de

l'espace pur, laquelle est encore plus simple. Il en est de même de toutes les abstractions, par où il paraît que les noms des idées les plus abstraites sont aussi faciles à déterminer que ceux des substances mêmes.

§. 25. Pour déterminer les notions archétypes, c'est-à-dire, celles que nous avons des actions des hommes, et de toutes les choses qui sont du ressort de la morale, de la jurisprudence et des arts, il faut se conduire tout autrement que pour celles des substances. Les législateurs n'avaient point de modèles, quand ils ont réuni la première fois certaines idées simples, dont ils ont composé les lois, et quand ils ont parlé de plusieurs actions humaines, avant d'avoir considéré s'il y en avait des exemples quelque part. Les modèles des arts ne se sont pas non plus trouvés ailleurs que dans l'esprit des premiers inventeurs. Les substances, telles que nous les connaissons, ne sont que certaines collections de propriétés qu'il ne dépend point de nous d'unir ni de séparer, et qu'il ne nous

importe de reconnaître qu'autant qu'elles existent, et que de la manière qu'elles existent. Les actions des hommes sont des combinaisons qui varient sans cesse, et dont il est souvent de notre intérêt d'avoir des idées, avant que nous en ayons vu des modèles. Si nous n'en formions les notions qu'à mesure que l'expérience les ferait venir à notre connaissance, ce serait souvent trop tard. Nous sommes donc obligés de nous y prendre différemment; ainsi, nous réunissons ou séparons à notre choix certaines idées simples, ou bien nous adoptons les combinaisons que d'autres ont déjà faites.

§. 26. Il y a cette différence entre les notions des substances et les notions archétypes, que nous regardons celles-ci comme des modèles auxquels nous rapportons les choses extérieures, et que celles-là ne sont que des copies de ce que nous apercevons hors de nous. Pour la vérité des premières, il faut que les combinaisons de notre esprit soient conformes à ce qu'on remarque dans les choses: pour la vérité des secondes,

il suffit qu'au dehors les combinaisons en puissent être telles qu'elles sont dans notre esprit. La notion de la justice serait vraie, quand même on ne trouverait point d'action juste, parce que sa vérité consiste dans une collection d'idées, qui ne dépend point de ce qui se passe hors de nous. Celle du fer n'est vraie qu'autant qu'elle est conforme à ce métal, parce qu'il en doit être le modèle.

Par ce détail sur les idées archétypes, il est facile de s'apercevoir qu'il ne tiendra qu'à nous de fixer la signification de leurs noms, parce qu'il dépend de nous de déterminer les idées simples dont nous avons nous-mêmes formé des collections. On conçoit aussi que les autres entreront dans nos pensées, pourvu que nous les mettions dans des circonstances où les mêmes idées simples soient l'objet de leur esprit comme du nôtre, et où ils soient engagés à les réunir sous les mêmes noms que nous les aurons rassemblées.

Voilà les moyens que j'avais à proposer pour donner au langage toute la

clarté et toute la précision dont il est susceptible. Je n'ai pas cru qu'il fallût rien changer aux noms des idées simples, parce que le sens m'en a paru suffisamment déterminé par l'usage. Pour les idées complexes, elles sont faites avec si peu d'exactitude, qu'on ne peut se dispenser d'en reprendre les matériaux, et d'en faire de nouvelles combinaisons, sans égard pour celles qui ont été faites. Elles sont toutes l'ouvrage de l'esprit, celles qui sont le plus exactes, comme celles qui le sont le moins : si nous avons réussi dans quelques-unes, nous pouvons donc réussir dans les autres, pourvu que nous nous conduisions toujours avec la même adresse.

---

### C H A P I T R E I I I.

*De l'ordre qu'on doit suivre dans la recherche de la vérité.*

§. 27. **I**L me semble qu'une méthode qui a conduit à une vérité, peut



conduire à une seconde, et que la meilleure doit être la même pour toutes les sciences. Il suffirait donc de réfléchir sur les découvertes qui ont été faites, pour apprendre à en faire de nouvelles. Les plus simples seraient les plus propres à cet effet, parce qu'on remarquerait avec moins de peine les moyens qui ont été mis en usage : ainsi je prendrai pour exemple les notions élémentaires des mathématiques, et je suppose que nous fussions dans le cas de les acquérir pour la première fois.

§. 28. Nous commencerions, sans doute, par nous faire l'idée de l'unité, et l'ajoutant plusieurs fois à elle-même, nous en formerions des collections que nous fixerions par des signes. Nous répéterions cette opération, et par ce moyen nous aurions bientôt sur les nombres autant d'idées complexes que nous souhaiterions d'en avoir. Nous réfléchirions ensuite sur la manière dont elles se sont formées, nous en observerions les progrès, et nous apprendrions infailliblement les moyens de les

décomposer : dès-lors nous pourrions comparer les plus complexes avec les plus simples et découvrir les propriétés des unes et des autres.

Dans cette méthode les opérations de l'esprit n'auraient pour objet que des idées simples ou des idées complexes que nous aurions formées, et dont nous connaîtrions parfaitement la génération. Nous ne trouverions donc point d'obstacle à découvrir les premiers rapports des grandeurs. Ceux-là connus nous verrions plus facilement ceux qui les suivent immédiatement, et qui ne manqueraient pas de nous en faire apercevoir d'autres. Ainsi, après avoir commencé par les plus simples, nous nous élèverions insensiblement aux plus composés ; et nous nous ferions une suite de connaissances qui dépendraient si fort les unes des autres, qu'on ne pourrait arriver aux plus éloignées que par celles qui les auraient précédées.

§. 29. Les autres sciences, qui sont également à la portée de l'esprit humain, n'ont pour principes que des

idées simples, qui nous viennent par sensation et par réflexion. Pour en acquérir les notions complexes, nous n'avons, comme dans les mathématiques, d'autre moyen que de réunir les idées simples en différentes collections. Il y faut donc suivre le même ordre dans le progrès des idées, et apporter la même précaution dans le choix des signes.

Bien des préjugés s'opposent à cette conduite : mais voici le moyen que j'ai imaginé pour s'en garantir.

C'est dans l'enfance que nous nous sommes imbus des préjugés qui retardent les progrès de nos connaissances, et qui nous font tomber dans l'erreur. Un homme que Dieu créerait d'un tempérament mûr, et avec des organes si bien développés qu'il aurait, dès les premiers instans, un parfait usage de la raison, ne trouverait pas, dans la recherche de la vérité, les mêmes obstacles que nous. Il n'inventerait des signes qu'à mesure qu'il éprouverait de nouvelles sensations, et qu'il ferait de nouvelles réflexions ;

il combinerait ses premières idées, selon les circonstances où il se trouverait ; il fixerait chaque collection par des noms particuliers ; et quand il voudrait comparer deux notions complexes, il pourrait aisément les analyser, parce qu'il ne trouverait point de difficulté à les réduire aux idées simples dont il les aurait lui-même formées. Ainsi n'imaginant jamais des mots qu'après s'être fait des idées, ses notions seraient toujours exactement déterminées, et sa langue ne serait point sujette aux obscurités et aux équivoques des nôtres. Imaginons-nous donc être à la place de cet homme ; passons par toutes les circonstances où il doit se trouver ; voyons avec lui ce qu'il sent ; formons les mêmes réflexions ; acquérons les mêmes idées ; analysons-les avec le même soin ; exprimons-les par de pareils signes, et faisons-nous, pour ainsi dire, une langue toute nouvelle.

§. 50. En ne raisonnant, suivant cette méthode, que sur les idées simples, ou sur des idées complexes qui seront

L'ouvrage de l'esprit, nous aurons deux avantages : le premier, c'est que, connaissant la génération des idées sur lesquelles nous méditerons, nous n'avancerons point que nous ne sachions où nous sommes, comment nous y sommes venus, et comment nous pourrions retourner sur nos pas. Le second, c'est que, dans chaque matière, nous verrons sensiblement quelles sont les bornes de nos connaissances ; car nous les trouverons, lorsque les sens cesseront de nous fournir des idées, et que, par conséquent, l'esprit ne pourra plus former de notions. Or, rien ne me paraît plus important que de discerner les choses auxquelles nous pouvons nous appliquer avec succès, de celles où nous ne pouvons qu'échouer. Pour n'en avoir pas su faire la différence, les philosophes ont souvent perdu à examiner des questions insolubles, un temps qu'ils auraient pu employer à des recherches utiles. On en voit un exemple dans les efforts qu'ils ont faits pour expliquer l'essence et la nature des êtres.

§. 31. Toutes les vérités se bornent

aux rapports qui sont entre des idées simples, entre des idées complexes, et entre une idée simple et une idée complexe. Par la méthode que je propose, on pourra éviter les erreurs où l'on tombe dans la recherche des unes et des autres.

Les idées simples ne peuvent donner lieu à aucune méprise. La cause de nos erreurs vient de ce que nous retranchons d'une idée quelque chose qui lui appartient, parce que nous n'en voyons pas toutes les parties ; ou de ce que nous lui ajoutons quelque chose qui ne lui appartient pas, parce que notre imagination juge précipitamment qu'elle renferme ce qu'elle ne contient point. Or, nous ne pouvons rien retrancher d'une idée simple, puisque nous n'y distinguons point de parties ; et nous n'y pouvons rien ajouter tant que nous la considérons comme simple, puisqu'elle perdrait sa simplicité.

Ce n'est que dans l'usage des notions complexes qu'on pourrait se tromper soit en ajoutant, soit en retranchant

quelque chose mal-à-propos. Mais si nous les avons faites avec les précautions que je demande, il suffira ; pour éviter les méprises, d'en reprendre la génération ; car par ce moyen nous y verrons ce qu'elles renferment, et rien de plus ni de moins. Cela étant, quelques comparaisons que nous fassions des idées simples et des idées complexes, nous ne leur attribuerons jamais d'autres rapports que ceux qui leur appartiennent.

§. 52. Les philosophes ne font des raisonnemens si obscurs et si confus, que parce qu'ils ne soupçonnent pas qu'il y ait des idées qui soient l'ouvrage de l'esprit, ou que, s'ils le soupçonnent, ils sont incapables d'en découvrir la génération. Prévenus que les idées sont innées, ou que, telles qu'elles sont, elles ont été bien faites, ils croient n'y devoir rien changer, et les prennent telles que le hasard les présente. Comme on ne peut bien analyser que les idées qu'on a soi-même formées avec ordre, leurs analyses, ou plutôt leurs définitions, sont presque toujours

toujours défectueuses. Ils étendent ou restreignent mal-à-propos la signification de leurs termes ; ils la changent sans s'en apercevoir, ou même ils rapportent les mots à des notions vagues et à des réalités inintelligibles. Il faut, qu'on me permette de le répéter, il faut donc se faire une nouvelle combinaison d'idées ; commencer par les plus simples que les sens transmettent ; en former des notions complexes qui, en se combinant à leur tour, en produiront d'autres, et ainsi de suite. Pourvu que nous consacrons des noms distincts à chaque collection, cette méthode ne peut manquer de nous faire éviter l'erreur.

§. 53. Descartes a eu raison de penser que, pour arriver à des connaissances certaines, il fallait commencer par rejeter toutes celles que nous croyions avoir acquises : mais il s'est trompé, lorsqu'il a cru qu'il suffisait pour cela, de les révoquer en doute. Douter si deux et deux font quatre, si l'homme est un animal raisonnable, c'est avoir des idées de deux,

de quatre, d'homme, d'animal, et de raisonnable. Le doute laisse donc subsister les idées telles qu'elles sont ; ainsi, nos erreurs ne venant que de ce que nos idées ont été mal faites, il ne les saurait prévenir ; il peut, pendant un tems, nous faire suspendre nos jugemens, mais enfin nous ne sortirons d'incertitude qu'en consultant les idées qu'il n'a pas détruites ; et par conséquent si elles sont vagues et mal déterminées, elles nous égarent comme auparavant. Le doute de Descartes est donc inutile. Chacun peut éprouver par lui-même qu'il est encore impraticable : car si l'on compare des idées familières et bien déterminées, il n'est pas possible de douter des rapports qui sont entre elles. Telles sont, par exemple, celles des nombres.

§. 34. Si ce philosophe n'avait pas été prévenu pour les idées innées, il aurait vu que l'unique moyen de se faire un nouveau fonds de connaissances, était de détruire les idées mêmes, pour les reprendre à leur origine,

c'est-à-dire, aux sensations. Par-là, on peut remarquer une grande différence entre dire avec lui qu'il faut commencer par les choses les plus simples, ou, suivant ce qu'il m'en paraît, par les idées les plus simples que les sens transmettent. Chez lui les choses les plus simples sont des idées innées, des principes généraux, et des notions abstraites, qu'il regarde comme la source de nos connaissances. Dans la méthode que je propose, les idées les plus simples sont les premières idées particulières, qui nous viennent par sensation et par réflexion. Ce sont les matériaux de nos connaissances, que nous combinerons selon les circonstances, pour en former des idées complexes, dont l'analyse nous découvrira les rapports. Il faut remarquer que je ne me borne pas à dire qu'on doit commencer par les idées les plus simples ; mais je dis par les idées les plus simples *que les sens transmettent*, ce que j'ajoute afin qu'on ne les confonde pas avec les notions abstraites, ni avec les principes généraux des

philosophes. L'idée du solide , par exemple , toute complexe qu'elle est , est une des plus simples qui viennent immédiatement des sens. A mesure qu'on la décompose , on se forme des idées plus simples qu'elle , et qui s'éloignent dans la même proportion de celles que les sens transmettent. On la voit diminuer dans la surface , dans la ligne , et disparaître entièrement dans le point \*.

§. 35. Il y a encore une différence entre la méthode de Descartes , et celle que j'essaie d'établir. Selon lui , il faut commencer par définir les choses , et regarder les définitions comme des principes propres à en faire découvrir les propriétés. Je crois , au contraire , qu'il faut commencer par chercher les propriétés , et il me paraît que c'est avec fondement. Si les notions que nous sommes capables d'acquérir , ne sont , comme je l'ai fait voir , que dif-

---

\* Je prends les mots de *surface* , *ligne* , *point* , dans le sens des géomètres.

férentes collections d'idées simples , que l'expérience nous a fait rassembler sous certains noms , il est bien plus naturel de les former , en cherchant les idées dans le même ordre que l'expérience les donne , que de commencer par les définitions , pour déduire ensuite les différentes propriétés des choses.

§. 36. Par ce détail , on voit que l'ordre qu'on doit suivre dans la recherche de la vérité , est le même que j'ai déjà eu occasion d'indiquer , en parlant de l'analyse. Il consiste à remonter à l'origine des idées , à en développer la génération , et à en faire différentes compositions ou décompositions , pour les comparer par tous les côtés qui peuvent en montrer les rapports. Je vais dire un mot sur la conduite qu'il me paraît qu'on doit tenir , pour rendre son esprit aussi propre aux découvertes qu'il peut l'être.

§. 37. Il faut commencer par se rendre compte des connaissances qu'on a sur la matière qu'on veut approfondir , en développer la génération , et

en déterminer exactement les idées. Pour une vérité qu'on trouve par hasard, et dont on ne peut même s'assurer, on court risque, lorsqu'on n'a que des idées vagues, de tomber dans bien des erreurs.

Les idées étant déterminées, il faut les comparer. Mais, parce que la comparaison ne s'en fait pas toujours avec la même facilité, il est important de savoir nous servir de tout ce qui peut nous être de quelque secours. Pour cela, on doit remarquer que, selon les habitudes que l'esprit s'est fait, il n'y a rien qui ne puisse nous aider à réfléchir. C'est qu'il n'est point d'objets auxquels nous n'ayions le pouvoir de lier nos idées, et qui, par-conséquent, ne soient propres à faciliter l'exercice de la mémoire et de l'imagination. Tout consiste à savoir former ces liaisons conformément au but qu'on se propose, et aux circonstances où l'on se trouve. Avec cette adresse, il ne sera pas nécessaire d'avoir, comme quelques philosophes, la précaution de se retirer dans des solitudes, ou de s'en-

fermer dans un caveau, pour y méditer à la lueur d'une lampe. Nul jour, ni les ténèbres, ni le bruit, ni le silence; rien ne peut mettre obstacle à l'esprit d'un homme qui sait penser.

§. 38. Voici deux expériences que bien des personnes pourront avoir faites. Qu'on se recueille dans le silence et dans l'obscurité, le plus petit bruit ou la moindre lueur suffira pour distraire, si l'on est frappé de l'un ou de l'autre au moment qu'on ne s'y attendait point. C'est que les idées dont on s'occupe, se lient naturellement avec la situation où l'on se trouve; et qu'en conséquence les perceptions qui sont contraires à cette situation, ne peuvent survenir qu'aussi-tôt l'ordre des idées ne soit troublé. On peut remarquer la même chose dans une supposition toute différente. Si, pendant le jour, et au milieu du bruit, je réfléchis sur un objet, ce sera assez pour me donner une distraction. Que la lumière ou le bruit cesse tout-à-coup, dans ce cas, comme dans le premier, les nouvelles perceptions que j'éprouve, sont

tout-à-fait contraires à l'état où j'étais auparavant. L'impression subite qui se fait en moi doit donc encore interrompre la suite de mes idées.

Cette seconde expérience fait voir que la lumière et le bruit ne sont pas un obstacle à la réflexion : je crois même qu'il ne faudrait que de l'habitude, pour en tirer de grands secours. Il n'y a proprement que les révolutions inopinées qui puissent nous distraire. Je dis *inopinées*, car, quels que soient les changemens qui se font autour de nous, s'ils n'offrent rien à quoi nous ne devons naturellement nous attendre, ils ne font que nous appliquer plus fortement à l'objet dont nous voulions nous occuper. Combien de choses différentes ne rencontre-t-on pas quelquefois dans une même campagne ? Des côtes abondans, des plaines arides, des rochers qui se perdent dans les nues, des bois, où le bruit et le silence, la lumière et les ténèbres se succèdent alternativement, etc. Cependant les poètes éprouvent tous les jours que cette variété les inspire ; c'est

qu'étant liée avec les plus belles idées dont la poésie se parc, elle ne peut manquer de les réveiller. La vue, par exemple, d'un coteau abondant retrace le chant des oiseaux, le murmure des ruisseaux, le bonheur des bergers, leur vie douce et paisible, leurs amours, leur constance, leur fidélité, la pureté de leurs mœurs, etc. Beaucoup d'autres exemples pourraient prouver que l'homme ne pense qu'autant qu'il emprunte des secours, soit des objets qui lui frappent les sens, soit de ceux dont son imagination lui retrace les images.

§. 39. J'ai dit que l'analyse est l'unique secret des découvertes : mais, demandera-t-on, quel est celui de l'analyse ? La liaison des idées. Quand je veux réfléchir sur un objet, je remarque d'abord que les idées que j'en ai sont liées avec celles que je n'ai pas, et que je cherche. J'observe ensuite que les unes et les autres peuvent se combiner de bien des manières, et que, selon que les combinaisons varient, il y a entre les idées plus ou moins de liaison. Je puis donc supposer une combinai-



son où la liaison est aussi grande qu'elle peut l'être, et plusieurs autres où la liaison va en diminuant, en sorte qu'elle cesse enfin d'être sensible. Si j'envisage un objet par un endroit qui n'a point de liaison sensible avec les idées que je cherche, je ne trouverai rien. Si la liaison est légère, je découvrirai peu de chose ; mes pensées ne me paraîtront que l'effet d'une application violente, ou même du hasard ; et une découverte faite de la sorte me fournira peu de lumière pour arriver à d'autres. Mais que je considère un objet par le côté qui a le plus de liaison avec les idées que je cherche, je découvrirai tout ; l'analyse se fera presque sans effort de ma part ; et à mesure que j'avancerai dans la connaissance de la vérité, je pourrai observer jusqu'aux ressorts les plus subtils de mon esprit, et par-là, apprendre l'art de faire de nouvelles analyses.

Toute la difficulté se borne à savoir comment on doit commencer pour saisir les idées selon leur plus grande liaison. Je dis que la combinaison où

cette liaison se rencontre, est celle qui se conforme à la génération même des choses. Il faut, par conséquent, commencer par l'idée première qui a dû produire toutes les autres. Venons à un exemple.

Les Scolastiques et les Cartésiens n'ont connu ni l'origine ni la génération de nos connaissances : c'est que le principe des idées innées, et la notion vague de l'entendement d'où ils sont partis, n'ont aucune liaison avec cette découverte. Locke a mieux réussi, parce qu'il a commencé aux sens ; et il n'a laissé des choses imparfaites dans son ouvrage, que parce qu'il n'a pas développé les premiers progrès des opérations de l'âme. J'ai essayé de faire ce que ce philosophe avait oublié ; je suis remonté à la première opération de l'âme, et j'ai, ce me semble, non-seulement donné une analyse complète de l'entendement, mais j'ai encore découvert l'absolue nécessité des signes, et le principe de la liaison des idées.

Au reste, on ne pourra se servir

avec succès de la méthode que je propose, qu'autant qu'on prendra toutes sortes de précautions, afin de n'avancer qu'à mesure qu'on déterminera exactement ses idées. Si on passe trop légèrement sur quelques-unes, on se trouvera arrêté par des obstacles qu'on ne vaincra qu'en revenant à ses premières notions, pour les déterminer mieux qu'on avait fait.

§. 40. Il n'y a personne qui ne tire quelquefois de son propre fonds des pensées qu'il ne doit qu'à lui, quoique peut-être elles ne soient pas neuves. C'est dans ces momens qu'il faut rentrer en soi, pour réfléchir sur tout ce qu'on éprouve. Il faut remarquer les impressions qui se faisaient sur les sens, la manière dont l'esprit était affecté, le progrès de ses idées; en un mot, toutes les circonstances qui ont pu faire naître une pensée qu'on ne doit qu'à sa propre réflexion. Si l'on veut s'observer plusieurs fois de la sorte, on ne manquera pas de découvrir qu'elle est la marche naturelle de son esprit. On connaîtra, par conséquent, les moyens qui

qui sont les plus propres à le faire réfléchir; et même, s'il est fait quelque habitude contraire à l'exercice de ses opérations, on pourra peu-à-peu l'en corriger.

§. 41. On reconnaîtrait facilement ses défauts, si on pouvait remarquer que les plus grands hommes en ont eu de semblables. Les philosophes auraient suppléé à l'impuissance où nous sommes, pour la plupart, de nous étudier nous-mêmes, s'ils nous avaient laissé l'histoire des progrès de leur esprit. Descartes l'a fait, et c'est une des plus grandes obligations que nous lui ayions. Au lieu d'attaquer directement les Scolastiques, il représente le temps où il était dans les mêmes préjugés; il ne cache point les obstacles qu'il a eus à surmonter pour s'en dépouiller; il donne les règles d'une méthode beaucoup plus simple qu'aucune de celles qui avaient été en usage jusqu'à lui, laisse entrevoir les découvertes qu'il croit avoir faites, et prépare, par cette adresse, les esprits à recevoir les nouvelles opinions qu'il se proposait d'établir.

blir \*. Je crois que cette conduite a eu beaucoup de part à la révolution dont ce philosophe est l'auteur.

§. 42. Rien ne serait plus important que de conduire les enfans de la manière dont je viens de remarquer que nous devrions nous conduire nous-même. On pourrait, en jouant avec eux, donner aux opérations de leur âme tout l'exercice dont elles sont susceptibles, si, comme je le viens de dire, il n'est point d'objet qui n'y soit propre. On pourrait même insensiblement leur faire prendre l'habitude de les régler avec ordre. Quand, par la suite, l'âge et les circonstances changeraient les objets de leurs occupations, leur esprit serait parfaitement développé, et se trouverait de bonne heure une sagacité que, par toute autre méthode, il n'aurait que fort tard, ou même jamais. Ce n'est donc ni le Latin, ni l'histoire, ni la géographie, etc., qu'il faut apprendre aux enfans.

---

\* Voyez sa méthode.

De quelle utilité peuvent être ces sciences dans un âge où l'on ne sait pas encore penser? Pour moi, je plains les enfans dont on admire le savoir, et je prévois le moment où l'on sera surpris de leur médiocrité, ou peut-être de leur bêtise. La première chose qu'on devrait avoir en vue, ce serait, encore un coup, de donner à leur esprit l'exercice de toutes ses opérations, et pour cela, il ne faudrait pas aller chercher des objets qui leur sont étrangers; un badinage pourrait en fournir les moyens.

§. 43. Les philosophes ont souvent demandé s'il y a un premier principe de nos connaissances. Les uns n'en ont supposé qu'un, les autres deux ou même davantage. Il me semble que chacun peut, par sa propre expérience, s'assurer de la vérité de celui qui sert de fondement à tout cet ouvrage. Peut-être même se convaincra-t-on que la liaison des idées est, sans comparaison, le principe le plus simple, le plus lumineux et le plus fécond. Dans le tems même qu'on n'en remarquait pas l'in-

fluence, l'esprit humain lui devait tous ses progrès.

§. 44. Voilà les réflexions que j'aurais faites sur la méthode, quand je lus, pour la première fois, le chancelier Bacon. Je fus aussi flatté de m'être rencontré en quelque chose avec ce grand homme, que je fus surpris que les Cartésiens n'en eussent rien emprunté. Personne n'a mieux connu que lui la cause de nos erreurs ; car il a vu que les idées qui sont l'ouvrage de l'esprit, avaient été mal faites, et que, par conséquent, pour avancer dans la recherche de la vérité, il fallait les refaire. C'est un conseil qu'il répète souvent \*. Mais pouvait-on l'écouter ?

---

\* *Nemo, dit-il, adhuc tantâ mentis constantiâ et rigore inventus est, ut decreverit et sibi imposuerit, theorias et notiones communes penitus abolere, et intellectum abrasum et æquum ad particularia de integro applicare. Itaque illa ratio humana quam habemus, ex multa fide, et multo etiam casu, necnon ex puerilibus, quas primo hausimus, notionibus, farrago quædam est et congeries.*

Prévenu, comme on l'était, pour le jargon de l'école et pour les idées innées, ne devait-on pas traiter de chimérique le projet de renouveler l'entendement humain ? Bacon proposait une méthode trop parfaite, pour être l'auteur d'une révolution ; et celle de Descartes devait réussir, parce qu'elle laissait subsister une partie des erreurs. Ajoutez à cela que le philosophe Anglais avait des occupations qui ne lui permettaient pas d'exécuter lui-même ce qu'il conseillait aux autres : il était donc obligé de se borner à donner des avis qui ne pouvaient faire qu'une légère impression sur des esprits incapables

---

*Quod si quis ætate maturâ, et sensibus integris, et mente repurgatâ, se ad experientiam et ad particularia de integro applicet, de eo melius sperandum est..... Non est spes nisi in regeneratione scientiarum, ut eâ scilicet ab experientiâ certo ordine excitentur et rursus condantur : quod adhuc factum esse aut cogitatum, nemo, ut arbitramur, affirmaverit. C'est là un des aphorismes de l'ouvrage dont j'ai parlé dans mon Introduction.*

bles d'en sentir la solidité. Descartes, au contraire, livré entièrement à la philosophie, et ayant une imagination plus féconde, n'a quelquefois substitué aux erreurs des autres que des erreurs plus séduisantes : elles n'ont pas peu contribué à sa réputation.

## CHAPITRE VI.

*De l'ordre qu'on doit suivre dans l'exposition de la vérité.*

§. 45. CHACUN sait, que l'art ne doit pas paraître dans un ouvrage ; mais peut-être ne sait-on pas également que ce n'est qu'à force d'art qu'on peut le cacher. Il y a bien des écrivains qui, pour être plus faciles et plus naturels, croient ne devoir s'assujettir à aucun ordre. Cependant, si par la belle nature on entend la nature sans défaut, il est évident qu'on ne doit pas chercher à l'imiter par des négligences, et que

L'art ne peut disparaître que lorsqu'on en a assez pour les éviter.

§. 46. Il y a d'autres écrivains qui mettent beaucoup d'ordre dans leurs ouvrages : ils les divisent et sous-divisent avec soin, mais on est choqué de l'art qui perce de toutes parts. Plus ils cherchent l'ordre, plus ils sont secs, rebutans, et difficiles à entendre : c'est parce qu'ils n'ont pas su choisir celui qui est le plus naturel à la matière qu'ils traitent. S'ils l'eussent choisi, ils auraient exposé leurs pensées d'une manière si claire et si simple, que le lecteur les eût comprises trop facilement, pour se douter des efforts qu'ils auraient été obligés de faire. Nous sommes portés à croire les choses faciles ou difficiles pour les autres, selon qu'elles sont l'un ou l'autre à notre égard ; et nous jugeons naturellement de la peine qu'un écrivain a eue à s'exprimer, par celle que nous avons à l'entendre.

§. 47. L'ordre naturel à la chose ne peut jamais nuire. Il en faut jusques dans les ouvrages qui sont faits dans

l'enthousiasme , dans une ode , par exemple : non qu'on y doive raisonner méthodiquement ; mais il faut se conformer à l'ordre dans lequel s'arrangent les idées qui caractérisent chaque passion. Voilà , ce me semble , en quoi consiste toute la force et toute la beauté de ce genre de poésie.

S'il s'agit des ouvrages de raisonnement , ce n'est qu'autant qu'un auteur y met de l'ordre qu'il peut s'apercevoir des choses qui ont été oubliées , ou de celles qui n'ont point été assez approfondies. J'en ai souvent fait l'expérience. Cet essai , par exemple , était achevé , et cependant je ne connaissais pas encore dans toute son étendue le principe de la liaison des idées. Cela provenait uniquement d'un morceau d'environ deux pages , qui n'était pas à la place où il devait être.

§. 48. L'ordre nous plaît ; la raison n'en paraît bien simple : c'est qu'il rapproché les choses , qu'il les lie , et que , par ce moyen , facilitant l'exercice des opérations de l'âme ; il nous met en état de remarquer sans peine les rap-

ports qu'il nous est important d'apercevoir dans les objets qui nous touchent. Notre plaisir doit augmenter à proportion que nous concevons plus facilement les choses qu'il est de notre intérêt de connaître.

§. 49. Le défaut d'ordre plaît aussi quelquefois , mais cela dépend de certaines situations où l'âme se trouve. Dans ces momens de rêverie où l'esprit , trop paresseux pour s'occuper long-tems des pensées , aime à les voir flotter au hasard , on se plaira ; par exemple , beaucoup plus dans une campagne que dans les plus beaux jardins ; c'est que le désordre qui y règne paraît s'accorder mieux avec celui de nos idées , et qu'il entretient notre rêverie , en nous empêchant de nous arrêter sur une même pensée. Cet état de l'âme est même assez voluptueux , surtout lorsqu'on en jouit après un long travail.

Il y a aussi des situations d'esprit favorables à la lecture des ouvrages qui n'ont point d'ordre. Quelquefois , par exemple , je lis Montaigne avec

qué celui dans lequel elle a pu naturellement être trouvée ; car la meilleure manière d'instruire les autres , c'est de les conduire par la route qu'on a dû tenir pour s'instruire soi-même. Par ce moyen, on ne paraîtrait pas tant démontrer des vérités déjà découvertes , que faire chercher et trouver des vérités nouvelles. On ne convaincrail pas seulement le lecteur , mais encore on l'éclairerait ; et en lui apprenant à faire des découvertes par lui-même , on lui présenterait la vérité sous les jours les plus intéressans. Enfin , on le mettrait en état de se rendre raison de toutes ses démarches : il saurait toujours où il est , d'où il vient , où il va : il pourrait donc juger par lui-même de la route que son guide lui tracerait , et en prendre une plus sûre toutes les fois qu'il verrait du danger à le suivre.

§. 52. La nature indique elle-même l'ordre qu'on doit tenir dans l'exposition de la vérité : car si toutes nos connaissances viennent des sens, il est évident que c'est aux idées sensibles à préparer l'intelligence des notions abs-

traies. Est-il raisonnable de commencer par l'idée du possible pour venir à celle de l'existence ? ou par l'idée du point, pour passer à celle du solide ? Les élémens des sciences ne seront simples et faciles, que quand on aura pris une méthode toute opposée. Si les philosophes ont de la peine à reconnaître cette vérité, c'est parce qu'ils sont dans le préjugé des idées innées, ou parce qu'ils se laissent prévenir pour un usage que le tems paraît avoir consacré. Cette prévention est si générale, que je n'en ai presque pour moi que les ignorans : mais ici les ignorans sont juges, puisque c'est pour eux que les élémens sont faits. Dans ce genre, un chef-d'œuvre aux yeux des savans remplit mal son objet, si nous ne l'entendons pas.

Les géomètres mêmes, qui devraient mieux connaître les avantages de l'analyse que les autres philosophes, donnent souvent la préférence à la synthèse. Aussi quand ils sortent de leurs calculs, pour entrer dans des recherches d'une nature différente, on ne

leur trouve plus la même clarté, la même précision, ni la même étendue d'esprit. Nous avons quatre métaphysiciens célèbres, Descartes, Mallebranche, Leibnitz et Locke. Le dernier est le seul qui ne fût pas géomètre; et de combien n'est-il pas supérieur aux trois autres!

§. 55. Concluons que si l'analyse est la méthode que l'on doit suivre dans la recherche de la vérité, elle est aussi la méthode dont on doit se servir pour exposer les découvertes qu'on a faites: j'ai tâché de m'y conformer.

Ce que j'ai dit sur les opérations de l'âme, sur le langage et sur la méthode, prouve qu'on ne peut perfectionner les sciences, qu'en travaillant à en rendre le langage plus exact. Ainsi il est démontré que l'origine et le progrès de nos connaissances dépendent entièrement de la manière dont nous nous servons des signes. J'ai donc eu raison de m'écarter quelquefois de l'usage.

Enfin voici, je pense, à quoi l'on peut réduire tout ce qui contribue au développement de l'esprit humain. Les

sens sont la source de nos connaissances: les différentes sensations, la perception, la conscience, la réminiscence, l'attention et l'imagination; ces deux dernières, considérées comme n'étant point encore à notre disposition, en sont les matériaux: la mémoire, l'imagination dont nous disposons à notre gré, la réflexion et les autres opérations, mettent ces matériaux en œuvre: les signes auxquels nous devons l'exercice de ces mêmes opérations, sont les instrumens dont elles se servent; et la liaison des idées est le premier ressort qui donne le mouvement à tous les autres. Je finis par proposer ce problème au lecteur: *L'ouvrage d'un homme étant donné, déterminer le caractère et l'étendue de son esprit, et dire en conséquence non-seulement quels sont les talens dont il donne des preuves, mais encore quels sont ceux qu'il peut acquérir: prendre, par exemple, la première pièce de Corneille, et démontrer que, quand le poète la composait, il avait déjà, ou du moins*



*aurait bientôt tout le génie qui lui a mérité de si grands succès.* Il n'y a que l'analyse de l'ouvrage qui puisse faire connaître quelles opérations y ont contribué, et jusqu'à quel degré elles ont eu de l'exercice; et il n'y a que l'analyse de ces opérations qui puisse faire distinguer les qualités qui sont compatibles dans le même homme, de celles qui ne le sont pas, et par-là donner la solution du problème. Je doute qu'il y ait beaucoup de problèmes plus difficiles que celui-là.

*Fin du Tome Second.*

TABLE

---

T A B L E  
DES SECTIONS  
ET CHAPITRES.

---

SECONDE PARTIE.

*Du Langage et de la Méthode.*

---

SECTION PREMIÈRE.

*D* E l'origine et des progrès du Langage, pag. 5

CHAP. I. *Le langage d'action et celui des sons articulés, considérés dans leur origine,* 7

CHAP. II. *De la Prosodie des premières langues,* 22

CHAP. III. *De la Prosodie des langues Grecque et Latine; et, par occasion, de la déclamation des Anciens,* 27

CHAP. IV. <i>Des progrès que l'art du geste a faits chez les Anciens,</i>	53
CHAP. V. <i>De la Musique,</i>	69
CHAP. VI. <i>Comparaison de la déclama- tion chantante et de la déclama- tion simple,</i>	90
CHAP. VII. <i>Quelle est la Prosodie la plus parfaite,</i>	95
CHAP. VIII. <i>De l'origine de la Poésie,</i>	100
CHAP. IX. <i>Des Mots,</i>	115
CHAP. X. <i>Continuation de la même ma- tière,</i>	154
CHAP. XI. <i>De la signification des mots,</i>	148
CHAP. XII. <i>Des inversions,</i>	159
CHAP. XIII. <i>De l'écriture,</i>	172
CHAP. XIV. <i>De l'origine de la Fable, de la Parabole et de l'Enigme, avec quel- ques détails sur l'usage des figurés et des métaphores,</i>	183
CHAP. XV. <i>Du génie des Langues,</i>	189

## SECTION SECONDE.

<i>De la Méthode,</i>	216
CHAP. I. <i>De la première cause de nos Erreurs, et de l'origine de la Vérité,</i>	216

CHAP. II. <i>De la manière de déterminer les idées ou leurs noms,</i>	225
CHAP. III. <i>De l'ordre qu'on doit suivre dans la recherche de la Vérité,</i>	245
CHAP. IV. <i>De l'ordre qu'on doit suivre dans l'exposition de la Vérité,</i>	270

Fin de la Table.